



LES JALOUX

PAR A. DE GONDRECOURT.

DEUXIÈME SÉRIE

LE GÉNÉRAL CHARDIN

I

Les bruits répandus par Saturnin avaient fait leur chemin et, comme l'avait prévu ce méchant homme, on pouvait compter le jour même, dans Rouillac, trente bavards prêts à affirmer, sur l'honneur, que Landry, parti pour l'Amérique, sur l'invitation de son oncle, allait épouser des millions dans le Nouveau monde.

M. Parmentier avait bien reçu le premier choc de cette détestable et foudroyante nouvelle, mais ce n'était qu'un choc amorti. Quant à Marinette, principale intéressée, elle ne s'en doutait pas, selon la règle des cancans qui, pour mieux siffler à toutes les oreilles, évitent celles de la personne qu'ils outragent. Cazille vivait, comme sa maîtresse, dans une complète ignorance de toutes les laides choses qu'on racontait, nul n'ayant encore osé affronter son indignation.

Marinette s'était prêtée de très-bonne grâce à la promenade désirée par son père; elle avait visité sa métairie en s'efforçant de paraître goûter un grand charme à cette prise de possession, et si la pauvre fille ne trouva pas, dans son cœur, les élans d'une joie naturelle, elle exigea de son imagination des semblants de bonheur tellement vraisemblables que le bon docteur oublia, pendant quelques instants et en les savourant à longs traits, l'horrible tempête planant sur son foyer.

Il arriva, néanmoins, qu'au retour de cette promenade matinale, ni le père ni la fille n'eurent ce bel appétit annoncé par le médecin. M. Parmentier s'appliquait à cacher ses préoccupations et se coupait de formidables morceaux de pain auxquels il ne touchait plus; Marinette s'entendait avec Cazille pour faire disparaître à la sourdine les assiettes où son honnête courage n'avait pu, cependant, rien attaquer.

Le repas fini, le docteur prit Cazille à part et lui dit :

— On raconte de singulières choses dans le village.

— Quoi donc?

— Des mensonges, assurément; M. Landry serait parti hier...

— Comment! vous ne le saviez pas?

Devant cette exclamation, M. Parmentier recula d'un grand pas.

— Mais, non! répondit-il; qui aurait pu m'en informer?

— Mademoiselle donc, ou bien, moi, si vous m'aviez interrogée.

— Eh quoi! Antoinette est avertie?

— Avertie! comme vous dites ça... elle sait que son futur est en voyage, et c'est déjà bien assez pour en perdre l'appétit. Avez-vous seulement remarqué qu'elle a fait diète au déjeuner?

— Oui, et je me l'explique. Comment a-t-elle appris ce départ?

— Ah! dame! monsieur, vous me demandez là de vous dire nos secrets, et je ne sais pas si les demoiselles aiment qu'on babille sur leurs petites affaires de cœur. Après ça, vous êtes un si bon père, que je peux bien vous faire des confidences. Voici ce qui s'est passé.

Cazille raconta la scène du four à chaux. Le docteur l'écouta dans une sorte d'extase.

— Brave cœur! brave jeune homme! s'écria-t-il souvent, pendant ce récit: il n'est déjà que trop riche pour nous; qu'avait-il besoin d'aller chercher fortune... bref, ajouta-t-il, quand Cazille eut fini:

— Où a-t-il été?

— Voilà! répondit la nourrice, nous n'en savons rien. Impossible de le lui faire avouer.

Le front du docteur se plissa et s'assombrit.

— On ne se cache pas pour faire une honnête fortune, dit-il en baissant la voix. Ce mystère m'inquiète...

— Est-ce que vous seriez plus exigeant que nous? demanda Cazille d'un ton blessé.

— J'en ai le droit et le devoir. Les mauvaises langues peuvent jaser.

— Laissons-les à leur plaisir.

— Elles peuvent inventer mille sottises, dire, entre autres, que ce jeune homme est passé en Amérique pour s'y marier... avec quelque riche héritière que lui a trouvée son oncle, le général...

— Parions qu'on vous a déjà raconté ça, interrompit Cazille.

— Oui.

— Jésus-Dieu! qu'il y a donc de la méchante vermine dans ce vilain mauvais monde! Laissez-moi passer, monsieur, je veux aller aux nouvelles à mon tour, et arranger de la bonne façon tous ces faiseurs de racontages.

— Soyez prudente, n'allez pas alimenter un feu qu'il faut éteindre.

Cazille partit sans répondre et même sans écouter. Le docteur sortit sur ses pas et prit le chemin du château. Mademoiselle Parmentier, restée seule au logis, descendit dans son jardin.

Après une courte promenade, lassée par les soins qu'elle prodiguait d'habitude à ses arbustes, le cœur serré, la tête brûlante, elle vint s'asseoir à sa place privilégiée, dans la poudre d'or que le soleil d'automne versait sur le gazon souffrant de l'humble maisonnette. Ainsi placée, elle faisait face à la grille que son père avait laissée entrebâillée. Elle ne se doutait pas, assurément, que, de cette place assignée par le hasard, elle ne tarderait pas à voir paraître un personnage attiré par sa présence, et venu là pour changer en affreux tumulte le trouble incertain jusqu'alors, de ses pensées.

Nous reviendrons bientôt à mademoiselle Parmentier; nous la retrouverons à cette même place; suivons d'abord son père, que nous avons laissé sur le chemin du Château-Rouillac.

Sur sa demande, on introduisit le docteur dans le cabinet du général.

— Eh bien, cher ami, s'écria le comte avec sa rondeur habituelle, n, i, ni, c'est donc fini? Vous avez pignon sur champ... la folie est consommée?

— Mais oui, général, la chose est faite d'hier. Nous avons signé l'acte.

— Je le sais bien, et vous n'aviez pas achevé votre paraphe que nous en étions informés au château. Les mauvaises nouvelles prennent, toutes, le télégraphe. Enfin! vous l'avez voulu, votre fille s'en réjouit, nous devons donc vous féliciter. Ah çà, mon brave docteur, il pleut donc de l'argent à Rouillac?

— Depuis votre arrivée, monsieur le comte, répondit le bon vieillard s'essayant à sourire, notre climat offre, en effet, de singuliers phénomènes à l'observation...

— Si j'y suis pour quelque chose, je bénis le ciel de m'avoir ramené au pays, mais je crois que vous me flattez, et vous y avez d'autant plus de mérite que j'ai été rude envers vous l'autre jour; oui, trop rude... Ah! diable d'homme! vous m'avez retourné de fond en comble, mais je devais vous refuser. Tendez-moi la main, sans arrière-pensée... Ce serait à refaire que j'agirais encore de même.

— Certes, monsieur le comte, vous ne sauriez avoir deux natures et vous montrer autre que vous êtes, c'est-à-dire généreux autant que modeste.

— Le diable soit de votre modestie et surtout de votre générosité, j'ai été bourru.

— Bourru bienfaisant.

— Hum! auriez-vous des regrets, par hasard?

— Regrets de quoi?

— D'avoir acheté Perron.

— Loin de là, je m'en applaudis... Pourquoi?

— Rien... j'imaginais que, désabusé, vous veniez me remercier d'avoir voulu vous servir en vous refusant ces fameux soixante mille francs, qu'on a eu grand tort de vous prêter, entre nous soit dit.

— Je vois, général, qu'au besoin, la franchise du guerrier sait se permettre d'innocents... d'attendrissants écarts. Veuillez m'autoriser à vous faire quelques questions?

— Tant qu'il vous plaira.

— Monsieur votre neveu est en voyage?



— Oui! Son absence sera longue, mais il nous reviendra joyeux et en pleine prospérité.

Le docteur sentit un frisson courir dans ses veines à ces mots que le général venait de débiter avec un grand calme et sans y être invité. Il reprit, néanmoins, en s'efforçant d'éteindre son émotion.

— Ainsi, vous croyez, monsieur le comte, que l'absence sera longue?

— Trop longue pour les amis de ce brave garçon.

— Et M. Landry reviendra joyeux, riche!

— D'autant plus joyeux qu'il sera plus riche; oui, docteur, je l'affirme.

— Je vous en fais compliment, dit le docteur avec une politesse froide, mais pleine de dignité.

— Mon Dieu! ajouta le comte en souriant, je suis sans doute fort indiscret; mais comme je n'aime point à parler par paraboles, je peux vous avouer que le bonheur, la richesse et un mariage projeté, tout cela ne fait qu'en dans la tête de mon neveu; bonheur et richesse seront le bagage de sa corbeille de noce.

— M. Landry n'a sans doute pas fait mystère du terme de son voyage? Vous savez où il est allé?

— Je le sais, mais j'ai promis de n'en rien dire.

— Alors, monsieur le comte, vous me permettrez de rompre un silence qui, s'il était prolongé, mettrait ma délicatesse en souffrance.

Le général crut que M. Parmentier allait lui parler de Marinette à propos de Landry, et compléter les aveux amorcés par le voyageur. Il sourit de nouveau, et dit négligemment:

— Je vous écoute.

— M. Landry, commença le docteur, m'a remis, avant-hier, dans la soirée, les soixante mille francs que vous avez bien voulu me prêter...

— Moi!

— Vous désiriez et vous désirez encore être mon bienfaiteur anonyme, général, mais il m'est défendu de vous obéir. M. Landry m'a rencontré expirant de douleur sur le chemin de Rouillac, vous veniez de me refuser ce même argent, c'est-à-dire la vie de ma fille. Mais le refus n'était qu'une feinte; vous vouliez me secourir et vous soustraire à ma reconnaissance. Votre neveu, digne messager de bienfaisance, a relevé mon courage; il ne faut pas lui en vouloir s'il n'a pas su dissimuler aussi bien que vous et s'il vous a nommé. Votre générosité lui causait tant d'admiration, tant d'enthousiasme, qu'il en perdait la tête. Bref, lorsque j'ai voulu donner à M. Landry un reçu de la somme versée par lui entre mes mains et en votre nom, il a refusé de l'accepter. « Le papier parle, a-t-il dit, et mon oncle veut se taire. » Si je me suis contenté de cette réponse avant-hier, je me fais scrupule de ne pas l'admettre aujourd'hui. Vieux et jeunes, nous sommes mortels, et M. Landry, absent pour longtemps, doit être déchargé de toute recherche ultérieure. Voici votre créance, monsieur le comte... Dieu, si bon pour ceux qui se fient à lui, nous permettra de nous acquitter, mais je ne cesserai de bénir votre cœur généreux; ce sera ma dette de tous les jours.

— Eh! saperlotte! que voulez-vous que je fasse de cela? s'écria le général en repoussant le papier que le docteur lui offrait; vous me paraissez terriblement entêté, mais peut-être me croirez-vous quand je vous dirai, sur ma parole d'honneur, que je ne vous ai prêté ni le premier, ni le dernier liard de ces soixante mille francs.

— Vous le jurez sur votre parole, général! demanda M. Parmentier devenu tout tremblant; mais alors, ajouta-t-il, qui donc, à Rouillac, est assez riche?...

— Eh! bonté de ciel! ne le devinez-vous pas? Tenez, docteur, mettons-nous à l'aise. Ce sera tant pis pour Landry, puisqu'il s'est fait le héros de l'aventure; moi, je n'aime pas les affaires d'avant-poste, et j'ai à peine tâté l'ennemi que je l'aborde franchement. Mon neveu aime votre fille, saviez-vous cela?

— J'en sais quelque chose.

— Je ne vous demande pas si votre fille aime Landry; nul ne me l'a dit, et je me contente de le supposer...

— Vous pouvez le croire, interrompit le docteur.

— Bon! me voilà fixé. Eh bien, je parierais ma tête que Landry s'est ruiné pour faire les soixante mille francs dont vous aviez besoin. Toute sa fortune y a passé, le pauvre garçon! Cette fortune était en papiers, qu'il aura vendus à Auch, où je sais qu'il est allé.

— C'est d'Auch qu'il a rapporté la somme.

— Plus de doute! O jeunesse! ô amour! que tout cela est beau et brave! Comment! docteur, vous n'applaudissez pas, vous ne tombez pas en pâmoison devant tant d'héroïsme platonique, quand moi, vieille moustache, j'en suis tout secoué du fond du cœur aux entrailles!

— Ce désintéressement me touche moins quand je songe à la brillante et trop rapide fortune que va faire M. Landry.

— Pourquoi trop rapide? Où avez-vous appris, docteur, que le travail enrichit trop vite ceux qui ont foi dans leur honnête courage?

— M. Landry ne va-t-il pas en Amérique contracter, sous vos auspices, un opulent mariage?

— Qui a dit cela?

— C'est le bruit du village.

— Il est donc vrai qu'on est devenu méchant dans ce pays que j'avais laissé si simple et peuplé de bonnes gens! s'écria le général.

Puis il ajouta:

— Vous ne deviez pas prêter l'oreille à de pareilles absurdités, monsieur. S'il est vrai que mon neveu se soit engagé vis-à-vis de votre fille, grâce au ciel, tout n'est pas Bernard dans ma famille, et, puisqu'il faut laver ici l'affront fait aux nobles sentiments de Landry, je vous dirai que, selon ma conviction, cet excellent jeune homme est allé rétablir sa petite fortune pour la mettre aux pieds de mademoiselle Parmentier qui vous a ruiné en le ruinant lui-même par la folle acquisition que vous savez.

— Ah! monsieur le comte, affirmez-vous cela sur votre honneur?

— J'affirme qne c'est ma conviction. J'affirme que mon neveu n'est point parti pour l'Amérique, et j'affirme enfin que, de lui à moi, il ne s'est jamais agi du fabuleux mariage dont s'occupent les prophètes de Rouillac.

— Général! s'écria le docteur avec entraînement, soyez béni pour tout ce que vous venez de me dire; recevez aussi mes plus humbles excuses en prenant en considération l'effroi d'un pauvre père.

— Oui, oui, je comprends tout cela et vous absous; mais n'oubliez pas que je vous ai dévoilé le secret de mon neveu et que nous n'avons ni vous ni moi, le droit de ravir à ce brave enfant le bonheur de faire à la fiancée de son cœur la surprise qu'il lui destine.

— Ah! je serai sage, n'en doutez pas. Adieu, monsieur le comte: je peux, maintenant, grâce à vous, parer les coups de la malignité publique.

Lorsque M. Parmentier fut parti, le général passa dans l'appartement de la comtesse qui travaillait à l'aiguille près de sa mère. En voyant entrer son mari, madame Chardin échangea un rapide coup d'œil avec la baronne, et, jetant l'ouvrage qu'elle tenait à la main dans une corbeille qu'elle ferma vivement, elle prit une broderie. Le général ne remarqua pas ce petit manége, et, marchant droit à la baronne, il lui dit:

— Vous, madame, qui refusez aux Gascons tout élan sincère de générosité désintéressée, savez-vous ce qu'a fait votre neveu Landry?

— Quelque chef-d'œuvre, je m'y attends.

— Mieux que cela. Écoutez bien: il avait, à ma connaissance, soixante et quelques mille francs pour toute fortune, et il a donné, sous mon nom, soixante mille francs au docteur Parmentier menacé de perdre sa fille si, comme vous savez...

— L'amour est de tous les pays, interrompit la baronne, et il n'est pas plus fort, en arithmétique, à Rouillac qu'ailleurs. Telle est, pour moi, la morale de cette sottise.

— Ah! ma mère, dit la comtesse, cette histoire est à la gloire du cœur humain. Je comprends maintenant le départ du bon Landry, et je devine ses projets.

— Bon voyage! murmura madame de la Perche.

Et elle ajouta *in petto:*

— Un de moins.

Un domestique entra et déposa sur un guéridon les gazettes et les lettres que le courrier venait d'apporter.

— Quant à moi, reprit le général tout en décachetant la grande enveloppe d'une dépêche officielle, je ne peux pas permettre que mon neveu m'ait donné une leçon d'humanité. Il s'est servi de mon nom pour secourir les Parmentier, je ne le ferai pas mentir, et, si vous ne me désavouez pas, ma chère Sydonie, nous rendrons à Landry ses soixante mille francs. De cette façon, le pauvre diable nous reviendra et épousera sa Marinette, puisqu'il en est aimé... La belle surprise pour les Bernard, hein?

— Bravo! s'écria la comtesse.

— Auriez-vous pris cet engagement vis-à-vis du docteur, qui, je crois, sort de chez vous? demanda la baronne.

— Non, car j'ai l'habitude de consulter ma femme lorsqu'il s'agit d'une partie, petite ou grande, de notre fortune.

— Eh bien, monsieur, revenez au galop sur votre belle détermination, dit la baronne en ricanant.

— Pourquoi cela? demanda le général, tenant toujours, et sans l'avoir lue, la dépêche qu'il avait décachetée.

— Regardez donc de près, puisque vous avez la vue basse! s'écria la douairière.

Et se précipitant sur la corbeille à ouvrage de sa fille, elle la découvrit d'un geste impatient.

Le général s'approcha, se baissa, plongea une main dans la corbeille, et, tressaillant de la tête aux pieds, il en retira différents objets, achevés ou inachevés, appartenant tous à ce joyeux trousseau de la première enfance, à cette layette du premier né, où l'amour maternel ferme de vingt baisers chaque piqûre de son aiguille.

— Pour... qui... ces jolies choses? demanda le général interdit, le regard tendrement arrêté sur la comtesse dont les joues prirent la fraîcheur des roses.

— Vous ne vous êtes pas marié pour mourir sans postérité, répondit sèchement la baronne.

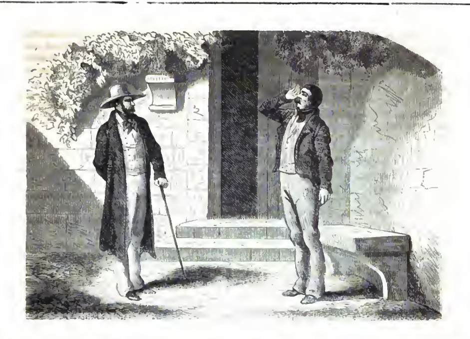
— Ma Sydonie! murmura le général en tombant aux genoux de sa femme, est-ce bien vrai? Tant de bonheur!...

— Oui, mon ami, répondit bien bas la comtesse rougissant de plus en plus, le ciel a exaucé mon vœu le plus cher.

— Nous aussi, dit la baronne, nous voulions vous faire une surprise, mais la fougue que vous mettez à saccager votre fortune au profit des intrigants de ce pays m'a fait un devoir de brusquer le dénouement. Vous voilà en condition nouvelle; dans quelques mois, dans sept mois peut-être, vous serez père, et, comme il est fort possible que les choses n'en restent pas là, vous pourriez bien être à la tête d'une nombreuse famille d'ici à quelques années. Donc votre fortune ne vous appartient plus, ni à vous, monsieur, ni à toi, ma chère enfant. Loin de songer à des actes de générosité insensée, vous devez penser, tous les deux, à de sages économies. Si nos grandes maisons avaient eu plus d'ordre dans leurs affaires, on ne verrait pas aujourd'hui tant de gentilshommes à la merci des traitants. Promettez-moi, monsieur le comte, si vous désirez me payer la bonne nouvelle, promettez-moi de ne plus songer à votre neveu Landry que pour le pousser de bons conseils et de protections.

— Je vous le promets, ma chère mère, répondit le général dans l'ivresse de sa joie. Quoi! je vais avoir un fils... une fille! peu m'importe! Certainement que rien ne nous appartient plus... certainement que nous devons songer à nôtre... à nos enfants... Ah! je vous promets tout ce que vous voudrez, et cela sans peine, croyez-le, et permettez que je vous baise les mains en gage de reconnaissance.

— Maintenant, lisez votre courrier, dit la baronne, puis gardez pour vous ce que vous savez. Il est inutile d'en ins-



truire l'univers et Rouillac, qui est un trou séparé de l'univers.

— Allons! murmura le général en froissant de dépit la dépêche qu'il venait de lire, pas de beau ciel sans nuage.

— Qu'y a-t-il? demanda la comtesse inquiétée.

— Le roi m'appelle à Paris et sans retard... Ordre du ministre.

— Voilà qui me rapatrie avec Louis-Philippe, s'écria la douairière en battant des mains. Les Jacobins ont quelquefois du bon. Ma chère Sydonie, ajouta-t-elle, faisons faire nos paquets, ton petit Chardin ne sera pas Gascon; le cher bonhomme naîtra coiffé.

II

Pendant que le docteur Parmentier était au château et que Marinette s'asseyait rêveuse, dans son jardin; pendant que Cazille, animée d'une violente indignation, avait pris la piste des fagoteurs de cancans, madame Aglaé Bernard s'était dirigée vers la maison des dames Rosier.

La mère enthousiaste du savant Jules venait de se décider à une audacieuse démarche, qui réclamait une singulière provision d'astuce et n'était pas sans péril. Aussi, avant de quitter son logis, s'était-elle étudiée, par une série de mines hypocrites, à bien remplir le rôle dont son fils l'avait chargée, en se fiant, pour l'exécution, aux ressources d'une imagination dont Satan faisait, d'ordinaire, tous les frais. Il s'agissait de répondre catégoriquement aux importunités devenues gênantes de Cornélie touchant sa fille; il s'agissait, en un mot, de briser les vitres avec deux fières cousines, sans trop se blesser aux éclats. Besogne incommode s'il en fut!

— Où est ta chère maman, ma bonne petite? demanda l'affreuse femme à Lucrèce.

Et elle prit pour cela le ton mielleux d'une pauvresse quêtant l'aumône.

— Maman est à l'enclos; voulez-vous que j'aille la chercher? répondit la jeune fille dont le regard brilla, car elle pressentit que, dans cette visite, il serait question de son bien-aimé, volage à coup sûr, mais repentant, peut-être.

— Non, reprit Aglaé : puisque nous voilà seules, j'aime autant ne causer qu'avec toi, ma bonne. Aussi bien, l'affaire te regarde plus que personne... Oui, chère belle, c'est de toi qu'il est question.

Lucrèce baissa la tête en rougissant et sentit un grand vacarme dans sa poitrine, où son cœur battait à outrance.

— Ah çà! mignonne, commença la longue Aglaé, à quoi songes-tu, depuis quelque temps que tu te laisses voler, de droite et de gauche, cet amour si pur, si chaste et si tendre de ton cousin?... Tu ne l'aimes donc plus, ton beau cousin?

— Moi! soupira la jeune fille interdite.

— Si tu ne l'aimes plus, vaut mieux me l'avouer tout de suite; je tâcherai de m'en consoler, quand cependant je mettais dans votre sainte union toute l'espérance de mes

vieux jours. Vois-tu, Lucrèce, Saturnin et moi nous séchons sur pieds en examinant ce qui se passe.

— Mais que se passe-t-il donc? mon Dieu! demanda Lucrèce dont les grands yeux noirs jetèrent des flammes à travers des larmes retenues par orgueil.

— Tu as aimé Jules, n'est-ce pas?

— Je l'aime encore, je n'ai pas cessé de l'aimer, je n'aimerai jamais que lui...

— A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler. Avant d'aller plus loin, j'ai besoin de t'embrasser, mon enfant, car tu as soulagé mon cœur.

Lucrèce se prêta volontiers aux embrassements d'Aglaé, qui continua après une pause :

— Eh bien! le croirais-tu, Jules s'est figuré que tu t'éloignais de lui. Il a eu tort, et je le blâme; mais les amoureux sont des volcans; chez eux le cœur brûle et la tête n'est que fumée. Il faut leur pardonner et les plaindre. En définitive, Jules s'est buté contre cette mauvaise pensée que tu le dédaignais...

— Mais qui a pu me nuire ainsi dans son esprit?

— Ah! nous y voilà. Tu as une ennemie, chère fille, une ennemie implacable, dangereuse et acharnée...

— Moi?

— Sans doute, et je m'étonne que, d'instinct, tu ne l'aies pas encore démasquée. Veux-tu que je te parle franchement? Cette ennemie, c'est la jalousie qu'inspire à une horrible coquette ton incomparable beauté...

— Marinette! interrompit Lucrèce avec l'accent de la colère.

— Marinette? ma foi non, pauvre agneau! Celle-là n'a rien de redoutable, et c'est une ruse qui l'a mise un moment entre toi et ton amoureux. Il ne faut pas lui en vouloir, elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître. Réfléchis, cherche bien et tu trouveras, sans aller loin, une femme inexcusable, en ce qu'elle est en possession de tous les bonheurs terrestres.

— La comtesse!

— Et allons donc! Tu as le cœur bien paresseux qu'il ne saute pas, du premier bond, sur cette étrangère entrée dans notre famille pour notre malheur et notre honte.

— Je m'en doutais! s'écria Lucrèce; et après avoir étouffé ce mot dans une sorte de rugissement, elle se replia sur elle-même avec une souplesse féline.

Son visage s'empourpra.

— Continuez, dit-elle.

— Cette fameuse comtesse, reprit Aglaé en s'échauffant par degrés, nous a apporté, dans ce pays où régnait la vertu, les passions désordonnées de l'Amérique. Elle est née sous un ciel embrasé, et l'amour chaste qui nous suffit à nous, femmes craignant Dieu, ne la satisfait pas, elle qui ne croit qu'à la volupté. Son manége est un scandale pour nous tous, honnêtes gens, qui souffrons de l'aveuglement de ce pauvre Chardin, assez nigaud pour adorer sa coquine de moitié, malgré son inconduite. Encore, si elle y mettait de la pudeur! mais c'est sous le nez de son mari qu'elle vit avec son mignon, ce capitaine, ce marquis de Chalouze qu'elle traîne à sa suite et qui ne lui suffit pas, puisqu'elle se met le cœur et la figure en quatre pour débaucher mon pauvre Jules... Jules, mon Dieu! s'écria l'horrible créature en jetant un soupir qu'elle gonfla de larmes : Jules, l'innocence même, jusqu'au jour où il a été pris aux piéges de cette dévergondée...

— L'aime-t-il donc? demanda Lucrèce avec une redoutable impétuosité.

— Certainement qu'il l'aime, puisqu'elle lui a fait croire que tu ne songeais plus à lui, puisqu'elle t'a fait croire, à toi, qu'il aimait Marinette. Te souviens-tu de notre premier dîner au château, le jour de l'arrivée du général?... quelle rouée!

— Alors, reprit Lucrèce, elle a congédié le capitaine?

— Mais non. Il leur en faut deux, trois, quatre à ces créatures maudites. Comprends-moi bien. Elle s'amuse avec Jules pour le seul plaisir de t'arracher son cœur, mais elle ne lâche pas l'autre, parce qu'elle en a peur, à ce qu'il paraît. De cette façon, elle a un amant en titre et un soupirant. A la première occasion, l'un peut remplacer l'autre. Tu ne sais pas comme elles sont prévoyantes et habiles, ces dames! Et Chardin, cet imbécile de Chardin, qui ne voit pas cela, qui ne se doute de rien!...

— Êtes-vous sûre qu'il ne sache rien?

— Oh! pour ça, j'en réponds. S'il savait la moindre chose, la jalousie, qui chez nous est de famille, se réveillerait en lui. Son père était terrible, à ce que disent les anciens, et il doit tenir de son père. Voilà justement ce qui me fait frémir; car, s'il allait se monter contre Jules, il le tuerait!... Je ne dis pas cela pour t'effrayer, chère petite; mais vois-tu, les débauchés sont pleins de malice, et je ne vis pas depuis que je pense aux dangers dont notre ami est entouré. Par exemple, une supposition : que le capitaine exige de sa maîtresse le sacrifice de Jules; eh bien! la scélérate de femme, pour se faire blanche près de son mari, lui livrera mon fils, et, alors... tu saisis,.. tu vois les suites... Hein? n'est-ce pas à trembler de tout son corps?

— Oui, répondit Lucrèce, enlacée dans les détestables filets de madame Bernard; oui, cela se peut, surtout si elle devine que Jules revient à moi... elle le perdrait...

— Et ces militaires sont si farouches, si grossiers, si habitués au carnage... Dieu du ciel! je vois couler le sang de mon enfant bien-aimé!

— Ah! si j'étais sûre que cette femme tînt à son amant plus qu'à...

— Plus qu'à Jules, interrompit Aglaé en comprenant que sa victime entrait dans la voie qu'elle s'efforçait de lui tracer. Je crois bien qu'elle y tient plus! Jules n'est qu'un amusement, une distraction de coquetterie, tandis que l'autre est l'objet d'une passion violente, affolée, et je les connais si bien, ces *sans-cœur*, que, j'en parierais ma tête, madame Chardin mourrait de douleur si on lui volait son amant.

— Peut-être bien, répondit Lucrèce devenue froide et pensive.

— Non pas peut-être, mais à coup sûr, reprit Aglaé. Supposons, — histoire de causer, — que tu fasses semblant d'avoir des bontés pour le marquis; supposons que le marquis, flatté d'avoir fait ta conquête, abandonne pour toi, si belle et si jeune, sa vieille liaison. Qu'en résulte-t-il? La comtesse se raccroche de plus belle à son amant, elle ne pense plus à Jules, elle te le rend. Quand je dis elle te le rend, je ne dis rien de trop; car de son côté, Jules, qui est jaloux comme un tigre, se hâte de revenir à toi dès qu'il te voit encourager les hommages du marquis. Un beau jour, tu lèves le masque; tu n'as fait que badiner avec M. de Chalouze, tu le chasses, tu récompenses Jules de son repentir en l'épousant, et me voilà en paix par ton bonheur.

— Tout cela est faisable, répondit Lucrèce; mais à deux conditions.

— Lesquelles, mon enfant, lesquelles? s'écria Aglaé transportée de joie en se voyant si près du succès.

— Premièrement, il faut que j'aie des preuves de la liaison de madame Chardin et du capitaine.

— Eh! mon Dieu! elles sont partout ces preuves. Elles courent les rues; demande à Cornélie, à tous nos amis, à M. le maire... demande à Jules qui n'en a que trop vu par ses yeux, le faible enfant.

— Je sais ce que l'on a dit, cela ne me suffit pas. J'ai le cœur brave, ma cousine, il me faut des preuves réelles sans lesquelles je ne pourrais pas agir... On ne tue pas son prochain à propos d'un cancan.

— On te les donnera ces preuves, tu peux y compter; mais remarque bien qu'il ne s'agit pas de la tuer, la malheureuse.

— Ah! pardon! si je juge son cœur d'après le mien, l'affreuse douleur qu'elle ressentira, en perdant ce qu'elle aime, la mettra au tombeau.

— Innocente, va! tu es bien bonne de te comparer à cette mijaurée. Je te réponds, moi, qu'elle ne perdra pas son galant, et qu'elle saura te le reprendre longtemps avant son dernier soupir.

— Deuxièmement, continua Lucrèce, il faut que j'acquière, par moi-même, la conviction que Jules n'est pas plus avancé que vous ne le dites dans sa honteuse intrigue.

— Ceci sera plus difficile, ma mie. Comment t'y prendras-tu? Nous sommes brouillés avec le château, et Jules ne s'y montre pas, du moins ouvertement.

— Je n'aurai pour cela besoin de personne; fixée sur ces deux vérités, j'agirai, madame Bernard, et vous serez contente de moi.

— Bien vrai?

— Vous n'aurez plus, je vous le jure, rien à redouter pour votre fils; je l'aurai sauvé selon vos vœux et les miens.

— Ah! tu es un ange!

— Non, je suis une pauvre fille bien malheureuse, mais j'ai le courage de ma triste situation. Je vous prie de ne rien dire de tout cela à ma mère, je veux porter seule le fardeau de ma peine.

— La voilà qui vient, ta mère, que lui raconter?

— Ce que vous voudrez... Jules demande du temps pour des travaux... pour un voyage... il est souffrant... tout ce qui vous plaira.

— Ah! c'est toi, madame Bernard! cria Cornélie du pas de la porte; eh bien! ton mauvais sujet de fils en finit-il, à la fin des fins?

— Mais oui, ma cousine; je suis venue vous demander un peu de patience... ça va, ça marche... Dame! pour un garçon, c'est une grosse entreprise que le mariage.

— Et pour une fille, donc? D'ailleurs, ce n'est pas après promesse donnée qu'on doit réfléchir au saut périlleux. De la patience, nous n'en avons que trop, s'il faut en croire les bonnes langues de Rouillac.

— Qu'est-ce qu'elles disent, les bonnes langues?

— Des choses, vois-tu, Aglaé, qui, si elles étaient vraies, pourraient bien faire crouler le ciel entre les Bernard et nous!

— Quoi donc?

— Tout à l'heure encore, on me cornait aux oreilles que ton fils s'est amouraché de la comtesse.

— Quelle méchanceté! s'écria Aglaé tout en marchant sur le pied de Lucrèce. Peut-on savoir qui t'a dit ça?

— Non, je ne vends personne; d'ailleurs, j'en ai ri; mais si c'était pour de bon, je lui arracherais les yeux, à ton gueux de fils, et à la petite Charlin après. Comme si elle n'en avait pas assez de son capitaine, la voleuse...

— Cornélie! fit madame Bernard.

Et, d'un geste pudique, elle désigna Lucrèce.

— Figure-toi, continua la robuste femme lancée dans son discours, que la semaine dernière, comme je dînais au château, j'ai été scandalisée une fois de plus, moi et M. le maire qui n'est cependant pas la vertu en écharpe, de voir ces deux libertins s'entendre et se faire les yeux doux... Nous les avons surpris clignotant et gaussant ce bêta de Chardin, qui, pas possible autrement, aura perdu sa qualité d'homme à Waterloo. « Le cœur de mon mari fait ma ma joie et mon orgueil, » qu'elle disait tout haut, la caillette, et en riant sous cape avec son Chalouze... Tiens, ne parlons plus de ces gens-là... être si fiers pour valoir si peu! Ainsi, ton fils se décide?

— Il n'a jamais été indécis; seulement, il n'est pas très-bien portant.

— Ah! si c'est affaire de pharmacien...

— Non, non, rassure-toi; j'ai causé avec Lucrèce, qui te contera les choses... Je te réponds, cousine, que les noces ne tarderont pas... Mais moi, je m'oublie... adieu, bien vite... adieu, chère petite, embrasse-moi, et plutôt deux fois qu'une.

Lucrèce livra nonchalamment ses joues à cette sœur de Judas, qui sortit en courant pour aller rendre compte à son fils de l'exécution de sa volonté.

— Ouf! dit-elle en entrant dans la chambre de Jules,



qu'elle trouva, le chapeau sur la tête, le front bas et les traits altérés; voilà qui est fait! mais elle m'a donné du fil à retordre, la drôle; je ne la croyais pas si avancée...

— Comment cela s'est-il passé? demanda Jules avec un grand sérieux.

Aglaé raconta dans de minutieux détails la scène qu'elle avait jouée chez les Rosier.

— Ainsi, dit-elle en terminant, elle n'a donné qu'à demi dans le panneau. Je suis sûre qu'elle voudrait déchirer la comtesse avec ses ongles et qu'elle s'en vengera, comme nous le désirons; mais cette piegrièche se mêle d'avoir des scrupules, il lui faut des preuves...

— On lui en donnera, interrompit Jules.

— La chose existe pour sûr, mais prouver n'est pas facile, mon enfant. Le capitaine me paraît assez prudent pour ne prêter qu'aux suppositions.

— On en trouvera, vous dis-je.

— Bon! et toi, pourras-tu démontrer que tu es bien avec ta cousine Chardin, quand chacun sait que le général nous a consigné sa porte?

— Je prouverai que j'ai du goût pour la comtesse, et que la comtesse me fait de loin des avances. Il ne faut rien de plus. D'ailleurs, le bruit en court déjà...

— Oui, oui, et je t'ai reconnu là. Ah! mon ami, je m'incline; tu n'as pas ton pareil.

— Ma mère! s'écria Jules Bernard en frappant du poing sur une table, je joue là une grosse partie, et il faut absolument la gagner, car si je la perdais!... Non, je ne la perdrai pas. Je vous remercie de ce que vous avez fait près de Lucrèce; il est indispensable que cette petite fille me laisse tranquille et ne vienne pas traverser mes opérations; il est indispensable que, me croyant un caprice pour la comtesse, elle tourne sa rage contre sa cousine, c'est-à-dire qu'elle s'essaye à lui enlever son amant... Soyez persuadée qu'en s'y essayant, elle se prendra à la glu et aimera tout de bon ce riche personnage qui flattera son amour-propre, l'épousera ou s'en amusera, et la plantera là, peu m'importe, pourvu qu'il m'en débarrasse. Libre de mes actions, j'userai avec calme de tous mes moyens pour triompher des résistances de mademoiselle Parmentier.

— Elle te résiste donc, la sotte?

— Sotte! détrompez-vous. Cette jeune fille a une tête de fer, une sagacité et un sang-froid qui me confondent.

— As-tu du nouveau?

— Oui, je sors de la maison Parmentier... j'ai livré une première bataille...

— Eh bien?

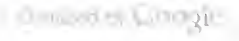
— Battu! ma chère mère, battu à plate-couture!

— Toi? impossible!

— Oui, battu; mais la campagne n'est pas finie, et j'ai de fortes réserves... Faudra voir, comme dit mon père... faudra voir!... Laissez-moi me reposer et réfléchir.

III

M. Parmentier était revenu chez lui tout en joie. Ce qu'il





avait appris de la bouche même du général lui donnait hâte d'arriver près de sa fille ; car il connaissait à fund le grand cœur de Marinette, et il savait que ce cœur, épris déjà, ne pourrait qu'admirer le rare dévouement, la complète abnégation de Landry.

Or, quand l'amour admire, il adore; l'être aimé devient une idole et la tendresse se change en culte.

Marinette se promenait dans le jardin lorsque son père se présenta devant la grille. Elle était pensive, distraite et marchait le front penché ; ses joues si fraîches dans la matinée avaient pâli depuis moins d'une heure.

— Nous pensons donc à de bien jolies choses, que nous ne voyons pas notre cher père? dit le docteur, qui venait de se glisser à pas de loup derrière sa fille.

— Ne m'en veuillez pas, répondit-elle, je pensais à vous.

— Eh bien ! me voilà. Je viens causer avec toi de choses charmantes et graves tout à la fois. Mais, mignonne, comme j'ai beaucoup couru aujourd'hui, permets-moi de m'asseoir et tiens-moi compagnie.

Le docteur se dirigea vers le banc rustique où Marinette s'était assise, dans la matinée, et quoi que fît la jeune fille pour se dérober à l'invitation, elle fut obligée de prendre place à côté de son père.

— Ma mie, commença M. Parmentier, j'arrive du château où je voulais prendre des nouvelles de ton fiancé... Ah ! petite mauvaise, vous m'aviez caché le départ de M. Landry... La belle confiance que vous avez en moi... hein.

— Je ne voulais pas vous attrister.

— Très-bien, mais la rumeur publique n'y a pas regardé de si près; elle m'a appris ce départ précipité en l'expliquant par des raisons qui m'ont effrayé.

— Quelles raisons?

— J'ai presque promis au général de les taire, mais je ne sais pas résister à la tentation de réjouir ta chère âme, et tout à l'heure nous y reviendrons. Laisse-moi te dire le plus pressé. Instruit du départ de Landry, j'ai été, comme toi, saisi de scrupules à l'égard des soixante mille francs qu'il m'avait remis au nom de son oncle et sans vouloir prendre de reçu. Les affaires bien réglées sont les meilleures, et j'ai couru porter au général la reconnaissance écrite...

— Vous avez très-bien fait, interrompit Marinette.

— Oui; mais devine ce que j'ai appris. Ce n'est pas le comte Chardin qui nous a prêté tout cet argent. Nous ne sommes pas les obligés du général, nous sommes les débiteurs de ce généreux, de ce brave Landry... Ne te gêne pas, fillette, ajouta le docteur en s'interrompant, pleure, puisque tes yeux veulent pleurer... C'est du bonheur cela, c'est du baume! Oui, Landry m'a fait un vertueux mensonge, lorsque, me trouvant éperdu sur le chemin du château, dans cette nuit terrible où je te revoyais mourante, il m'a dit : « Consolez-vous, allez la sauver, mon oncle vous prêtera ce qu'il vous faut ; » et il nous a menti, du même cœur, lorsque, nous remettant sa fortune entière, à lui, il a refusé de recevoir, de mes mains, la preuve qu'il s'était dé-

pouillé pour t'arracher à la mort, toi sa bien-aimée.

Marinette prit une main du docteur et la serra silencieusement, car son émotion la rendait muette. Sur ces deux mains jointes, une grosse larme tomba brûlante sans que le père et la fille pussent savoir lequel des deux l'avait versée.

— Ah! c'est noblement beau! reprit M. Parmentier, et ce désintéressement console des œuvres des méchants.

— Alors, dit Marinette, M. Landry est devenu aussi pauvre que moi?

— Sans doute, mais il a un fier courage que la Providence récompense toujours. Il est parti pour demander au travail le rétablissement de sa petite fortune. Sois persuadée qu'aidé de Dieu et de son oncle, il réussira. Quand je pense, maintenant, que j'ai pu un instant, mais un seul instant, ajouter foi à la sotte accusation lancée contre ce galant homme, je m'en veux, je me déteste!...

— De quoi peut-on l'accuser?

— D'une infamie.

Marinette redressa son beau front, et son regard brilla comme pour défendre l'honneur outragé du bien-aimé.

— Ah! reprit le docteur en souriant; les pervers n'y vont pas de main morte lorsqu'ils s'accrochent, des ongles, à l'honnêteté. Landry est parti, disait-on ce matin dans le village, et il est bien aisé de savoir où il va, quoi qu'il fasse pour dépister les curieux; il va s'embarquer, au Havre, pour l'Amérique. Là, il est attendu par une riche héritière, amie de la comtesse Chardin, et nous apprendrons, dans quelques mois, que l'heureux Landry a épousé des millions.

Mademoiselle Parmentier tressaillit à ces mots, et, singulier phénomène dont l'explication ne nous sera donnée que plus tard, un rayon de joie éclaira son visage avec une rapidité si soudaine, qu'il s'éteignit, aussitôt, dans le flot de vermillon dont les joues de la jeune fille s'inondèrent.

— Eh bien! s'écria le docteur, ne vas-tu pas m'imiter quand je m'accuse? Ne vas-tu pas, jalouse aveugle, écouter la calomnie et ne pas mépriser les calomniateurs? Le général a fait justice de cette sottise...

— Le général vous a, je crois, du moins il me semble vous l'avoir entendu dire tout à l'heure, le général vous a fait promettre de me taire ces choses? demanda Antoinette.

— Oui, parce qu'il veut laisser à son neveu le plaisir de te faire une surprise que, dans mon impatience, je n'ai pas su ménager.

— N'est-il pas possible que M. Landry obéisse aux volontés de son oncle?

— Quelles volontés? demanda le docteur interdit.

— Ce riche mariage, s'il est dans les projets du général...

— Le comte m'a donné sa parole...

— Mon bon père, interrompit Marinette avec l'accent de l'amour-propre révolté, je suis très-fière et très-jalouse; ce sont mes deux grands défauts. J'ai besoin de mûrement réfléchir à ce que vous venez de m'apprendre. Le proverbe dit qu'il n'y a pas de feu sans fumée.

— Mais c'est insensé, ma pauvre enfant; ta trop fière jalousie outrage ton bienfaiteur.

— Mon bienfaiteur... oui, c'est vrai... il m'a sauvé la vie, mais le désintéressement devient moins admirable en présence de cette grosse fortune que va chercher M. Landry.

— Fausseté, mensonge!

— Le temps éclaircira la vérité aussi bien que le mensonge... Je demande à me recueillir, à attendre.

— Rien de mieux; mais nous allons recevoir au premier jour des nouvelles de ton fiancé; que lui écrirai-je, moi, à ce brave jeune homme?

— Si vous le permettez, répondit Marinette après un moment de réflexion, nous nous consulterons pour cela, et d'après ce que nous écrira M. Landry. Cependant, je doute que la plume du voyageur nous donne beaucoup d'ouvrage.

— Folle! que te voilà montée pour un propos absurde et méchant. Sois sans crainte, je vais avoir, au contraire, la plume à la main comme un clerc. Ah! Cazille nous revient le visage enluminé, le mouchoir de travers. Elle n'a pas eu plus de modération que toi; il a fallu qu'elle courût aux nouvelles avec l'espoir de rembarrer les bavards. Eh bien! nourrice, contez-nous vos exploits; vous pouvez parler, Marinette sait tout.

— Si elle sait tout, monsieur, c'est qu'elle en a entendu de belles... Ah! les gredins!

— Ainsi, le village entier s'occupe de moi? demanda Marinette. On me fait sans doute la charité de plaindre la pauvre délaissée..

— Pas trop, s'écria Cazille; on trouve que soixante mille francs font un joli cadeau d'adieu.

— Cadeau d'adieu! reprit Marinette avec vivacité; qu'entendent-ils par là?

— Rien! bégaya la nourrice fâchée d'en avoir trop dit. La canaille, et il n'en manque pas dans Rouillac, la canaille prétend que le général et son neveu s'entendent comme larrons en foire, et que M. Landry, devant faire fortune de millionnaire par un mariage, n'a pas regardé à se libérer envers nous d'une parole donnée, par un cadeau de soixante mille francs, soixante mille gouttes d'eau pour un Crésus.

— Vous entendez, mon pauvre père, vous entendez! dit Marinette.

— Eh bien, après, qu'est-ce que cela prouve, mon enfant? Ces niaiseries tomberont devant la première lettre de Landry, et j'aurai grand plaisir à la faire courir cette lettre.

— Voilà justement ce que je leur ai dit, s'écria Cazille: attendez que nous recevions des lettres, et nous vous les montrerons pour vous confondre.

— Et si vous n'en recevez pas? que m'a répondu ce grand vaurien de Cadéot.

— Toi, tu recevras toujours ça, et franco, que je lui ai riposté en lui allongeant un soufflet qui a claqué à me brûler les doigts. Allons! allons, mademoiselle, faut pas vous attrister de ces piailleries de nos jaloux. Votre papa a eu tort de vous en parler, mais puisque vous les connaissez, mettez-les sous vos pieds et marchez dessus sans crainte

de vous salir. Il y a de la boue qui ne prend pas à nos souliers.

Ici, Cazille s'arrêta, car elle venait de saisir un léger signe de sa maîtresse.

— Enfin ! dit Marinette paraissant faire effort sur son esprit ; nous verrons qui a raison, du public ou de M. Landry ; la poste nous instruira. A tantôt, père ; prenez, quoi qu'il arrive, mon mariage serait-il manqué, prenez exemple de ma résignation, et soyez calme autant que moi.

— Oui, oui, va ! s'écria M. Parmentier riant de tout cœur. Ton calme ne me trompe pas. Il couvre une charmante fureur dont je m'amuse, en vérité, car elle ne vivra pas... Ah ! jalouse ! fi ! que c'est laid d'avoir cette maladie, ce travers, et de ne pas me l'avoir laissé deviner...

— Je suis fille unique, cher père, voilà pourquoi vous n'avez pas deviné mon péché mignon. Si j'avais une sœur, ajouta la câline enfant se penchant sur le sein de l'heureux vieillard, nous nous battrions souvent pour ces bons baisers que vous me donnez là.

Marinette, suivie de Cazille, monta dans sa chambre où, s'étant bien enfermée, elle se tourna vivement vers sa nourrice, et lui dit :

— Tu as eu grand tort d'aller te commettre avec les vauriens et les mégères de Rouillac.

— Pourquoi parlent-ils de vous ?

— Que m'importe !

— Ah çà ! il s'est donc fait une révolution dans la maison ! Votre père commet la faute de vous raconter ce que vous deviez ignorer ; moi, je m'indigne des cancans qu'on fait courir, et pendant que votre père et moi nous vous attestons le mensonge et la vérité, voilà que vous ne voulez pas croire le vrai et que vous penchez pour le faux.

— Je crois le vrai.

— Je vous dis que tous ces misérables mentent.

— Fais-moi le plaisir de m'écouter paisiblement. Les bruits répandus dans Rouillac sont calomnieux, je le sais. Dieu m'est témoin qu'il n'entre en mon cœur aucun soupçon, et que je n'injurie pas mon noble et courageux ami, en lui prêtant la moindre des hontes que lui jette une cabale infernale. Mais je te l'ai dit, cette nuit, à Perron : il me faut pour lutter et pour mener à bien ma grande entreprise autant d'adresse que d'audace. Oui, nourrice, si je veux préserver tout ce qui m'est cher et mériter l'assistance d'un Dieu vengeur, il me faut prendre un masque horrible, tromper mon père ; le tromper, lui, ce fiancé de mon âme que j'aime si tendrement, tromper mon ennemi, véritable génie du mal ; tromper tout le monde, enfin, excepté toi, puisque je te prends pour confidente.

— Seigneur Dieu ! vous m'effrayez bien un peu, mais j'écoute.

— Tu as promis de montrer les lettres que nous écrira M. Landry ?

— Oui.

— M. Landry ne nous écrira pas.

— Ah ! ouiche ! fit Cazille galement : vous verrez ça d'ici trois ou quatre jours.

— Il nous écrira assurément, je le sais et je le sens, aux battements de mon cœur, mais j'ai voulu dire que, pour mon père et pour tout le monde, tu intercepteras cette correspondance.

— Réfléchissez que votre pauvre père se chagrinera.

— Mon père n'a d'autres chagrins que les miens ; me voyant calme il sera calme.

— Et puis ça va donner raison aux cancaniers ; les langues iront leur train, M. Landry sera insulté.

— Ne le serai-je pas plus que lui ? interrompit Marinette d'une voix troublée ; ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle aussitôt, les mauvais plaisants me serviront par leurs méchancetés. Tu arrêteras donc toutes les lettres de M. Landry, et si mon père lui écrivait, comme tu portes son courrier à la poste, tu intercepterais de même...

— Convenu.

— Voilà ma recommandation pour aujourd'hui. J'y ajoute qu'il faudra préparer l'esprit de mon père à l'apparente retraite que va faire mon caprice. Dès à présent, tu pourras dire à ce trop bon père que, tout bien considéré, ayant longuement causé avec moi, tu trouves la conduite de M. Landry un peu cavalière ; qu'il aurait dû réfléchir aux conséquences de ce départ brusque et mystérieux ; que ma fierté a bien le droit de se révolter à propos des médisances semées sur cette fuite inexpliquée, car le mariage d'Amérique pourrait se faire, et le général, s'il joue double jeu, ne manque pas, assurément, de défaites à produire.

— Mais, bonté du ciel ! mademoiselle, interrompit Cazille, qu'est-ce que vous allez tirer de là ? M. Landry ne recevant pas de réponse de votre père s'en offensera. S'il allait faire un coup de tête et ne plus vous aimer...

— Ah ! nourrice ; ah ! si le ciel pouvait t'entendre, et surtout t'exaucer ! s'écria Marinette ; et elle cacha son visage dans ses mains qui laissèrent filtrer, à travers leurs doigts, toute une grappe de larmes.

Le nuage, amassé dès longtemps, venait de se déchirer ; la pauvre femme était à bout de cette force d'âme dont sa détresse avait tant besoin !

Cazille, profondément troublée, respecta cette douleur qu'elle ne comprenait plus. Elle croyait rêver après avoir entendu les dernières paroles de Marinette, appelant le dédain de Landry à son secours, et elle se demandait si, voulant tromper tout le monde, sa jeune maîtresse ne la trompait pas, toute la première, par une fausse confidence ; elle se demandait cela et mille autres choses en même temps, lorsque Marinette, se ranimant tout à coup, lui dit avec l'un de ces sourires qui semblent traverser les douleurs de l'âme, comme l'arc-en-ciel traverse les vapeurs des nues :

— Ne m'interroge pas, je ne peux te dire que ce qu'il est nécessaire de te confier. Mais fais pour l'amour de moi ce que je t'ai demandé. C'est une seconde vie que je te supplie de ne pas me refuser, nourrice.

— Vous me feriez sauter dans le feu avec des mots comme ceux-là, répondit l'excellente femme. Non-seulement je ferai ce que vous désirez, mais encore j'y cours tout de suite et votre père sera bien fin s'il devine que vous m'avez donné le mot.

— A nous deux, Jules Bernard, se dit Antoinette lorsque Cazille l'eut quittée; à nous deux; vous savez qui je suis, soit! Il me reste à vous apprendre autre chose que mon nom, et si Dieu me prend en pitié, Goliath, je remporterai la victoire de David.

IV

Pour nous rendre compte de la dernière exclamation de mademoiselle Parmentier, il faut retourner sur quelques-uns de nos pas, rentrer dans le petit jardin du docteur et nous rappeler le moment où Marinette, assise en face de la grille, avait vu venir à elle un personnage qui devait, avons-nous dit, changer en tumulte le trouble, incertain jusqu'alors, de ses pensées. Ce personnage, on l'a deviné, ou mieux, on l'a vu venir tout aussi bien que Marinette; on a éprouvé, comme l'intéressante jeune fille, une sorte de frisson à son approche, et il tarde, peut-être, au lecteur d'en finir avec l'émotion causée par sa rencontre.

C'était bien Jules Bernard qui s'avançait marchant droit, et d'un pas nonchalant, vers la maison Parmentier. Il guettait, depuis assez longtemps, les mouvements du logis; il avait épié Cazille à l'entrée du village et suivi le docteur jusqu'au pied du château; il avait aperçu Marinette et s'était décidé à livrer ce premier assaut dont le bulletin laconique ne satisfait qu'à demi notre curiosité.

— J'ai été battu! s'était-il écrié.

Cette heureuse nouvelle ne nous suffit pas, et le temps est venu de raconter la bataille.

En apercevant l'homme qui, à n'en pas douter, avait sondé avant elle le sol mystérieux de la métairie de Perron et dérobé ce qu'elle y était venue chercher avec Cazille, mademoiselle Parmentier obéit à un premier sentiment de frayeur. Elle se leva pour pousser la grille du jardin et se réfugier dans sa chambre; mais, mieux avisée, elle prit sur-le-champ une habile et hardie détermination, détourna la tête, feignit de se croire seule, et se pencha sur l'un des pauvres rosiers qui se mouraient, innocents des infortunes de leur belle maîtresse. Un coup de cloche retentit. Marinette fit bravement face à l'ennemi qui se tenait, dans une discrète attitude, en arrière de la grille entr'ouverte.

— Veuillez entrer, monsieur, dit la jeune fille de sa voix la plus fraîche, qu'accompagna la sérénité du regard.

Jules Bernard avança, s'inclina profondément et se releva, le chapeau à la main, le front calme, les traits placides, l'œil respectueux, le maintien presque timide, quoique parfaitement aisé.

— Mon père vient de sortir, continua Marinette, il regrettera...

— Je sais que vous êtes seule, mademoiselle, interrompit Bernard, et c'est précisément pour cela que j'ai osé vous demander la permission de vous aborder.

— Il s'agit sans doute, monsieur, de la métairie de Perron?

— Oui, mademoiselle. J'aurais, à vos yeux, l'apparence d'un malhonnête homme si, vous ayant demandé cent mille francs de ce petit domaine à cause des fouilles productives qu'on peut y faire, je ne venais pas vous indiquer où gît la mine à exploiter.

Marinette soutint avec une candeur angélique le regard sournois que Bernard attacha sur elle en prononçant ces derniers mots, et elle répondit sans trouble :

— Nous n'avons jamais douté de votre sincérité, monsieur, pas plus que de votre empressement à nous renseigner sur les richesses souterraines de Perron. Faudra-t-il beaucoup de travail et d'argent pour tirer parti de la mine dont vous parlez?

— Non, mademoiselle, une volonté ferme suffira.

— Veuillez donc vous asseoir, dit la jeune fille en prenant une chaise rustique et montrant un banc de gazon.

Puis elle ajouta :

— Vous permettez que je vous reçoive ici?

— Je vous en remercie; le temps est superbe, et ce que je dois vous dire peut se dire au grand air.

Marinette et Bernard s'assirent donc en face l'un de l'autre, la jeune fille pleine de quiétude apparente; le jeune homme froid, poli, réservé. S'ils eussent aperçu ce calme tête-à-tête, les malins de Rouillac n'eussent pas manqué d'y voir un bout du carquois de Cupidon, et, cependant, quel drame entre ces deux êtres! Quelle haine chez Marinette! quelle perfidie chez Jules Bernard! Le tigre retirait ses ongles; l'agneau se faisait renard.

— Avant de parler d'affaires, mademoiselle, commença Bernard, m'autoriserez-vous à vous montrer deux bijoux, deux charmantes peintures sur ivoire?

— Mais très-volontiers! Mon père et moi, nous aimons beaucoup la peinture.

— Vous serez donc satisfaite. Le hasard a fait tomber entre mes mains deux miniatures qui sont de la meilleure école. Tenez, voyez ce portrait de femme, d'abord.

— Ah! la jolie personne! s'écria Marinette en prenant et admirant l'une des deux miniatures déterrées par Bernard dans la cachette du vieux Lataste.

— Cherchez bien si vous ne trouvez pas, parmi vos connaissances, quelques traits de ressemblance avec cette jolie personne?

— Mon Dieu! non... je ne vois pas, répondit simplement Marinette.

Puis elle ajouta, en levant les yeux, comme pour mieux réfléchir :

— Attendez donc... oui, ma foi, il y a là quelque idée de la baronne de la Perche : mais bien peu de chose, en vérité, à moins qu'on ne se plaise à flatter beaucoup la baronne. Ah! monsieur, vous possédez un délicieux portrait.

— Et celui-ci ? demanda Bernard en échangeant une seconde miniature contre la première, que mademoiselle Parmentier lui tendit d'une main ferme.

— Même touche, même maître, répondit sans hésitation la jeune fille; le peintre s'est égalé dans deux genres différents, ajouta-t-elle. Il y a, dans le portrait de femme, de suaves reflets de bonté; dans le portrait d'homme, je ne sais quelle altération indiquant certains désordres de conscience... C'est vraiment magnifique.

— Et vous ne connaissez personne qui ressemble à ce gentilhomme, dont le costume date, comme celui de la femme, des dernières années de Louis XVI ?

— Non... J'ai passé presque toute ma vie à Rouillac, ce costume est complètement nouveau pour moi.

— Cherchez bien.

— J'ai beau chercher, je ne peux qu'admirer le talent de l'artiste.

— Alors, mademoiselle, revenons à nos affaires, c'est-à-dire à nos fouilles de Peïron. Nous nous rencontrerons mieux sur ce terrain.

— Certainement, interrompit Marinette de l'air le plus naturel. Et elle rendit la miniature à Bernard qui, conservant les deux portraits dans une main, poursuivit.

— Il y a de cela quelques jours, mademoiselle, je vous ai adressé une humble et suppliante prière. Je vous ai fait l'aveu d'une passion ardente et sincère que vous avez repoussée...

— Puisque je l'ai repoussée, dit Marinette avec dignité et se levant de son siége, c'est pour qu'il n'en fût plus question, et il n'est pas d'un galant homme d'insister en prenant prétexte...

— De grâce, veuillez vous rasseoir. Je n'ai pris aucun prétexte, et c'est bien de plusieurs affaires que je vais avoir l'honneur de vous entretenir. Je ne serai peut-être plus à vos yeux le même homme qu'il y a trois jours, car vous n'êtes plus pour moi la même femme en ce moment.

— Je ne comprends pas, dit Marinette en reprenant sa place.

— C'est à mademoiselle Parmentier que je m'adressais, il y a trois jours, quand j'ambitionnais une alliance dont mademoiselle Parmentier m'a défendu de lui reparler.

— Eh bien?

— Je n'enfreins pas cette défense, en venant aujourd'hui vous supplier de m'accorder votre main...

— En vérité, monsieur, êtes-vous en santé de raison ? demanda Marinette avec un sourire railleur qui dut la torturer au fond de l'âme.

— Non, je n'enfreins pas cette défense, car vous n'êtes plus pour moi, vous le savez bien, vous n'êtes plus mademoiselle Parmentier.

— Que suis-je donc ? s'écria Marinette du même son de voix moqueur.

— Vous êtes la sœur de la baronne de la Perche qui, elle, est la fille de cette grande et belle dame dont voici le portrait.

— Décidément, monsieur, tout ceci passe plaisanterie, et je regrette que mon père ne soit pas là pour vous entendre.

— Votre père, mademoiselle, continua Bernard avec un sourire trempé, cette fois, du fiel qui débordait de son cœur; votre père, mais il est avec nous; car le voici...

Marinette jeta un rapide regard sur la miniature que lui montrait son ennemi et, sans effort, avec le plus grand flegme, elle répondit aussitôt :

— Pas la moindre ressemblance.

— Oh! c'est que les passions, et après les passions le temps ont exercé là de grands ravages. Le visage fatigué, flétri, découragé du bon, de l'honnête et doux vieillard ne ressemble plus guère, j'en conviens, à celui du jeune ci-devant audacieux, turbulent, voluptueux et farouche. Le remords creuse des rides qu'approfondissent les années et que ne comble pas la pénitence.

— Assez comme cela, monsieur Bernard, dit Marinette avec le plus noble accent de la piété filiale offensée : songez que je suis femme et sans défense, attendu que mon vénéré père a trois fois votre âge. Retirez-vous, je vous prie, et si je vous pardonne vos égarements, c'est que je parle au nom d'un médecin qui voit des malades dans les aliénés qui l'outragent. M. Parmentier ne saura rien de ces impertinentes rêveries...

— Serez-vous aussi discrète envers le comte de Rouillac ?

— Le comte de Rouillac? que voulez-vous dire?

— Que j'ai l'honneur de supplier mademoiselle Marie-Antoinette, fille de M. Marie-Albert-Antoine, comte de Rouillac, dit Parmentier, de vouloir bien s'abaisser jusqu'à m'accorder sa main, à moi Jules Bernard, homme de peu pour le moment, mais riche d'espérances.

— Ainsi, mon pauvre bon père est comte de Rouillac? s'écria Marinette en modérant un rire malin qui anima ses traits charmants.

— Oui, mademoiselle.

— Et la baronne de la Perche est ma sœur?

— Oui, mademoiselle.

— Donc, cette jolie femme dont vous tenez le portrait est ma mère?

— Non, mademoiselle. Le comte de Rouillac s'est marié deux fois, et vous n'êtes que la demi-sœur de la baronne de la Perche...

— Qui ne s'en doute pas?

— Et qui sera terriblement furieuse de cette découverte, de cette vérité.

— Pauvre femme! répondit Marinette avec une plaisante bonhomie; il faudra bien vous garder de lui faire cette horrible surprise.

— Nous ne pourrons pas, que je sache, lui en éviter le chagrin.

— Vraiment! avec votre imagination?...

— Je n'ai pas d'imagination, mademoiselle, je n'ai que beaucoup de mémoire; ce que je sais, je l'ai appris par cœur... bien appris.

— Où donc, s'il vous plaît ?

— En fouillant à Perron, à l'endroit même où vous avez fouillé, hier, en compagnie de Cazille, votre servante. Auriez-vous si peu de mémoire, vous, mademoiselle, que ce souvenir si récent vous ait échappé déjà ?

— M'auriez-vous suivie dans mon expédition nocturne ?

— Précisément.

— Alors, monsieur, jouons cartes sur table, et laissons-là les balivernes dont il vous a plu de m'entretenir par stratagème.

— Stratagème !

— Oui. Le vieux Lataste a désiré me voir au moment de rendre son âme à Dieu. Il m'a fait don, dans cet entretien, d'une très-forte somme enfouie par lui et chez lui. Telle est la raison qui nous a portés, mon père et moi, à vous acheter, au prix insensé pour tous de cent mille francs, une chétive métairie qui ne vaut plus ce que vous l'avez payée. Le hasard vous a fait mettre la main sur un trésor qui nous appartenait, vous l'avez pris, vous nous le devez, et pour vous soustraire à une restitution, vous forgez un conte de fée ridicule. C'est peut-être habile, monsieur, mais ce n'est pas honnête.

— Ainsi, répondit Bernard que l'aplomb et l'apparente sincérité de ce discours avaient démonté pendant quelques instants, ainsi, vous tentez de me faire croire que la maladie qui a failli vous tuer a pris son germe dans la joie que vous causa l'héritage inattendu et clandestin du métayer Lataste ?

— Assurément. Ne sommes-nous pas pauvres, très-pauvres, et ne pouvais-je pas perdre la tête à ce foudroyant coup de fortune ?

— Et c'est en songeant à cette fortune, n'est-il pas vrai, que vous vous écriiez dans votre délire : «Ma sœur !... lui !... pardon, mon Dieu !

— C'est vous qui délirez, monsieur, s'écria Marinette riant de tout cœur, et votre délire m'effraie, en vérité.

— Ce qui vous a foudroyée, mademoiselle, ce n'est pas la donation dont vous voulez bien parler, mais la révélation de votre naissance et l'histoire vraie, complète du comte de Rouillac, votre père. Votre grand nom vous a fait peur... Vous avez, pendant quelques instants, maudit le docteur Parmentier, ce bon vieillard nourri de vos pieuses et filiales caresses. Enfin, mademoiselle, si ce que je vous dis là est faux, si je bâtis un conte de fée, si ma voix n'est pas l'écho de la voix mourante de Lataste, il me semble que vous ne devez pas redouter de m'entendre. Si, au contraire, vous savez aussi bien que moi la terrible histoire du comte de Rouillac, si le récit de Lataste vous a mise, une fois déjà, au bord de la tombe et vous a fait frissonner d'horreur, il est certain que ma présence doit vous être odieuse, et que loin de vouloir m'écouter, vous voudriez pouvoir me chasser.

— Mon Dieu! monsieur Bernard, répondit Marinette avec la douce petite voix d'un enfant séduit par le charmeur qui lui promet des récits merveilleux, j'ai toujours été curieuse et romancière. Les histoires de voleurs et de fantômes, les mystères et les noires aventures me plaisent encore à l'âge où je devrais avoir le sens commun, et, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas résister aux friandises que vous m'annoncez avec tant de pompe et d'esprit. Racontez-moi donc l'horrible vie de ce terrible comte de Rouillac, et faites-moi frissonner... J'y prendrai grand plaisir... Ah! tout d'abord, dites-moi si ce comte était le seigneur du château de Rouillac que nous avons ici ?

— Oui, mademoiselle; M. Parmentier est comte de Rouillac et de Miradoux.

— Ah ! que ce sera amusant... Allez; monsieur, je vous écoute et ne vous interromprai pas, je vous le promets.

— Voici donc, mademoiselle, ce que le métayer Lataste vous a révélé dans l'après-midi du 6 octobre, jour de l'arrivée du général Chardin sur vos terres.

V

— Eh bien ! monsieur, commencez donc votre belle histoire, dit Marinette à Jules Bernard, qui semblait se recueillir, ne voyez-vous pas que je suis impatiente de vous entendre ?

— Tête de fer! pensa Bernard, j'aurai raison de ton courage ! J'ai grand besoin d'aider ma mémoire, mademoiselle, répondit-il, et vous permettrez que je consulte mes notes.

Disant cela, le savant Jules tira de sa poche quelques feuilles de papier formant un petit cahier et il lut :

« En 1764, Marie-Albert-Antoine de Rouillac naquit dans le château qui faisait autrefois la force et ne fait plus aujourd'hui que l'ornement de notre village. Le nouveau-né était fils de haut et puissant seigneur Jacques-Antoine-Albert, comte de Rouillac et Miradoux, baron de Lamontjoie, sire de Prades, chevalier des ordres du roi et mestre de camp, marié à noble et grande dame issue de la puissante maison de Revignan... »

— J'espère ! fit Marinette avec un malicieux soupir. Continuez, monsieur, et mille pardons pour cette interruption.

— Cette origine ainsi détaillée, vous trouverez bon que j'abrège pour entrer au vif du récit. Le père du jeune Albert de Rouillac, — c'était celui de ses trois noms de baptême qu'on lui donnait de préférence, — mourut en 1770, et sa tombe, dressée dans le cimetière du village, fut saccagée en 1793 par les patriotes qui mirent le feu au château pour se venger, au moins sur des pierres, des privilèges de l'aristocratie en général. Ce n'était cependant pas un méchant homme, que ce grand seigneur ; il faisait même beaucoup de bien dans le pays, et sa femme surtout était une sainte sœur de charité. Mais les colères qui se firent jour en 1789 étaient amassées depuis si longtemps...

— Je n'entends rien à la politique, monsieur Bernard, interrompit encore Marinette, et si je vous en préviens, c'est pour vous engager à ne pas vous attarder aux préambules de votre narration.

— Il faut l'avouer, reprit Bernard, les désordres, les crimes, les lâchetés d'Albert, dernier rejeton des comtes de Rouillac, causèrent en grande partie les excès, les fureurs des patriotes. En France, le peuple, la populace même, ne pardonne jamais aux lâches, et vous allez voir si le personnage dont, contre mon gré, je vous fais l'histoire, devait, à ce titre, s'attirer le mépris et la haine de ses concitoyens.

Bernard fit une pause étudiée pour voir l'effet de cette violente apostrophe sur le cœur et l'esprit de Marinette. Le cœur de la jeune fille fut de marbre; son esprit parut s'appliquer davantage à l'attention que commandait naturellement le récit; les flots irrités de l'injure se brisèrent dans sa belle âme, sans qu'un seul jet d'écume, montant à la surface, vînt souiller ses lèvres roses.

— Malheureusement pour Albert, la comtesse, sa mère, n'était pas le tuteur vigoureux qu'il eût fallu donner à ce jeune arbre maudit dans ses racines. Modèle de piété, de dévouement, de tendresse, n'ayant de courage que pour aimer et souffrir, elle était impuissante à gouverner comme à se faire obéir et respecter. Albert fut un enfant gâté, en attendant qu'il devînt un méchant homme. Il gaspilla, de très-bonne heure, les gros revenus de son patrimoine, et abusa des faiblesses maternelles à ce point que, pour payer ses dettes précoces, la comtesse dut vendre ou engager une partie de ses propres domaines. Enfin Albert voulut se fixer définitivement à Paris. Rouillac, où il ne paraissait pas, pour ainsi dire, lui déplaisait, et la pauvre femme suivit son mauvais sujet de fils dont les laideurs morales lui faisaient encore illusion.

— Voilà une mère de douleur que je plains de tout mon cœur, dit Marinette.

— Réservez votre pitié, continua Bernard; les anciens de Rouillac n'ont plus revu la comtesse; elle est morte dans une affreuse misère, sur un grabat, dans un grenier; je dirais qu'elle est morte de faim, si je ne savais pas qu'elle est morte de honte... Ah! vous frémissez, mademoiselle!

— Comment rester insensible à ce lugubre tableau que vous faites de la misère humaine! répondit Marinette avec chaleur. Je songe à l'ange qui m'a donné le jour, à moi, et, ne l'ayant pas connu, je plains les malheureux assez abandonnés du ciel pour ne pas honorer et chérir leurs mères lorsqu'ils ont le privilége de leur fermer les yeux. Heureusement, monsieur, votre histoire est un roman... mais vous le racontez si bien, qu'à coup sûr je n'en dormirai pas cette nuit.

— J'y compte, riposta Bernard.

— Vous êtes bien bon, mais continuez donc, s'il vous plaît.

— Il y a certains épisodes de la vie tourmentée du jeune comte de Rouillac, que je ne saurais vous narrer, reprit Bernard. La chasteté de la langue française a, par respect pour la chasteté des femmes, le dédain des mots impurs. Je puis seulement vous dire que notre triste héros se livra, dans la capitale des vertus et des vices, au culte païen des sept péchés capitaux, et qu'il ne s'arrêta jamais dans sa carrière fougueuse pour saluer, fût-ce au passage, l'une des vertus qu'avaient pratiquées ses ancêtres. Joueur effréné, il lui arriva, dans l'une de ses nuits folles, d'engager et de perdre jusqu'à soixante mille livres sur un coup de pharaon. Soixante mille livres! que d'argent! Songez, mademoiselle, que vous avez failli mourir pour soixante mille livres que vous n'aviez pas!...

— C'est vrai!... Je les ai cependant jouées, moi aussi, et perdues! Pauvre comte de Rouillac, ajouta finement Marinette : on a peut-être triché dans sa partie comme dans la mienne.

Bernard sentit la pointe aiguë du trait; il rougit jusqu'au sommet des joues et continua :

— Enfin ce malheureux homme se vit un jour ruiné de fond en comble; la terre de Rouillac, les domaines de Miradoux, de Lamontjoie et de Prades, tout était dévoré; il ne restait debout de la branche des Rouillac qu'un parent éloigné, justement fier de son antique origine, riche, veuf et sans postérité directe.

Le comte Albert voulut se rapprocher de lui afin de réparer ses désastres; mais l'austère gentilhomme, pour échapper à ses odieuses importunités, vendit tous ses biens, et, ne lui léguant que sa malédiction, passa en Angleterre, où le bruit de sa mort se répandit quelques années après. La riche succession de ce parent fut perdue pour le comte Albert, attendu que, c'était chose notoire, le marquis de Verniac, — ainsi s'appelait le défunt, — avait placé toute sa fortune en rentes viagères; je vais tout à l'heure dire pourquoi et à quelle occasion.

La comtesse possédait bien encore quelques débris d'opulence, mais on avait obligé cette sainte femme à prendre des précautions pour sa vieillesse. Ses amis avaient mis son douaire à l'abri; alors, le comte Albert, traqué par ses créanciers, menacé de recors, sans crédit comme sans argent, imagina, à la fleur de l'âge, le tour que Satan essaya de jouer lorsqu'il se fit ermite. On le vit détester ses péchés et regretter de n'avoir pas mieux vécu. Il mit tant d'art dans cette belle évolution, que chacun s'y trompa; les amis de sa mère, sa mère tout d'abord, puis une charmante jeune fille qui, séduite, à travers la grille d'un couvent, par les dehors élégants du converti, s'obstina, en dépit de nombreux conseils, à livrer sa destinée à ce coureur d'aventures.

La demoiselle était de naissance, comme on disait à cette époque; elle était fille unique, orpheline et en possession d'une belle fortune. Le mariage se fit, et, ce jour-là, ceux qui n'avaient encore rien vu de rare purent assister, en se rendant à l'église Saint-Roch à l'heure de midi, au spectacle étrange, mais affligeant, de l'hypocrisie unie à la candeur sous la bénédiction nuptiale.

« Votre père, mademoiselle, venait d'épouser, le 10 mars 1787, sa première femme, qui était un peu sa cousine, et qui était de son nom de famille, noble demoiselle de Verniac, parente éloignée, elle aussi, du marquis de Verniac, passé, comme je l'ai dit, de France en Angleterre.

— Tout cela m'émeut beaucoup, dit Marinette en laissant échapper l'un de ces signes de lassitude que la poli-



tesse déguise, mais que l'ennui nous arrache malgré nous, lorsqu'un verbeux discoureur nous enchaîne à sa parole.

— La voilà, cette jolie, cette charmante femme, continua Bernard en examinant avec complaisance le médaillon que Marinette avait admiré; que de délicatesse dans ces traits enchanteurs, quelle suavité dans ce pâle sourire, que de noblesse dans l'ensemble et de grâce dans les détails! Pauvre martyre, que vous avez souffert! Ah! mademoiselle, pour l'honneur de votre sexe, donnez donc une larme à celle qui fut presque votre mère! Je vous ai dit que la conversion du comte Albert avait trompé tout le monde; j'ai fait erreur. Le marquis de Verniac, seul, ne fut pas dupe de ce grand comédien: il chapitra sa téméraire cousine, lui montra le piége, prophétisa le sombre avenir qu'elle se préparait, s'indigna de l'insuccès de ses remontrances, et, le mariage accompli, voulant punir cet esprit rebelle, il fit banqueroute aux espérances qui convoitaient son héritage, mit précipitamment tout son avoir en viager, puis mourut, ou plutôt, fit annoncer sa mort par les gazettes de l'année 1793, c'est-à-dire huit ans après le mariage de la jeune comtesse.

« Les prédictions du marquis de Verniac ne se réalisèrent que trop. Le comte Albert rentra, train de gala, dans sa vie dissipée. Le mariage ne fut pour lui qu'un stimulant de plus au désordre. En moins d'un an, il dévora ses revenus de dix années, et si sa femme n'eût pas été protégée par un sage contrat, sa dot entière y eût passé. De charitables et prudents amis la séparèrent de son indigne mari, et elle alla se cacher à Nantes après avoir, pour sauvegarder les intérêts précieux de l'enfant qu'elle portait dans son sein, mis à l'abri en Angleterre tout ce qu'elle avait pu conserver de sa fortune. La malheureuse douairière s'était dépouillée, afin de favoriser cette alliance inespérée; elle fut bientôt réduite aux expédients pour nourrir et loger sa vieillesse.

« Le coup de foudre qui éclata sur la Bastille, au mois de juillet 1789, éclaira de ses sinistres lueurs l'asile où la jeune comtesse de Rouillac gémissait et priait dans le deuil de ses illusions, le taudis où la douairière attendait en vain et sous une livrée d'hôpital la dernière visite de son fils dénaturé, le tripot où le comte Albert, rejeton regardé d'un chevalier de Jérusalem, risquait de rares et derniers écus de douteuse origine.

« Ce n'est pas par caprice emphatique, croyez-le bien, que je parle ici du coup de foudre de 89; c'est pour l'ordre du récit que nous devons, vous et moi, aux révélations du métayer Lataste. En effet, la grande, la terrible Révolution devait lancer le comte de Rouillac dans une voie nouvelle. Il avait marché dans la boue; nous allons le voir marcher dans le sang...

« Si je vous fais peur, mademoiselle, ajouta Bernard d'un ton radouci et après un court silence, je m'arrêterai. Aussi bien, vous en savez peut-être plus long que moi; car je n'ai pas, comme vous, entendu Lataste: je n'ai fait que lire ce qu'à son lit de mort il a dû raconter avec une émouvante solennité. »



— Mais non, mais non, répondit Marinette, ne vous gênez pas; je suis comme les enfants : les contes de revenants les font mourir d'effroi, si le conteur s'arrête, ils lui crient : Encore! encore! Monsieur Bernard, à moins que vous ne soyez fatigué : encore, je vous en prie, encore!

— Oui, dans le sang! répéta Bernard en reprenant sa phrase et, de rage, se mordant la lèvre, car on ne tardera pas à voir le haut et puissant seigneur de Rouillac se métamorphoser en libéral exalté, en républicain enthousiaste, puis en jacobin, puis en farouche sans-culotte, et enfin, comble de ses dégradations! l'histoire des jours odieux du délire révolutionnaire nous le montre siégeant à cet implacable tribunal où, lâche complaisant de fureurs qui ne pouvaient pas l'animer, il décapita sa souveraine!...

— Mais c'est horrible, ce que vous me racontez là! s'écria Marinette toute frémissante.

— Cette souveraine portait vos deux prénoms, mademoiselle : elle s'appelait Marie-Antoinette; et, croyez-moi, si ces deux noms sanglants vous ont été donnés, c'est que terrifié de son attentat, le comte de Rouillac s'est imposé l'expiation d'adorer en vous la mémoire de son auguste victime; vous êtes ainsi le cilice animé de son cœur, vous êtes sa flagellation perpétuelle, votre doux visage lui rappelle et lui rappellera jusqu'à sa dernière heure ce royal visage qu'a souillé la main d'un ignoble bourreau.

— Admirez mon calme, ma patience et aussi ma curiosité, monsieur Bernard. Vous me dites depuis longtemps les choses les plus abominables, mais vous imaginez avec tant d'art, que, désirant savoir où vous en voulez venir, je m'émeus à peine. Néanmoins vous abusez, ce me semble, et beaucoup du merveilleux...

— Ce grand crime, reprit Bernard, donna le coup de grâce à la malheureuse mère du comte Albert. Elle en mourut! La jeune comtesse faillit en perdre la raison, et se compromit à tel point, par vertueux désespoir, que le proconsul Carrier s'en débarrassa. Elle fut embarquée pour être noyée à l'embouchure de la Loire. C'était l'un des modes expéditifs des gouvernants de cette époque. Or, la Providence, qui par bonheur se mêle souvent des choses de ce monde, vint au secours de cette malheureuse créature. Ecoutez bien : j'arrive à d'intéressants détails. Un gentilhomme, originaire de Picardie, et dont la famille était établie depuis longtemps au Canada, se trouvait parmi les compagnons de captivité de la comtesse, dans la prison de Nantes. Cet homme se nommait le baron de la Perche...

— En effet, interrompit Marinette, voilà que je brûle, comme on dit aux petits jeux.

— Oui, mademoiselle, et prenez garde à vos jolis doigts, le feu sera vif dans un moment. Le baron de la Perche, fort riche en son pays d'adoption, se trouvait à Nantes pour des affaires industrielles; il n'avait pas su retenir sa langue, était devenu suspect, et on l'avait enfermé pour le noyer, en temps et lieu, comme bien d'autres. La comtesse, voyant un être compatissant dans ce malheureux condamné comme elle, lui confia qu'elle recevrait la mort comme une délivrance si elle n'était pas mère et ne tremblait pas pour son

enfant. De confidence en confidence, le baron apprit toute l'histoire du comte de Rouillac. M. de la Perche ranima le courage de la comtesse en lui annonçant que son intention bien formelle était de ne pas se laisser noyer comme un chien, qu'il pensait bien se tirer d'affaire, et sauver du même coup, la femme et l'enfant d'un misérable, destiné, si Dieu était vraiment juste, à payer pour les trois. En effet, le baron avait su dérober aux recherches des sbires deux diamants de grand prix qu'il portait sous l'étoffe de deux boutons de son gilet. Il offrit ces diamants, à titre d'avance sur une somme beaucoup plus considérable, au geôlier de sa prison s'il voulait et pouvait favoriser son évasion, ainsi que celle de la comtesse et de son enfant, qui était une pauvre petite fille...

— Laquelle sera bientôt cette baronne de la Perche que nous avons au château? demanda Marinette.

— Précisément, mademoiselle, je vois que vous écoutez avec soin; mais n'essayez pas de lire sur mon aide-mémoire. C'est un rapide abrégé écrit de ma main d'après les pièces importantes qui sont et resteront en ma possession tant que vous n'aurez pas décidé de mon sort.

— Je n'ai nul besoin de vous lire, monsieur, puisque j'ai le plaisir de vous entendre.

— Le geôlier, vieil orfèvre ruiné par la liberté, qui ne favorisait pas précisément la bijouterie, reconnut la finesse des deux pierres, et se laissa séduire par les promesses d'un si riche à compte. Le baron avait un navire à lui, à l'embouchure de la Loire, le navire sur lequel il avait fait son malencontreux voyage d'Amérique en France. Ce bâtiment attendait pour remettre à la voile, que son propriétaire fût exécuté ou relâché. Le geôlier exigea une somme énorme qui devait lui être payée à Londres, et ses conditions étant acceptées, il se mit à l'œuvre.

« Quelques jours après, il se fit un grand mouvement dans la prison. Une quarantaine de détenus répondirent à un lugubre appel et furent conduits sur le quai où on les entassa dans trois mauvaises barques, destinées à descendre le fleuve jusqu'à l'Océan... jusqu'à l'éternité! Madame de Rouillac, sa petite-fille et le baron de la Perche furent placés les derniers, sur une chaloupe plus étroite et plus longue que les deux autres, lesquelles étaient des bateaux plats et lourds.

« Chacune des trois barques devait porter un nombre égal de prisonniers, mais celle du baron et de la comtesse ne put en contenir que sept, et il en résulta que les autres furent surchargées, non sans que l'officier de police désigné pour accompagner les victimes se plaignît durement au patron de sa maladresse, de son incurie, cause de cet embarras.

« Comme la barque de la comtesse menaçait de sombrer avant destination, l'officier de police eut soin de ne pas y prendre place; il monta, seul, dans une nacelle tirée à la remorque. On lâcha les amarres, et la funèbre flottille, abandonnée au courant, se traîna honteusement sur l'eau sale du fleuve, à la vue d'un groupe de cannibales qui lui souhaita bon voyage.

« Il y avait deux rameurs pour chaque barque où les prisonniers, attachés dos à dos, étaient en outre enchaînés à leurs bancs. Les trois embarcations naviguèrent, au départ, à peu près bord à bord. Peu à peu, cependant, celle du baron prit la tête, grâce à sa forme plus effilée. Elle avait ainsi gagné quelques brasses, lorsque l'officier lui cria de ralentir. Elle obéit, puis reprit une légère avance qu'elle maintint. On était à une heure de Nantes; on doubla Paimbœuf, et au moment de doubler Saint-Nazaire, où l'officier de police devait donner le signal de l'ouverture des écoutilles pour couler bas les trois embarcations à la fois, les compagnons de la comtesse et du baron virent leurs rameurs jeter à l'eau d'énormes poids en fer et en plomb qu'ils avaient cachés sous les planches. La barque allégée sembla se redresser sur le fleuve, où son bois s'éleva de plusieurs pouces.

« Les deux mariniers appuyèrent chaudement sur leurs avirons, et, comme un coursier mordu par l'éperon, la longue chaloupe se précipita, parut bondir et fila en droite ligne. L'officier qui s'apprêtait à lâcher l'amarre de la nacelle de sauvetage ordonna d'arrêter, mais la chaloupe volait dans le courant de la marée, le vent sifflait et la brume descendait sur les eaux : en quelques minutes, elle fut hors de portée, non-seulement de la voix, mais de fusil, et bientôt hors de vue. Une voile latine apparut tirant des bordées entre la pointe du Croisic et Saint-Nazaire. La chaloupe gouverna sur cette voile qui portait un pavillon blanc rayé de rouge, et lui fit des signaux. Ces signaux furent aperçus. Peu d'instants après, les sept condamnés tombaient à genoux sur le pont du navire du baron de la Perche pour remercier Dieu de leur délivrance miraculeuse.

« La voile rencontrée était un canot détaché du navire pour aller au devant des malheureux qu'attendait l'équipage américain.

« Cette précaution sauva les condamnés, car, après avoir noyé son monde avec une précipitation qu'expliquait la fuite de sa troisième barque, le sinistre exécuteur des sentences du citoyen Carrier menaçait de mort les quatre rameurs, recueillis des deux bateaux sur sa nacelle, s'ils n'atteignaient pas les fugitifs.

« Arrivé à Saint-Nazaire, il donna l'alarme, et un lougre garde-côte leva l'ancre aussitôt pour commencer la poursuite. Mais le bâtiment américain était bon voilier, la nuit se faisait noire; la République dut se résigner à laisser vivre ceux qu'elle n'avait pas pu marier au fond des eaux. »

— Ah! je respire! s'écria Marinette, quel bonheur, monsieur, de penser que tout cela n'est qu'un conte!

— Nous vérifierons, mademoiselle, et les vivants certifieront pour les morts.

VI

— Ici, mademoiselle, j'abrégerai encore pour arriver

bien vite à votre propre histoire. Inutile, en effet, de nous occuper du geôlier de la prison de Nantes, qui avait préparé avec beaucoup d'intelligence et de hardiesse l'évasion des condamnés. Cet homme se trouvait, lui aussi, à bord du bâtiment américain. A peine débarqué en Angleterre, il se fit, comme de juste, payer la somme que le baron lui avait promise, et s'acquitta généreusement envers les deux rameurs ou mariniers qui l'avaient aidé à faire sa fortune, en se prêtant à prix d'or, au succès de sa terrible aventure. Mais, si nous pouvons négliger le geôlier, il n'en est pas de même de l'un de ses aides, je veux parler de Louis-André Lataste, ce fameux métayer mort à Perron, il y a de cela quelques jours... Ah! ah! je vois que vous allez écouter avec plus de curiosité que jamais.

— Peut-être bien... l'intérêt va croissant.

— Louis-André Lataste avait, à cette époque, environ trente-deux ans. Il était né à Rouillac, et y avait passé la majeure partie de sa jeunesse. Homme de vive imagination et de passions non moins vives, pauvre et réduit aux maigres salaires des journaliers, il tenta souvent fortune, s'expatria, revint au pays sans avoir réussi nulle part, émigra de nouveau et reparut, en 1817, pour se fixer sur la petite métairie de Perron, qu'il paya bel et bien de ses deniers, comme pour prouver à ses jaloux que *pierre qui roule peut prendre mousse*.

Lataste était de ces gens dont on dit qu'ils ont fait tous les métiers, soit pour indiquer qu'ils n'ont su en faire aucun, soit qu'ils ont fait, dans le cours d'une existence orageuse, plus de mal que de bien. Homme mûr, il était, au dire des anciens de ce pays, d'humeur assez sombre; vieux, vous l'avez connu : c'était une sorte de personnage mystérieux, sobre de paroles, dédaigneux de son prochain, philosophe de bas étage, mauvais chrétien, pour ne pas dire athée.

« Son regard avait quelque chose du fauve; son teint bilieux, ses lèvres minces, ses joues creusées annonçaient le travail incessant de sa haine pour les prospérités d'autrui, et de la malédiction que répandait son âme chagrine sur tous ceux dont le bonheur domestique offensait son délaissement.

« On se détournait à sa vue, ou, ne pouvant le fuir, on ne l'abordait que d'un saint presque craintif. Les bonnes femmes et les enfants ne le regardaient que de loin, tant il semblait funeste. On se demande si jamais on l'a vu rire, et il est notoire, mademoiselle, que le docteur Parmentier est le seul habitant de Rouillac ayant, mais seulement en apparence, trouvé grâce devant cet homme au moins étrange. En effet, Lataste fit une très-grave maladie en 1822. Les médecins appelés d'Auch, d'Agen et même de Toulouse l'avaient condamné et abandonné; votre père ne désespéra point du moribond, il s'obstina à le soigner, se dévoua complétement, le sauva et refusa de se faire payer la moindre des fatigues que lui causa cette cure providentielle.

« Il paraît qu'à partir de cette époque, Lataste conçut quelque tendresse pour votre père; car on ne saurait expliquer les faits qui vont suivre que par l'alliance assez bizarre de l'envie, haineuse jusqu'à la folie, et de la reconnaissance la plus vulgaire. »

— Ah! voyons, voyons cela, dit Marinette; j'ai grand'peur que mon père arrive. Vous seriez obligé d'interrompre...

— Oh! mademoiselle, nous reprendrions cet entretien, n'est-il pas vrai? demanda Bernard d'un ton caustique.

— Je le crois bien! répliqua naïvement la jeune fille, mais quand?

— De 1817, date de son retour au pays, jusqu'en 1830, époque de sa mort, Lataste ne fit que trois absences plus ou moins prolongées. Où était-il allé chaque fois? Nul, ici, ne s'en est douté. Vous et moi, nous le savons, mademoiselle.

— Ah! miséricorde! comme dit ma bonne nourrice; vous me prêtez l'un de vos priviléges, mais j'en suis indigne.

— Vous savez, tout comme moi, que Lataste alla une première fois à Londres en 1819, époque de l'arrivée de votre père dans le pays; qu'il y retourna en 1823, sous prétexte qu'un changement d'air était nécessaire à sa convalescence, et qu'enfin il alla à Paris en décembre 1828, à la suite d'une visite qui lui fut faite, à Perron même, par un voyageur dont le passage à Rouillac a été le sujet de toutes les conversations de nos bons villageois.

— J'ai vu le voyageur dont vous parlez; j'ai su que Lataste était parti avec lui, mais j'ignorais, quoique son absence ait duré longtemps, qu'il eût poussé jusqu'à Paris.

— Il poussa beaucoup plus loin, puisqu'il alla jusqu'en Amérique; mais revenons, si vous le permettez, mademoiselle, à ce voyageur, à ce petit vieillard cassé, rapetissé, déformé par son grand âge, dont vous vous souvenez si bien, que Lataste était allé voir à Londres en 1819 et en 1823. C'était ce même homme qui, étant venu visiter Lataste en 1828, est resté trois mois à Perron, puis a quitté Rouillac pour aller mourir à Paris, où Lataste l'avait accompagné; le nom de ce personnage ne nous est pas indifférent, car s'il se faisait appeler à Londres, ici, à Paris et partout M. Wolf tout court, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cacher son nom véritable et son titre; c'était tout uniment le marquis de Verniac...

— Ah! mon Dieu! je le croyais mort depuis 1793.

— Je croyais, moi, vous avoir dit que le marquis de Verniac avait fait annoncer sa mort par les gazettes de l'année 1793.

— Mille fois pardon, monsieur, ce détail m'était échappé, mais il y a vraiment plaisir à vos histoires. Tous les trépassés y ressuscitent.

— Nous allons voir jusqu'où cela sera plaisant. Albert de Rouillac, en siégeant parmi les assassins de la reine, avait, par ce dernier crime, souillé son nom jusque dans ses alliances. Le marquis résolut aussitôt d'abdiquer sa noblesse et d'abriter sa honte sous un nom d'emprunt. Il avait déjà mis sa fortune en viager pour s'interdire toute faiblesse envers son indigne cousin et sa rebelle cousine; il fit jeter

dans les gazettes le faux bruit de sa mort, et alla se cacher dans un faubourg de Londres, où ses revenus lui furent très-exactement servis, attendu que, légalement, le sieur Wolf représentait en chair et en os le noble marquis de Verniac. Ce singulier homme, original à plus d'un titre, n'a repris son rang et son nom que pour mourir, ainsi que vous l'allez apprendre, s'il est bien vrai que vous ne le sachiez pas. Pourquoi Lataste a-t-il fait deux fois le voyage de Londres? Pourquoi le vieux Wolf est-il venu s'installer pendant trois mois à Perron? Pourquoi Lataste a-t-il été à Paris avec ce mystérieux voyageur en 1828? Enfin le vieux Wolf n'a-t-il repris son titre et son vrai nom que pour les faire coucher sur son acte de décès? Voilà de graves questions, et vous les trouverez peut-être intéressantes à résoudre.

— C'est-à-dire que vous me donnez ce que mon père appelle une grosse fièvre d'impatience.

— Le marquis de Verniac, dont les premiers ancêtres étaient du pays de Gascogne, avait un grand faible pour les Gascons. Lataste s'était mis à son service durant l'une de ses premières émigrations, et il en avait été très-bien traité. Le marquis s'était même engoué des qualités de son serviteur au point de ne vouloir remarquer aucun de ses défauts. La révolution ne troubla pas que les grandes existences; elle jeta un certain désordre chez les pauvres comme chez les riches, et Lataste, croyant sa fortune faite parce que la république avait proclamé l'égalité, quitta son maître, à Londres, pour venir prendre à Paris sa part du gâteau social. Il végéta dans les clubs de quatrième ordre, et ne gagna que misère au commerce des sans-culottes et des tricoteuses. Il reconnut maintes fois son ancien seigneur de Rouillac, le comte Albert, mais sans pouvoir arriver jusqu'à lui, car le citoyen Rouillac était un personnage en faveur, et dans ce temps les favoris du pouvoir ont ressemblé à ceux des temps passés, on ne les honorait qu'à distance respectueuse.

« Lataste fut obligé de redemander au travail le pain que lui refusait la cocarde jacobine. Il écrivit au marquis de Verniac pour obtenir de rentrer en grâce. Le marquis ne lui répondit pas, attendu qu'il faisait le mort. Lataste vint à Nantes, où un agent subalterne de la police lui avait offert une place de surveillant, et comme il savait manier l'aviron, on en fit l'un de ces misérables bateliers qui assistaient sur la Loire aux horribles sacriléges du représentant Carrier.

« Or, l'agent qui avait lancé Lataste dans cette carrière nouvelle était devenu, lui, le geôlier de l'une des prisons de Nantes, et vous devinez que j'entends parler de l'homme gagné par les diamants du baron de la Perche. Lataste et son aide, batelier comme lui, acceptèrent les offres du geôlier. Sauveurs et sauvés débarquèrent en Angleterre. Lataste découvrit la retraite du marquis de Verniac, auquel il confessa tous ses remords. Il fut pardonné lorsqu'il raconta qu'au péril de sa vie, et pour la seule paix de sa conscience, il avait arraché huit victimes au sort funeste qui les attendait. Le fait fut confirmé, car les journaux anglais le publièrent avec d'émouvants détails, avec les noms des personnes qu'un miracle de la Providence venait de soustraire à la mort. Ils s'étendirent avec charme sur le compte de cette toute petite fille menacée dans les bras innocents de sa mère, et ce touchant épisode donna cours dans Londres à une violente indignation. Ici, je dois faire une remarque importante. Les journaux donnèrent la liste exacte des condamnés de Nantes, mais la pauvre comtesse rougissait trop de son indigne mari pour oser porter, même à l'étranger, le titre et le nom qu'il avait traînés dans la fange. En remerciant Dieu de sa miséricordieuse assistance, elle avait résolu de laisser croire, elle aussi, à sa mort, et de vivre pour l'honneur et la paix de sa fille sous un nom d'emprunt. Les journaux publièrent donc que la comtesse de Rouillac et son jeune enfant avaient péri sur l'une des deux barques coulées bas à Saint-Nazaire, et ils donnèrent à la mère de la fillette échappée à ce criminel naufrage le titre et le nom imaginés par le baron de la Perche; ils l'appelèrent la marquise de Revel.

« Le batelier Lataste ne s'occupa point de ce détail. Qu'importaient à ce funèbre convoyeur le rang, le sexe, l'âge et les noms de ceux qu'il charriait des flots jaunes de la rivière aux noires profondeurs de l'Océan! De sa retraite, M. de Verniac apprit donc, par les gazettes, que ses cousines, la comtesse et sa fille avaient péri. Il les pleura, mais se félicita une fois de plus d'avoir, par précaution, et dès l'année 1787, placé sa fortune en viager. Il ne tarda cependant pas à reconnaître qu'il s'était trop hâté de disposer ainsi de ses biens, car si ce fut pour lui un véritable soulagement d'apprendre par les papiers publics que le ci-devant comte Marie-Albert-Antoine de Rouillac avait reçu, le 30 juillet 1794, sur l'échafaud de la barrière du Trône, le châtiment de ses crimes; ce lui fut aussi l'occasion de regretter de s'être dépouillé d'un fonds de richesses dont il aurait pu disposer par bienfaisante libéralité. Poursuivi de ce regret, le marquis s'imposa philanthropiquement de sévères économies afin de se reconstituer une fortune, et il fit vœu, pour le rachat des détestables méfaits de son cousin de Rouillac, d'enrichir, s'il prolongeait sa vie, le repentir qui, à sa connaissance, aurait le plus touché les hommes et mérité le pardon du ciel. »

— Est-ce que vous avez abandonné cette pauvre comtesse devenue marquise? demanda Marinette en souriant.

— Oh! non. Puisque vous y tenez, j'y reviens. La marquise de Revel, — je ne la désignerai plus autrement, — passa en Amérique. Le sacrifice de son nom lui coûta celui de sa fortune, car elle ne put ni n'osa réclamer les fonds qui appartenaient à la comtesse de Rouillac. Mais elle fut soutenue dans cette épreuve, dans ce désistement, par l'homme qui lui avait sauvé la vie. Le baron de la Perche était riche et il était veuf. Il voulut épouser la comtesse lorsque la mort du comte Albert fut connue, mais la noble femme refusa cette alliance honorable, en souvenir de tout ce qu'un premier mariage lui avait coûté de larmes. Cepen-



dant, ce qu'elle refusa pour elle, elle l'accepta pour sa fille...

— Eh quoi! s'écria Marinette, voilà que vous mariez une fillette de cinq ans à un homme de... Quel âge avait votre baron?

— Il avait quarante ans, et il attendit que mademoiselle de Revel en eût seize pour lui demander sa main. Est-il bien étrange, mademoiselle, que l'on s'obstine à vouloir solenniser, pour ainsi dire, le souvenir d'une action dont le cœur se glorifie à juste titre. Le baron s'était épris de son bienfait, non moins que de cette jeune femme, de cette tendre mère vivant pour le bénir. Elle ne vécut pas longtemps, hélas! Dix ans après son arrivée en Amérique, elle succomba aux lents poisons de ses souvenirs, léguant sa fille, qui avait alors près de quatorze ans, au noble cœur qui voulut d'abord servir de père à l'orpheline dont il espérait faire sa femme. Le nom de Rouillac était mort avec la comtesse. Mademoiselle de Rouillac, devenue baronne de la Perche, a toujours cru et croit encore que son père, le marquis de Revel, a été tué en Allemagne et à l'armée des princes. Ce sera vous, mademoiselle, qui la tirerez de cette grave erreur.

— Moi! grandeur du ciel! s'écria Marinette avec gaieté; voulez-vous que je fasse un métier de sorcière?

— Eh! la nouvelle ne sera pas désagréable sous tous les rapports. Le baron de la Perche est mort en 1809. Il s'était marié en 1805, et il avait eu de son mariage une fille, née en 1808, laquelle se nomme aujourd'hui la comtesse Sydonie Chardin... votre nièce, mademoiselle, s'il vous plaît.

— Il me plairait fort, en vérité. Mais vous en étiez à l'agrément qu'éprouvera la baronne de la Perche en apprenant qu'elle est...

— Votre sœur.

— Soit... racontez donc! mon Dieu, racontez donc!

— Sans doute, reprit Bernard, M. de la Perche, mort en 1809, laissa une fortune embarrassée de procès. Les conflagrations qui tenaient l'Europe en armes depuis la Révolution française avaient troublé les relations du monde entier. La maison de la Perche avait subi de grandes pertes, et l'aisance moins que modeste y avait remplacé l'opulence. Or, mademoiselle, en révélant à la fière baronne que vous êtes sa sœur, vous lui apporterez plus d'un million à partager; car vous avez l'âme trop haute, je le sais, pour vouloir garder à vous seule, — et vous le pourriez, — l'héritage entier du marquis de Verniac...

— Autre merveille! interrompit Marinette. Que je vais donc devenir une heureuse femme!

— Il ne tient qu'à vous, en effet, mademoiselle, de faire votre bonheur... et le mien.

— J'y suis parfaitement décidée, n'en doutez pas, monsieur Bernard.

VII

— Ainsi, reprit Jules Bernard, vous voilà bien fixée sur l'origine de la baronne de la Perche. Fille d'une prétendue

marquise de Revel, qui n'était autre que la comtesse de Rouillac, elle avait épousé le baron en 1805, lequel est mort en 1809, ne laissant de son mariage qu'une fille, aujourd'hui comtesse Sydonie Chardin. La comtesse Sydonie est née en 1808, elle a donc, présentement, vingt-deux ans. C'est la charmante femme que vous connaissez, que vous aimez, et qui sera, je n'en doute pas, sincèrement enchantée de vous appeler sa tante.

— Moi, cela m'amusera infiniment. Mais, monsieur, si je suis à peu près fixée, d'après votre dire, sur l'origine de la famille de la Perche, je ne vois guère le lien qui m'unit à ces puissants personnages, moi, pauvre fille d'un pauvre médecin de campagne?

— Aussi, n'ai-je plus, mademoiselle, que votre propre histoire à vous raconter. Le citoyen Rouillac faisait partie, en 1794, de cette fameuse commune qui s'insurgea contre la Convention pour défendre les terroristes. La tête de Robespierre tomba le 28 juillet de cette même année, aux applaudissements du peuple, et dans les deux jours qui suivirent, quatre-vingt-deux membres, obscurs pour la plupart, de la Commune, furent suppliciés à la barrière du Trône. La Convention se débarrassait par charretées des bourreaux qui l'avaient déshonorée. Fouquier-Tinville s'empressait de demander la mort de ses propres complices, et le citoyen Rouillac, jeté en prison, le 27 juillet, comme partisan exalté des triumvirs, fut porté sur la liste des quatre-vingt-deux membres dont je viens de parler. Il était à la Conciergerie avec d'autres détenus d'ancienne date qui, sans rien savoir des grands événements du jour, attendaient, d'un moment à l'autre, l'ordre de comparaître au tribunal révolutionnaire. On vous l'a dit, mademoiselle, dans ces temps de désolation, les prisonniers se tenaient pour condamnés d'avance, et beaucoup d'entre eux affrontaient la mort avec un dédain qui participait de l'ivresse. On mettait de l'orgueil à bien tendre la gorge au couteau, et l'heure suprême n'était, généralement, que l'heure de la délivrance. Parmi les anciens prisonniers se trouvait un pauvre chapelier de Lyon, nommé Rouillard. Il avait l'âge et la taille du comte Albert. Sa mère et sa fiancée, enfermées avec lui, étaient montées dans le tombereau qui, le jour même de l'arrestation de Robespierre, avait porté les dernières victimes de la Terreur à l'échafaud. Ce jeune homme, fou de désespoir, s'étonnait et s'affligeait de ce qu'on l'oubliât quand la vie lui devenait insupportable. Lorsque, le 30 juillet, l'officier municipal vint faire l'appel des membres de la Commune qu'on devait conduire, sans jugement, au supplice, le chapelier Rouillard, soit qu'il voulût en finir, soit qu'il entendit mal, soit que l'officier eût lui-même fait confusion en lisant, répondit précipitamment au nom de Rouillac, se présenta, fut parqué dans la fatale charrette et mourut... pour votre père. Le comte Albert accepta-t-il ce miraculeux sacrifice sans protester? Nous devons le croire; car toute protestation aurait immédiatement corrigé l'erreur. Admettons, pour ne pas grossir le chiffre des méfaits du citoyen Rouillac, que la détermination de son co-détenu lui échappa, ou que l'officier municipal appela le nom de Rouillard, pour celui de Rouillac, et arrivons vite au dénoûment. La Convention se hâta de déblayer les prisons, et la commission qu'elle chargea de cette œuvre réparatrice y mit une telle clémence, qu'en moins de huit jours, des dix mille suspects enfermés à Paris, il n'en resta pas un seul sous les verrous. Il faut croire que le chapelier Rouillard ayant été décapité pour le citoyen Rouillac, le citoyen Rouillac fut mis en liberté pour le chapelier Rouillard; car nul n'a donné le moindre détail sur cette levée d'écrou, en ce qui concerne votre père; lui seul peut nous instruire à ce sujet, et nous aurons certainement grand intérêt à son récit.

— Je m'aperçois, moi, monsieur Bernard, interrompit malicieusement Marinette, que vous commencez à vous embrouiller.

— Nullement, vous comprenez que le comte Albert avait grand intérêt à se taire et qu'il n'a pas fait bruit de son aventure. Aussi bien je déclare ne rien savoir de la vie qu'il a menée du 30 juillet 1794, jour où il a eu la tête tranchée, à la barrière du Trône, dans la personne du chapelier Rouillard, jusqu'au mois d'octobre 1819, date de son arrivée dans ce pays où nous n'avions pas de médecin, et où, grâce au ciel, il est venu, sous le nom de Parmentier, exercer un art qui le fait bénir du riche et du pauvre. Vous pouviez avoir de six à sept ans, mademoiselle, lorsque le docteur Parmentier s'est installé à Rouillac. Vous devez avoir présents et frais à la mémoire tous les petits événements de cette époque...

— Comme s'ils dataient d'hier. Aussi n'ai-je pas besoin que vous m'en parliez. Mais, je vous en supplie, débrouillez un peu ce singulier écheveau que vous appelez, j'en demande pardon à mon vénéré père, Verniac, la Perche, Rouillard et Rouillac... J'y suis véritablement perdue.

— Mademoiselle, avez-vous connu votre mère?

— Non. Ma naissance lui a coûté la vie. Allez-vous la mêler à vos histoires? Sachez, monsieur, que je m'y oppose. J'ai toléré que vous missiez mon père sur votre canevas fantastique, parce qu'il est, Dieu merci, vivant, et pourra d'un mot vous confondre, mais la sainte femme de qui je tiens l'être et que je bénis dans mes prières, n'en dites rien, monsieur, elle est au ciel où ne sauraient monter des pensées telles que les vôtres.

— Je n'ai point à parler de madame Parmentier. Nul ici ne l'a connue, et si je prononce son nom, c'est précisément pour vous prévenir que votre père seul pourra vous apprendre où et comment il a contracté mariage avec elle, qui elle était...

— Elle appartenait à une honnête et modeste famille de Dresde, où mon père exerça, de 1805 à 1814, sa profession. Mon père m'a toujours dit que je ressemblais de visage à sa bien-aimée compagne, et que, jeune fille, elle s'était attachée à lui, parce qu'il avait guéri ses deux frères, grièvement blessés à la guerre. Mes deux oncles ont été tués en 1809 à la bataille de Wagram, et le docteur Parmentier ne pouvant plus vivre à Dresde, depuis la mort de

sa femme, est revenu en France vers la fin de 1814. Il a habité Paris et diverses grandes villes, mais il ne se trouvait bien nulle part, son chagrin le poursuivait partout et minait sa santé. Cédant alors aux conseils de quelques confrères, il est venu chercher le soleil et la paix des champs dans le midi de la France, dans ce village où votre prodigieuse imagination lui donne un titre pompeux, un château féodal et des alliances hyperboliques, tandis qu'il n'a pour tout bien que cette maisonnette où vous ne parviendrez à loger, ni l'opulence, ni le remords, ni l'orgueil, ni la douleur, car j'y habite, monsieur, moi, la seule joie du meilleur, du plus modeste et du plus sage des hommes, moi qui saurai le défendre contre vos préméditations aussi étranges qu'intéressées.

— Où voyez-vous mon intérêt? demanda froidement Bernard; si mon récit n'est qu'imaginé, que puis-je gagner à vous le faire?

— Je n'ai pas votre esprit de pénétration, monsieur, mais je devine que, voulant m'épouser, vous tentez de m'intimider pour obtenir, par je ne sais quelle pression, la réalisation de votre espérance. Je vous en préviens, c'est beaucoup de peine perdue; je suis un peu plus brave que vous ne pensez...

— C'est ce qu'il s'agira bientôt de démontrer, mademoiselle. Dois-je continuer ma narration?

— Sans doute; n'en êtes-vous pas resté au nœud de l'intrigue? J'aimerais à vous voir vous tirer d'affaire.

— Le docteur Parmentier ne fut pas plus tôt dans le pays que le métayer Lataste le reconnut. Le comte Albert avait quitté l'Armagnac dans sa première jeunesse; nos anciens ne l'avaient pour ainsi dire jamais vu; Lataste seul se rappela les traits du juré du tribunal révolutionnaire, et, quoique les gazettes de 1794 eussent annoncé le supplice du ci-devant Rouillac, il lui fut démontré que les contes de revenants sont quelquefois de véridiques histoires.

Quoique sûr du fait, Lataste se livra soigneusement à l'examen de son mystérieux personnage. Il l'étudia jour par jour, se gardant bien de l'effaroucher par d'imprudentes questions, et lorsque son dernier doute fut complètement levé, il partit pour Londres où le sieur Wolf, c'est-à-dire le marquis de Verniac, ne fut pas médiocrement effrayé d'apprendre cette incroyable résurrection. Et, de fait, il n'y voulut pas croire, quoique le métayer Lataste eût son entière confiance. Je dois dire, en passant, que Lataste, se faisant vieux, s'était pris de nostalgie en Angleterre, et que son maître, devenu son bienfaiteur, lui avait donné de quoi vivre et mourir honorablement à Rouillac, où il était revenu dès l'année 1817. Le bonhomme Wolf chargea son ancien valet de faire, à Paris, de minutieuses recherches. Les registres d'écrou de la Conciergerie attestèrent l'incarcération et le supplice du ci-devant comte de Rouillac (Marie-Albert-Antoine), tout aussi bien que les gazettes du 31 juillet 1794 l'avaient annoncé. Lataste ne put pas, d'abord, se rendre compte de ce double mensonge des sinistres organes de la vérité du temps, mais, se souvenant de la précipitation que mettaient à faire leur besogne les pourvoyeurs de la guillotine, il pensa qu'à Paris le comte avait pu trouver un geôlier complaisant, comme la marquise de Revel et le baron de la Perche en avaient rencontré un à Nantes, et il se mit en quête. Le hasard servit à souhait son intelligence, car il dénicha de renseignements en renseignements le porte-clefs de la Conciergerie qui assistait l'officier municipal pour l'appel du 30 juillet 1794. Ce fonctionnaire, si terrible jadis, était devenu doux comme un agneau. De haute taille, d'air mi-martial et dévot, il exerçait les fonctions de suisse dans une petite église de ce même faubourg Saint-Germain d'où tant d'infortunés avaient passé de chez eux *chez lui!* Homme d'ordre et de méthode, ce sans-culotte converti avait conservé, en partie double, toutes les listes des prisonniers incarcérés sous son règne. Il les mit benoîtement à la disposition de Lataste, qui annonça vouloir faire une importante vérification. Les noms écrits à l'encre noire appartenaient à ceux que le 9 thermidor avait délivrés; l'encre rouge marquait les noms des pauvres trépassés. Lataste lut donc sur la liste rouge :

« Marie-Albert-Antoine Rouillac (ci-devant comte de). »

Alors, consultant la liste noire, il tressaillit en y voyant figurer :

« Marc-Antoine Rouillard (chapelier à Lyon). »

— On aura pu se tromper de noms, dit-il à l'ex-geôlier; si on avait épargné le comte et coupé le cou au...

— Mais non, interrompit le geôlier, puisque Rouillard est sur ma liste noire et Rouillac sur ma liste rouge.

— A-t-on fait l'appel sur vos listes?

— Non, mais je tenais avec soin ma *comptabilité*. Ah! vous pouvez dormir tranquille, allez! Il n'y avait jamais d'erreurs chez nous... et les pauvres rouges sont bien là-haut, ajouta le suisse en clignant de l'œil vers le plafond.

— Ainsi, vous affirmez que le chapelier Rouillard a été mis en liberté?

— Oui, devant les commissaires Bourdon, Merlin et autres, le 4 thermidor... pardon, le 4 août 1794. C'est écrit là en toutes lettres.

Lataste prit la diligence de Lyon, et chercha dans cette grande cité la famille du chapelier Rouillard. Le père de ce jeune homme vivait encore, et il affirma que, quoique porté sur la liste noire du geôlier de la Conciergerie, quoique omis sur la liste des exécutions du 30 juillet, Marc-Antoine Rouillard avait péri sur l'échafaud sans qu'il fût possible de conserver la moindre illusion à cet égard, attendu que, lui, malheureux père, avait assisté à cette effroyable tragédie et vu tomber la tête de son enfant. Il n'y avait donc plus de doute à concevoir. Le chapelier était mort, le comte était vivant.

D'une part, le marquis de Verniac s'applaudit de plus



en plus d'avoir changé de nom ; mais d'autre part, comme c'était un chrétien de piété sévère et consciencieuse, il se dit que la Providence avait de mystérieux secrets qu'on ne devait pas vouloir sonder, et que, s'il plaît à Dieu de toucher de sa grâce certains criminels, l'homme serait bien audacieux, non-seulement de blâmer sa clémence, mais encore de ne pas l'imiter, et il ordonna à Lataste de retourner à Rouillac, de l'informer avec soin du genre de vie du docteur Parmentier, et de faire le plus absolu silence sur le passé de ce grand coupable.

Lataste obéit à ces volontés formelles de son ancien maître. La difficile contrainte qu'il éprouva dans l'exécution de sa mission en fit l'homme réservé, renfermé, bizarre et insociable que vous avez connu. Il ne se fiait à personne, et, pour ne rien laisser échapper du secret qu'il avait en garde, il a vécu dans un sombre isolement que les gens du pays ont expliqué par des remords de conscience ramassés dans les aventures d'une vie vagabonde. Lataste valait-il mieux que sa réputation? Oui et non, comme vous l'allez voir; oui, car il aurait pu faire beaucoup de mal à votre père, à vous, au général Chardin, à la famille de la Perche en divulguant ce que le hasard lui avait appris; oui, car il aurait pu taire cette découverte au marquis de Verniac, et par conséquent vous priver, vous, notamment, mademoiselle, du gros héritage que le marquis a laissé à votre père; non, car vivant, cet homme, mélange de désintéressement et d'envie, n'a pas voulu se dessaisir du testament du marquis, en haine de la prospérité que ce testament devait introduire dans votre humble maison; non enfin, parce que, et ceci est une noirceur trempée du fiel de la plus détestable jalousie, parce que c'est vous qu'il a choisie pour recevoir ses suprêmes confidences, vous versant le poison dans la coupe d'or que vous avait léguée votre vénérable bienfaiteur.

— Mais, monsieur, je ne suis pas, je vous le jure, le moins du monde empoisonnée. Le métayer Lataste m'a parlé d'héritage, il ne m'a pas dit un mot de vos superbes inventions.

— Vous avez donc le cerveau bien faible, que l'annonce d'une fortune inespérée suffise à foudroyer votre raison?

— J'ai le cerveau bien faible, en effet, monsieur, et vous devriez vous en apercevoir à la complaisance que je mets à vous écouter.

— Je ne discute pas, mademoiselle, répondit Bernard dégnisant mal un mouvement de violent dépit : je raconte et me permets seulement de vous faire observer que si Lataste n'eût été qu'honnête homme, s'il se fût pénétré avant tout de la miséricordieuse charité du marquis de Verniac, ce n'est pas à vous qu'il aurait raconté l'histoire du comte de Rouillac, mais à M. Parmentier, votre père, et encore n'aurait-il dû la lui raconter que si le médecin, auquel il était d'ailleurs personnellement redevable de la vie, se fût refusé à accepter, sans explication, le gros héritage que lui laissait le sieur Wolf, un inconnu.

— Si Lataste se fût conduit ainsi, vous eussiez été riche et non pas troublée pour votre existence entière; vous n'au-



riez pas à rougir du révolutionnaire que votre piété filiale ne sait plus embrasser comme aux jours heureux de votre sereine ignorance, vous seriez riche et libre de donner votre main à celui qui, pour peu de temps, il est vrai, m'a ravi votre cœur.

— Mon cœur m'appartient, monsieur, et mieux que personne, vous apprendrez que ma ferme volonté saura le défendre des ravisseurs.

— J'y compte, mademoiselle, répondit Bernard en s'inclinant. Le métayer Lataste a donc fait, avant d'expirer, une mauvaise et méchante action qui condamne sa vie entière. Il a trompé la confiance du marquis de Verniac et, trompé sa facile miséricorde, quoiqu'il eût provoqué, comme je vais le dire, l'essor de cette miséricorde. C'est l'envie qu'il portait à votre père et au général Chardin parti, comme lui, pieds nus de Rouillac et revenu grand seigneur; c'est peut-être encore l'envie que lui causait votre charmante jeunesse s'ouvrant comme une fleur au soleil, quand lui descendait dans la nuit du tombeau; c'est, pour tout dire en un mot, la fureur de la jalousie inexplicable en ses forfaits, car elle est insensée, qui l'a conduit à vous faire ce don funeste d'un sang noble roulant moins d'or que d'humiliation dans vos veines...

— C'est fort bien dit, monsieur, interrompit Marinette; mais, s'il vous plaît, puisque le métayer Lataste a été, par infâme jalousie, assez méchant, — c'est vous qui parlez, non pas moi, — pour me faire ces confidences empoisonnées, puisqu'il aurait dû, par simple vertu, ne s'ouvrir qu'à mon père, pourquoi donc ne faites-vous pas ce qu'il aurait dû faire, et pourquoi l'imitez-vous? Serait-ce que vous n'êtes ni moins jaloux ni moins méchant que ce pauvre homme?

Jules Bernard changea de visage. Il y avait tant de calme, tant de simplicité, tant de naturel dans cette apostrophe, que l'adroit narrateur s'y laissa prendre tout d'abord. Mais, se remettant bientôt de son trouble, il répondit avec un sourire amer :

— Vous oubliez, mademoiselle, que je vous sais mieux instruite que moi; qu'en vous faisant ce pénible récit, je fais, pour vous obéir, une seconde édition du discours dont Lataste a épouvanté déjà votre oreille.

— C'est juste, interrompit encore et finement Marinette. On relit certains contes avec tant de plaisir qu'on oublie les avoir déjà lus. Ce n'est ni le cas ni mon fait, mais c'est votre supposition; ainsi, passons outre. Eh bien, monsieur Bernard, voilà que nous tenons le défunt Lataste pour un profond scélérat de son vivant; apprenez-moi comment il a pu avoir en sa possession toutes ces choses que vous lui avez dérobées.

— En 1822, je vous l'ai dit, Lataste tomba malade et faillit mourir. Votre père le sauva quand des médecins en renom l'avaient condamné. Lataste, saisi de reconnaissance, fit un nouveau voyage à Londres sous prétexte de changer d'air. Il revit le marquis de Verniac et compléta, chaleureusement, les bons rapports qu'il lui avait adressés, sur la métamorphose morale de son cousin de Rouillac. Il

fut éloquent, persuasif, parce qu'il était sincère, et eombla de joie le vieux gentilhomme par le récit des bonnes œuvres et de l'exemplaire vertu de votre père, que chacun bénissait dans une contrée où le decteur Parmentier effaçait, d'heure en heure, los méfaits du romto Albert, les hontes du jarobin. Le marquis loua le Seigneur de cette cenvorsien du pécheur, et, dès lors, il songea, sans en rien dire à son ancien valet, que son vœu d'enrichir la misère du repentir qui aurait le mieux mérité de Dieu et des hommes, était une véritable inspiration de la Previdence, puisque le decteur Parmentier se récenciliait, visiblement, avec le eiol et la terre.

VIII

Vers l'automne de 1828, le marquis, alors âgé de quatre-vingts ans, vint en France pour s'assurer, par ses yeux, do la fidélité des rapports do Lataste. Vous l'avez vu, mademeiselle; il était cassé, déformé, près de sa fin, el certainement méconnaissable pour quiconque l'eût fréquenté dans sa jeunesse. Vutre père l'avait pou vu au temps de ses folles équipées, ot le vieux voyageur ne devait rien craindre de la fidélité de sa mémoire. Aussi, le honhomme Welf a-t-il vécu trois longs mois parmi nous, sans éveiller aucun soupçon. Votre père lui a donné des soins dans l'une de ces fréquentes indispositions qui s'attachent à la vieillesse, et il ne s'est jamais douté de la qualité de son noble malade.

M. de Verniae nous quitta dans les derniers jours de l'année 1828. Il avait logé chez Lataste, au grand étonnement des badauds de Ruuillac, et lorsqu'il partit, Latasto l'accompagna. Le grand âge du vieillard expliqua très-naturellement l'assistance que lui prêta le métayer. Arrivé à Paris, le marquis s'arrêta. Il voulait, disait-il, monrir en France après avoir passé tant d'années en exil. Son véritable désir était, nous le savons par son testament, do régler ses affaires d'après les lois françaises qui sont beaucoup plus nettes, en matière de succession, que les lois d'Angleterre. Il s'occupa, sans désemparer, de réaliser en numéraire placé sur la Banque, tout le produit de ses économies. Ses revenus étant considérables, ses dépenses s'étant bornées à des actes de bienfaisance, sa fortune devait atteindre un gros chiffre. Il avait de forts capitaux engagés aux Etats-Unis, dans des opérations industrielles dont il voulut se retirer, et comme l'affaire menaçait de traîner en longueur, comme il n'avait pas, lui, le temps d'attendre, il sut beaucoup de gré à Lataste qui, malgré ses soixante-huit ans, s'offrit pour aller hâter, à la Nouvelle-Orléans, la liquidation souhaitée. Lataste part pour le Nouveau Monde où sa présence trouve toutes choses faciles. La liquidation se fait lestement, et les fonds du sieur Welf sont dirigés sur Paris, reçus et convertis en rentes nominales sur le grand-livre do la dette française.

Lataste, après l'expédition des espèces, se donna quelques jours de congé. Il quitta la Nouvelle-Orléans pour visiter Charleston, et voici la singulière aventure qui vint l'assaillir dans cette ville au moment où il s'apprêtait à reprendre la mer. Il voulut échanger du papier américain contre du papier français, et entra dans une maison de banque. Comme il traitait de son affaire, un commis lui dit quo son patron serait très-heureux de le voir, puisqu'il allait en France.

— Pourquoi ? demanda Lataste.

— C'est que monsieur est Français et qu'il aime à parler de son pays.

— Ah ! et comment le nommez-vous ?

— André Coquerel.

A ce nom, Lataste se gratta le front, puis fit un bond de corps.

— Je ne demande pas mieux que de voir M. Coquerel, dit-il. Veuillez me conduire à lui.

Ce fut fait aussitôt. Lataste entra dans un élégant cabinet, richement meublé, et aperçut un gros homme à cheveux et à favoris blancs qui, pour le mieux regarder, chassa, de son nez sur son front, do belles lunettes à branches d'or.

— Monsieur a demandé du papier français, dit le commis, et il a pris passage pour le Havre.

Le banquier salua courteisement; pois avec un sourire chagrin, et après avoir congédié le commis :

— Vous êtes bien heureux, dit-il, de retourner dans notre belle France... A qui ai-je l'honneur do parler?

Ces derniers mots furent accompagnés de regards pénétrants qui cherchaient un souvenir sur les traits de l'étranger.

— Je suis Louis-André Lataste; si je ne me trompe pas, monsieur, nous nous sommes vus quelque part.

— Lataste... de la Loire ! murmura le banquier.

— Coquerel... do Nantes ! s'écria Lataste.

Le geôlier et le batelier au service de l'assassin Carrier étaient en présence.

Ils hésitèrent pendant un court moment, puis tombèrent dans les bras l'un de l'autre. L'ex-bijoutier, l'ex-geôlier avait prospéré, grâce aux diamants et à l'argent du baron de la Perche.

Il est à croire que le jaloux Lataste ne lui pardonna pas sa fortune, car il résista, par dépit sans doute, aux instances qu'il lui fit pour le retenir et le fêter. Nos deux camarades n'en causèrent pas moins, et longuement, du temps passé.

— N'es-tu pas né en Gascogne ? demanda Coquerel.

— Oui, dans le Gers, à Rouillac.

— Eh bien, mon bonhommo, si tu n'es pas riche, si tu n'as pas eu ma chance, je vais, en ami, te donner un moyen infaillible d'achever tes jours dans l'aisance.

— Diantre ! pour m'arriver tard, la fortune n'en serait pas moins bien reçue.

— Te souviens-tu de ce que la canaille appelait le change du temps des émigrés?

— Oui, on connaissait le refuge d'un ci-devant, et on le dénonçait, à moins qu'il ne *chantât*... Je n'ai jamais fait ça.

— Ni moi, riposta Coquerel en souriant, mais, vois-tu, cher ami, la canaille a quelquefois du bon lorsqu'elle n'exagère pas. Sais-tu quel est le plus riche industriel de Charleston?

— Je ne connais que toi dans la ville.

— Moi, j'ai du foin dans mes bottes, voilà tout. Eh bien! notre richard est un particulier de ton pays, de ton village.

— De Rouillac?

— Précisément. Il a trahi la République pour Bonaparte; il est devenu général de division, commandeur, que sais-je; il est plaqué de droite et de gauche depuis la couronne de fer jusqu'à la couronne de comte. « Je suis un aristocrate de la gloire, » dit-il, avec cette superbe humilité de l'orgueil triomphant; mais nous ne nous y trompons pas, nous autres, toi et moi, de l'indivisible. Les aristocrates seront toujours des aristocrates. N'est-ce pas vrai?

— Assurément, comment l'appelles-tu ton général?

— Jean Chardin...

— Le fils à Toinon! s'écria Lataste avec une explosion de haine. Je dis de haine, ajouta Bernard, et d'après le caractère de Lataste, comme d'après ce qui va suivre, je crois ne rien supposer.

Coquerel raconta les opérations industrielles du banni de Waterloo et chiffra ses millions.

— Sur quel air veux-tu que je le fasse chanter? demanda Lataste; son argent lui appartient comme sa gloire.

— Il s'est marié il y a deux jours; devine avec qui? Non, tu ne devineras jamais. Avec la fille du baron de la Perche... Te souviens-tu?

— Oui, le baron que nous avons sauvé... celui-là nous doit un beau cierge!

— Il est mort. Mais sa femme vit, et c'est celle-là que tu peux faire chanter tant qu'elle aura de la voix.

— Et à cause?

— A cause qu'elle est... Voyons! rappelle tes souvenirs... Nous étions dix sur un bachot à descendre la Loire au mois de novembre 1793, n'est-ce pas?

— Oui, toi, moi, le baron de la Perche, trois femmes, dont une me faisait de la peine, car elle serrait avec terreur sa petite fille sur sa poitrine. Puis...

— Arrête-toi là. Cette petite fille, qui te faisait pitié, a épousé le baron de la Perche.

— Ah bah!

— Et la fille née de ce mariage, une jolie fille, tonnerre de Brest! comme disent les marins, a épousé avant-hier le comte Chardin...

— Le voilà noble tout à fait!

— Attends, attends, cher ami; les journaux de Londres ont donné les noms des condamnés de Nantes noyés à Saint-Nazaire le jour en question; ils ont donné les noms de ceux que nous avons sauvés... tu te souviens de ça?

— Oui, si bien que la mère de la petite fille était la marquise de Re... Revel... non, de Revel, j'y suis.

— Tu n'y es pas. C'était un faux titre et un faux nom... Ah! mais je sais tout cela, moi qui fais semblant de ne rien savoir. J'étais payé pour tenir mes contrôles. Eh bien! la marquise de Revel n'était autre que la comtesse de Rouillac...

— Pas possible! interrompit Lataste avec un grand cri dont l'ancien geôlier ne comprit pas la véritable signification.

— Vrai, comme le voilà, mon bon. C'était la comtesse de Rouillac, femme de ce pauvre Rouillac qui s'est fait couper la tête le 11 thermidor, comme si ça devait raccommoder le cou de Robespierre. Nigaud, va!

— Je n'en reviens pas, dit Lataste, songeant au docteur Parmentier, à vous, mademoiselle, au marquis de Verniac qui, prêt à mourir de vieillesse, allait voir ressusciter toute une lignée de collatéraux, et songeant aussi à l'insolent bonheur du général Chardin. Ce Chardin, ajouta-t-il, je l'ai connu misérable; il a comme moi, porté dans son enfance des culottes trouées de partout, et le voilà richissime, général, comte de l'Empire, marié à une ci-devant. Sa vanité n'aura plus de bornes lorsqu'il saura que sa femme est la petite-fille d'un seigneur de Rouillac... je sens la rage me monter au cerveau par bouffées...

— Tu n'entends rien à la vie de ce monde, interrompit Coquerel. Ecoute-moi, et tâche de comprendre. Le général n'est pas vaniteux comme tu crois. Il est fier du chemin qu'il a fait, mais il ne tient pas aux ancêtres, par la bonne raison qu'il n'en a pas. Quant à la baronne de la Perche, c'est différent. Je ne connais pas femme plus haute, plus altière. Sans calembour, son nom fait image, car elle est perchée sur ses quartiers comme une perruche sur son bâton. Si son mari lui eût laissé de la fortune, jamais elle n'aurait consenti à donner sa fille à un parvenu, tout aristocrate de la gloire qu'il se croit. Mais la grande dame aime le luxe, et elle a fumé ses terres, comme disaient les insolents du dernier siècle. Elle a eu un grand faible pour les millions du général et s'est mésalliée par cupide intérêt. Cette diablesse de femme a de l'esprit, du fiel, une forte et très-impertinente opinion de ses mérites. Elle se croirait fille de Jupiter si, par esprit de caste, elle ne faisait pas montre de sentiments extra-catholiques; mais elle se croit fille d'un marquis de Revel, tué à l'armée de Condé en combattant pour Dieu et le roi, et ne pouvant mieux, elle se contente de cette noble origine. Aussi faut-il l'entendre parler de la Révolution et des jacobins! Comme elle drape tout cela! Son mépris, sa colère, ses injures font carnage des hommes les plus illustres de notre temps. Charles X n'est pas, assurément, aussi royaliste qu'elle, et à l'entendre, son âme est plus blanche que le drapeau blanc. Te figures-tu, cher ami, le bond de tigresse que fera cette luronne lorsque tu lui apprendras que son père n'a pas été tué à l'armée de Condé, mais à la barrière du Trône; qu'il n'a pas reçu une balle dans la poitrine, mais la chiquenaude de Danton sur le cou; qu'il ne s'appelait pas le marquis de Revel, mais le citoyen Rouillac; qu'il n'a pas vengé son

roi, mais fait décapiter sa reine; qu'il n'était pas chevalier de Saint-Louis, mais chevalier d'industrie... hein! Ça sera-t-il assez amusant? Tu réfléchis, à quoi penses-tu?

— Je fais mes plans.

— Tes plans! il n'y en a qu'un. L'orgueilleuse baronne achètera ton silence au prix que tu voudras. Si je n'avais pas réussi dans mon bonnête commerce, moi, j'aurais gagné gros avec ce secret. Mais ma fortune est faite, songe à la tienne. Je t'ai montré le filon, exploite la mine : si elle n'est pas d'or, elle est d'argent.

— Bien sûr, tu n'as rien dit, rien laissé deviner de tout cela? demanda Lataste.

— Non, parole d'honneur. Pour deux raisons : tant que le baron de la Perche a vécu, il a favorisé mes opérations de banque, et je lui devais de la reconnaissance. D'ailleurs, mon silence me rapportait plus que ne m'auraient valu quelques indiscrétions. Puis, la fortune du baron a rapidement décliné pendant que la mienne prospérait...

— Et moi, je suis pauvre! interrompit Lataste.

— Va donc de l'avant, mais sans me nommer. J'ai un rang et ma considération à sauvegarder. Tu as descendu la Loire avec nous tous, tu en sais donc assez par toi-même.

— C'est bien, reprit Lataste; j'agirai, mais sans me presser. Adieu et merci, mon bon Coquerel.

— Quand pars-tu?

— Demain.

— Imbécile, c'est manquer le coche; vingt-quatre heures ne te suffiront pas. La baronne n'est pas aisément abordable.

— J'ai fait mes plans, et s'ils ne réussissent pas en France, ils réussiront en Amérique.

Les deux amis se séparèrent. Lataste ne chercha pas à voir le général Chardin, et ne s'occupa nullement de la baronne de la Perche. Il avait hâte de rentrer en France; le vaisseau qui devait le conduire au port où le précédaient ses espérances, mit à la voile le lendemain par un temps superbe, qui lui fit présager une rapide traversée. Quels étaient les plans combinés par cet homme, peut-être fatal pour vous, mademoiselle, mais pour moi providentiel? Je vais avoir l'honneur de vous en instruire.

— J'admire, monsieur Bernard, dit Marinette, comme vous savez faire parler les morts et les vivants! Où donc avez-vous pu prendre ce dialogue animé de MM. Lataste et Coquerel? Et, surtout, qui a pu vous raconter les projets que vous allez prêter à feu Lataste?

— Je pourrais me donner un faux air de devin, mademoiselle, je préfère être sérieux. Lataste a laissé des mémoires... Oh! ne souriez pas, ces mémoires vous les lirez.

— Non, monsieur, répliqua Marinette avec entrain : notre excellent curé m'a défendu les romans, et j'ai grand'peur au confessionnal.

IX

L'impatience de Lataste fut favorisée d





leston au Havre, le navire sur lequel voguait l'homme de confiance du marquis de Verniac ne rencontra que fraîches brises, courants protecteurs et flots complaisants. La traversée s'accomplit en vingt-huit jours, ce qui était merveilleux pour la voile; mais la quarantaine retint, pendant six jours encore, notre voyageur au port qu'il avait tant désiré. Tout ce temps ne fut pas perdu pour la féconde imagination de Lataste, car elle dressa des batteries formidables.

— « Il est évident, s'était-il dit, que le vieux marquis reconnaîtra très-généreusement les services nombreux que je lui ai rendus. Il est trop pieux pour ne pas me savoir gré de ma découverte lorsque je l'ai mis à même de pardonner à son parent, et, par conséquent, lorsque j'ai consolé sa vieillesse. Outre cela, je viens de faire à son profit un voyage pénible, et, jusqu'à son dernier jour, pour ainsi dire, je l'aurai servi avec une rare fidélité, un désintéressement plus rare encore. Nul doute que je ne tienne bonne place dans son testament, et si cette place ne me satisfait pas, le secret de Coquerel, joint à ce que je sais du docteur Parmentier, suffira pour arrondir ma métairie de Perron. »

La quarantaine levée, Lataste se jeta dans la malle-poste et arriva chez le bonhomme Wolf sans s'y être annoncé.

— Vous venez juste à temps, lui cria le concierge, le pauvre vieux monsieur se meurt.

— Que dites-vous là?

— Je dis que le prêtre sort d'ici à l'instant, et qu'il a administré M. Wolf.

Lataste se pendit à la sonnette de l'appartement du malade, et vint s'agenouiller au chevet du lit où, en effet, le marquis de Verniac s'éteignait sans souffrances, avec toute sa raison, beaucoup de calme et de recueillement.

— Mon bon maître, dit le voyageur, faut-il que je vous trouve en ce triste état!

Le malade leva les yeux au ciel avec résignation, mais ne répondit pas. Il avait perdu l'usage de la parole. Son regard exprima une vive satisfaction.

— Avez-vous reçu les fonds que je vous ai fait passer? demanda Lataste.

Le marquis fit signe que oui. Puis, il souleva faiblement une main et la porta à son cou. Lataste suivit ce geste, et prit une clef suspendue à un cordonnet de soie, à côté d'un scapulaire. M. de Verniac indiqua, en essayant de se redresser, un meuble placé au pied de son lit, Lataste se dirigea vers ce meuble qu'il ouvrit avec la clef dont je viens de parler. Tout d'abord, il aperçut un coffret de fer long d'un demi-pied, surmonté d'une couronne de marquis. La clef qui avait ouvert le meuble ouvrait le coffret; près du coffret il y avait une lettre enfermée sous une grande enveloppe et scellée aux armes des Verniac. Cette lettre était adressée à M. Lataste, propriétaire à Rouillac, département du Gers. Lataste la prit et la montra au malade qui sourit et montra la sonnette. Lataste obéit et sonna. Trois personnes accoururent. M. de Verniac, ra[illegible] dernières forces, appela, du regard, t[illegible] n lit, où il se

soutenait sur un coude. Puis, portant un doigt tremblant sur la lettre et le coffret, il appuya ce doigt sur la poitrine de Lataste, en ouvrant sur son entourage des yeux d'où jaillirent ces vives étincelles que la poésie compare justement aux dernières lueurs du flambeau qui s'éteint. Les témoins firent signe qu'ils comprenaient; le malade sourit de nouveau avec une ineffable douceur, desserra les lèvres comme pour parler, soupira bruyamment et retomba sur son oreiller : il était mort.

Lataste ouvrit la lettre et lut tout haut, pendant que la sœur, tombée à genoux, récitait tout bas une prière :

Codicille unique annexé à mon testament du 20 octobre 1829.

« Je lègue la cassette de fer placée avec cette lettre dans mon secrétaire, à Louis-André Lataste, mon ancien domestique, présentement propriétaire de la métairie de Perrou, dans la commune de Rouillac, département du Gers. J'entends que ce fidèle serviteur fasse exécuter mes dispositions testamentaires exprimées dans les divers papiers que contient ladite cassette, et je le laisse libre de saisir la meilleure opportunité pour ce faire. Je l'ai choisi parce que je meurs dans une ville où j'ai rompu toutes mes relations, et parce que j'ai confiance entière dans la loyauté dudit Lataste. En outre, ma volonté formelle est que mon testament, dont le présent écrit n'est que le codicille, demeure secret jusqu'au jour où Louis-André Lataste jugera bon de le faire connaître conformément aux lois. Jusqu'alors, je veux qu'il en soit seul dépositaire. Je lègue aux pauvres de la commune de Verniac, mon pays, une somme de trente mille francs déposée dans mon secrétaire. Je lègue dix mille francs à la communauté de la sœur Louise, en religion Marie-Madeleine, en reconnaissance des soins que cette sainte femme m'a donnés durant ma maladie, et je laisse six mille francs, renfermés dans le même meuble que ce papier, pour payer les frais de mes obsèques. Ma dépouille mortelle sera transportée à Verniac, près des tombes de mes pères; je désire qu'une simple pierre l'abrite, et sur cette pierre on gravera mes titres, noms et prénoms. Les volontés ci-dessus n'infirment aucune des dispositions du testament confié à la discrétion et à la fidélité de Louis-André Lataste. Ceci étant écrit le dixième jour du mois de novembre 1829, par moi Étienne-Robert-Arthur, marquis de Verniac, dit Joseph Wolf, parce qu'il m'a plu de prendre ce nom dès l'année 1793, pour des raisons personnelles, je déclare jouir de toutes mes facultés intellectuelles, et, remettant mon âme à Dieu, dans la religion de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, j'ai signé et clos de mes armes.

« Ce 10 novembre 1829.

« E.-R.-A. marquis DE VERNIAC,

dit Jos...

— Les formes légales observées, reprit Bernard, cessant de lire son manuscrit, Lataste quitta Paris pour revenir à Rouillac. Il faut croire que l'exécuteur testamentaire du marquis de Verniac avait éprouvé un douloureux désappointement à la lecture des papiers contenus dans la cassette, car il nous arriva plus bourru, moins sociable que jamais et roulant sur son prochain des yeux de chat-tigre. En effet le marquis de Verniac a institué le docteur Parmentier son légataire universel, se bornant à lui recommander instamment la vieillesse et le désintéressement de Lataste qui, âgé de soixante-neuf ans déjà, habitué d'ailleurs à la médiocrité, simple de goût et sans famille, ne pouvait avoir besoin que d'une assistance honorable, mais viagère. « Je me vengerai! » s'était écrié Lataste, et il avait aussitôt entassé projets sur projets pour savourer sa vengeance. Le difficile pour cet homme envieux jusqu'à la rage était de s'arrêter à l'un de ces projets. La passion, quelle qu'elle soit, tient une si vaste place dans le cœur où elle se loge, qu'elle se saisit de tous ses battements, le soutient, l'exalte, le console, l'embrase et le nourrit de ses effluves. Lorsqu'elle n'a qu'une passion, l'âme se fait chair pour ne jouir ou souffrir que des joies ou des douleurs du corps que cette passion flatte ou torture. Lataste le confesse dans l'écrit qu'il a laissé : sa passion fut la haine vouée au bonheur inespéré de votre père, comme à l'insolente fortune du général Chardin. Son intérêt matériel, à lui, s'effaça devant les caprices de sa vengeance; il se trouva trop pauvre pour n'être pas jaloux de deux familles enrichies, — l'une par la Providence, — l'autre par le travail; il se trouva assez riche pour faire passer le soin de sa modeste fortune après l'impérieux besoin de vous frapper tous. Mais comment vous frapper? Ecrire à la baronne de la Perche lui parut vulgaire, puéril, inefficace. Il n'aurait pas, d'ailleurs, goûté le charme du spectacle de la honte et de la fureur qu'il désirait produire. Il se sentait bien le courage de retourner à Charleston, mais il lui en coûtait d'abandonner votre père, c'est-à-dire d'abandonner la proie tombée entre ses mains. Il prit un jour la détermination de jeter à la tête du docteur le titre et le nom de comte de Rouillac, mais il revint sur cette décision, car il fallait la payer des douze cent mille francs laissés par le marquis de Verniac. Oui, mademoiselle, douze cent mille francs que je tiens à votre disposition, et qu'un seul mot de votre bouche peut tirer de la cassette de fer du marquis votre cousin.

Bernard étudia le visage de Marinette en prononçant ces mots. Le visage de la belle jeune fille fut impassible, inaltérable. Il y a des tempêtes qui roulent leur tonnerre à de telles élévations, qu'ici-bas les fleurs les plus délicates n'en frissonnent seulement pas sur leurs tiges.

— Si Lataste, reprit Bernard, eût remis la cassette du marquis de Verniac au docteur Parmentier, il aurait enrichi votre père, et quoique son intérêt propre l'y engageât, il ne put se résoudre à cette honnête action qui devait le laisser dans une condition d'infériorité matérielle trop grande pour que sa jalousie s'en contentât. Il attendit, es-

pérant trouver mieux, et sa criminelle prudence le servit à souhait, car la révolution de Juillet devait ramener le général Chardin dans le pays; mieux que cela, elle en fit l'heureux châtelain de l'antique manoir de Rouillac! O caprices du destin! Ce pauvre général, que son esprit est simple! que ses illusions sont naïves! Il nous est arrivé pétri de vertus, animé des intentions les plus pures, dévoré d'une soif de bienfaisance qui, déjà, n'a trouvé grâce devant aucun dans ce petit village, assez grand néanmoins pour contenir tous les genres de l'envie. Il se croit aimé, on le hait; il s'imagine que pour l'avoir acclamé, ses compatriotes se glorifient de sa gloire, déplorable erreur! Aujourd'hui cette gloire fatigue, demain on la contestera. Celui qui, sans en rien montrer, a le plus souffert de la fortune, du rang, du passé, du présent et du grand cœur du général Chardin, je peux le nommer, car ses aveux sont écrits, ce fut le métayer Lataste. Aussi, a-t-il combiné ce plan que vous trouvez infernal, ce plan que je bénis, moi, de ne révéler qu'à vous les mystères de sa cassette. Il voulait jouir, par ses yeux, du désordre jeté par ses révélations, et il attendit le général annoncé de jour en jour. Tout à coup, Lataste tombe malade, et la fièvre qui le dévore l'éclaire.

Ses heures sont comptées. Votre père consulté déclare que le terme est proche, et conseille de recourir au prêtre plutôt qu'au médecin. Ici s'arrêtent mes informations, mademoiselle, et je ne peux plus que me livrer aux conjectures. Lataste avait, depuis longtemps sans doute, enfoui son trésor à l'endroit où je l'ai trouvé. Je dis depuis longtemps, car j'ai pu remarquer la dureté du sol qu'il m'a fallu défoncer pour arriver au coin où la cassette était solidement maçonnée. Lataste a dû être bien hypocrite pour parvenir à décider votre père à vous laisser approcher de ce lit de mort où l'ancien valet, que le marquis de Verniac appelait son homme de confiance, a tenté d'empoisonner, non-seulement votre jeunesse, mais votre vie entière. Ce poison qu'il vous a versé fut si subtil qu'il a failli outrer les projets pervers du moribond. Peu s'en est fallu que vous succombiez à son atteinte. Dans vos brûlants délires, vous avez laissé échapper des mots qui m'ont frappé, et n'ont frappé que moi, par la raison que la plus violente passion a lié mon existence à la vôtre, que je vis de vous, pour vous, et que malgré vos dédains, malgré vos mépris, malgré votre attachement pour un rival, il y a comme un fluide magnétique, courant de mon cœur à votre personne, qui me fait vous deviner dans vos pensées les mieux cachées, et m'associe à votre destinée. Voilà, mademoiselle, ce que j'avais à vous dire. J'y ai mis beaucoup de temps, mais ce temps ne sera perdu ni pour vous, ni pour moi.

En achevant ces mots, Bernard remit en poche les deux médaillons et son manuscrit.

— Conclusion? demanda Marinette.

— Vous voulez que je pose mes conclusions, comme on dit au barreau. Eh bien, soit, pour la quatrième fois, je conclus. Vous essayeriez en vain de feindre l'incrédulité; vous savez qu'en rien je n'ai blessé le vrai; vous savez pourquoi les noms de Marie-Antoinette vous ont été donnés; vous ne vous demandez plus pourquoi votre père prie avec tant de ferveur, matin et soir, devant les deux tableaux qui, chez lui, représentent Judas et le lépreux. Le comte Albert de Rouillac a vendu sa reine, comme Judas a vendu son Dieu, et le docteur Parmentier bénit le doigt divin qui l'a guéri de ses souillures morales, comme autrefois le lépreux des saintes Ecritures fut guéri des plaies empestées de son corps.

— Est-ce tout? demanda de nouveau Marinette.

Et elle fit mine de vouloir se lever.

— Avec les armes que je possède, mademoiselle, reprit Bernard, je puis être secourable ou terrible. Acceptez la paix que je vous offre et accordez-moi votre main. Le jour même de notre mariage, je vous remettrai le coffret du marquis de Verniac, le testament, tous les papiers...

— Mais, monsieur, réfléchissez donc à ce que vous dites. S'il y avait un mot de vrai dans les papiers que vous imaginez, au lieu de le livrer à mon père, ce mot capable de tuer le meilleur et le plus vénéré des hommes, je jetterais le tout au feu...

— Le jour de notre mariage, vous serez libre de brûler le testament de votre cousin de Verniac.

— Dans ce cas, monsieur Bernard, vous auriez fait une méchante affaire, car je suis pauvre, horriblement pauvre...

— Qu'importe! si je vous aime.

— C'est très-beau de votre part; mais ce que vous m'avez dit du désintéressement de feu Lataste me donne à me défier du vôtre.

— Vous auriez, je n'en doute pas, reprit Bernard, montrant ici le bout de l'oreille en dépit de son infernale adresse, vous auriez, je l'espère bien, assez de prudence, assez de réflexion pour ne pas renoncer à un héritage qui, abandonné par vous, ne profiterait qu'au gouvernement; vous attendriez, soit une disposition de votre père à vous écouter, disposition que préparerait notre tendresse commune; soit, enfin! et si, par impossible, cette occasion ne se présentait pas.

— Qu'attendrai-je donc?... Vous hésitez?...

— Les enfants héritent naturellement de leur père, mademoiselle, et, à la mort du docteur Parmentier, vous n'auriez perdu aucun de vos droits à une succession acquise...

Marinette se leva, et, dans la majesté de son ressentiment, elle parut dépasser de toute la tête Jules Bernard qui se tenait debout devant elle. La fierté dans le regard, le dédain sur les lèvres, la noble jeune fille dit de ce ton voilé que prend l'indignation contenue :

— J'ai voulu, monsieur, vous laisser tout le loisir de vous défendre de la mauvaise opinion que, dès longtemps, vous m'aviez donnée de vous-même. J'ai prêté une oreille attentive au débit de vos impostures, car il est bon, m'a-t-on dit, de connaître à fond les projets des méchants. Allez porter où vous voudrez le fruit de vos laborieuses inventions, je suis sans peur, car mon père est sans repro-

ches, et il faut que vous m'ayez fait descendre au niveau de vos bas sentiments pour avoir pu croire, un seul instant, que vos contes, fussent-ils vrais, me pousseraient à spéculer sur les jours de mon père. Je n'attends qu'un seul héritage du docteur Parmentier, monsieur Bernard, sachez-le bien, pour n'en plus ignorer; qu'il me laisse les vertus que vous ne pouvez pas lui ôter, je m'estimerai plus riche que s'il me léguait le million que vous ne pouvez pas lui donner.

En achevant ces mots, Marinette se dirigea vers la maison. Sur le seuil de sa porte, elle se retourna pour écouter le dernier mot que Bernard lui lançait. C'était le trait du Parthe.

— La guerre donc, mademoiselle de Rouillac, s'écria-t-il à demi-voix et palpitant de colère : je vous laisse, moi, le temps de réfléchir à mes offres, mais je vous préviens que si, méprisant mes avertissements, vous persistez à vouloir épouser Landry, la foudre éclatera sur vos deux têtes.

— Le misérable! s'était dit Marinette, revenue au jardin après le départ de Bernard, il me tiendrait parole! Ah! mon père, mon malheureux père, quo votre passé terrible va coûter cher à votre pauvre enfant!

Quelques larmes roulaient encore entre les cils de mademoiselle Parmentier, lorsque le docteur, descendu le cœur allégé du château de Rouillac, vint, nous l'avons dit, surprendre et interroger la rêverie de sa fille.

A dater de ce moment, nous comprenons pourquoi Marinette s'est montrée, vis-à-vis de son père, susceptible à l'endroit des bruits courant sur Victor Landry; nous comprenons cette feinte de jalousie de la jeune fille voulant préparer le prétexte d'une rupture que commandait la menace de Jules Bernard, et nous admirons ce touchant sacrifice de la tendre fiancée, consolidant la paix du foyer paternel sur les ruines de ses plus chères espérances, lorsque, devant Cazille, qui croyait lui faire peur de l'abandon possible de Landry, elle s'était écriée avec une adorable sincérité : « Ah! nourrice, si le ciel pouvait t'entendre et surtout t'exaucer! »

Enfin, le dernier mot tombé des lèvres amères de Marinette Parmentier, pour nous désormais Marie-Antoinette de Rouillac, s'explique de lui-même : « A nous deux! Vous savez qui je suis, soit! Il me reste à apprendre autre chose que mon nom, et si Dieu me prend en pitié, Goliath, je remporterai la victoire de David! »

C'est ce drame, cette lutte du faible contre le fort, de la candeur contre le vice, de l'ange contre Satan, qu'il nous faut raconter pour ajouter une page de plus au recueil, quotidiennement complété, des annales de la jalousie.

X

Cazille avait tenu parole à sa maîtresse. En sortant de la chambre de mademoiselle Parmentier, elle était allée trouver le docteur qui ne demandait pas mieux que de causer.

— Savez-vous bien, monsieur, commença la nourrice, que j'ai peut-être eu grand tort de m'en prendre aux bavards de Rouillac, et, surtout, de donner un soufflet à ce pauvre Cadéot?

— On a toujours tort de se porter à de pareilles violences, répondit le docteur en souriant, mais vous avez une pétulance, ma bonne Cazille, que je ne calmerai jamais. Après tout, et pour votre excuse, ce Cadéot ne vaut pas grand'chose, il a une langue de vipère, et si vous l'aviez corrigé de son péché mignon, il y aurait à vous louer.

— Péché mignon, péché mignon, c'est bientôt dit, reprit Cazille, mais ça n'empêche pas que la conduite de M. Landry me donne furieusement à réfléchir...

— Allons, bon! vous voilà comme Marinette. Ah! c'est bien votre lait qu'elle a sucé...

— Et je m'en flatte! Écoutez donc, monsieur, on n'est pas de bois, on a un cœur et un amour-propre. M. Landry nous a quittés comme un homme qui prend la fuite, et l'amour n'aime pas les déroutes. A la place de mademoiselle, je sais ce que je ferais..... Ah! oui, je le sais bien!

— Que feriez-vous, mauvaise tête?

— Je planterais là cet ambitieux.

— Lui, ambitieux! Landry... Quelle est donc son ambition?

— Je n'en sais rien au juste, mais s'il est vrai qu'il va chercher une femme en Amérique...

— N'ai-je pas la parole du général?

— Le général n'est pas si simple que de vendre la mèche, surtout si c'est lui qui a tripoté dans tout ça. Vous, monsieur, vous croyez trop aisément...

— Mais il me semble que c'est vous qui croyez aux cancans.

— Bref, mademoiselle vient de me vider son cœur. Elle souffre, la pauvre petite, et il y a de quoi. Mais, comme je la connais, elle ne souffrira pas longtemps.

— J'en suis bien convaincu.

— Je veux dire qu'elle est en train de prendre son parti, et vous savez si elle veut ce qu'elle veut! Parions que demain elle ne pleurera plus, qu'après-demain elle sera tout à fait calme, et que, dans huit jours, M. Landry aura ce qu'il mérite.

— Quoi donc?

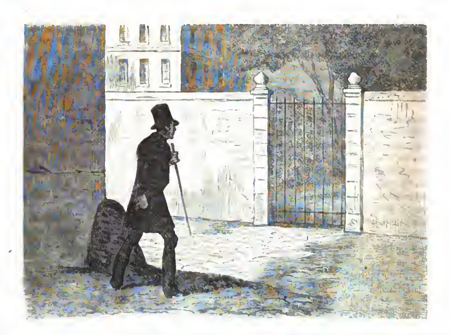
— Nous l'aurons oublié, pardienne! Loin des yeux, loin du cœur. Et il pourrait bien ne pas l'avoir volé, le mauvais sujet.

— Vous me confondez.

— Dame! c'est comme ça. Faut vous y attendre.

— Allez vous promener. Les lettres de Landry...

— Prenez garde de n'en pas recevoir, mon bon monsieur, interrompit Cazille : les jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas ceux de votre temps, à ce qu'il paraît,



puisque vous ne savez pas vous méfier de leurs mauvais coups...

— Laissez-moi, vous dis-je, s'écria le docteur profondément troublé ; vous n'avez pas le sens commun.

— Bon! s'était dit la nourrice en se retirant, le cher homme en tient, quoi qu'il dise, et la singulière idée do mademoiselle fera comme il faut son chemin.

Au dîner, Marinette fut quelque peu dolente ; mais elle s'efforça de paraître courageuse et de faire contre fortune bon cœur. M. Parmentier voulut, par manière d'essai, parler de Landry. Chaque fois qu'il aborda ce délicat sujet d'entretien, sa fille lui ferma la bouche par une froide réserve qui pouvait annoncer aussi bien la violence d'un orage intérieur que la superbe résignation d'une âme profondément offensée.

— Je m'y perds, pensa le docteur; jamais la jalousie des femmes ne m'était apparue si sévèrement soupçonneuse et résolue. Pauvre enfant! combien elle doit souffrir! Mais Cazille a raison, si le général m'a trompé, si Landry ne revient pas, s'il n'écrit pas, l'orgueil d'Antoinette la préservera, sa volonté de fer la sauvera. Bah! je suis insensé! la première lettre de ce bon jeune homme est en route... à quoi vais-je songer?

Dans la soirée, un coup de sonnette appela Cazille à la grille. Elle y trouva le capitaine de Chalouze qui demanda s'il lui serait permis de voir M. et mademoiselle Parmentier, au nom de la comtesse Chardin.

Introduit sur-le-champ, le capitaine fut accueilli avec courtoisie par le docteur, avec un visible empressement par Marinette...

— Je viens du château, commença de Chalouze après un rapide examen des traits et de l'attitude de Marinette : je suis chargé de prendre de vos nouvelles, d'abord ; puis de vous exprimer tous les regrets du général...

— Les regrets? interrompit le docteur alarmé par ce début.

— Le général a reçu, dans la matinée, l'ordre de se rendre à Paris, continua de Chalouze et il est parti en poste depuis une heure.

Mademoiselle Parmentier ne bougea pas, mais elle regarda son père comme pour lui dire : « Vous voyez, le complot marche ; les complices désertent. »

— Ce départ est bien brusque? observa froidement le docteur.

— Les soldats obéissent à la minute, répondit le capitaine ; mais je suis envoyé par la comtesse pour vous dire que son mari aurait désiré vous saluer, mademoiselle, et vous serrer la main, docteur, avant d'entreprendre ce voyage qui le contrarie.

— Madame la comtesse Chardin a-t-elle accompagné son mari?

— Non, monsieur, elle nous reste, ainsi que sa mère.

— L'absence du général sera-t-elle de longue durée?

— Nous n'en pouvons rien savoir. Le général est aux ordres du roi et du ministre.

— Veuillez exprimer à madame la comtesse, reprit le



docteur, combien nous sommes flattés de la politesse de ses regrets, et vous, monsieur, recevez nos excuses pour le dérangement que vous a causé...

— Je me suis chargé d'une autre commission, interrompit de Chalouze. La comtesse a grand désir de visiter votre métairie de Perron dont on a tant parlé depuis votre maladie, mademoiselle, et elle m'a prié de savoir, de vous, s'il serait indiscret de demander à voir, en détail, ce domaine qui a coûté si cher à l'honneur des Bernard.

— J'aurai grand plaisir à montrer moi-même à madame Chardin, répondit aussitôt Marinette, les coins et recoins de Perron. Je suis à sa disposition, c'est-à-dire à son heure.

— Je vous remercie, mademoiselle. Voulez-vous que ce soit pour demain midi? Nous viendrions vous prendre?

Ce rendez-vous accepté, le capitaine retourna au château. La baronne de la Perche était, ce soir-là, de massacrante humeur. Elle avait compté suivre le général à Paris et passer l'hiver à deux cents lieues de Rouillac, mais le général ne s'était pas soucié de faire entreprendre un si long voyage à sa femme dans l'état où elle se trouvait, et comme d'ailleurs, il espérait ne pas prolonger son absence, il avait, aidé de la prudence de la comtesse, fait acte d'autorité et condamné son impatiente belle-mère à passer l'hiver entier en Gascogne. Madame de la Perche, s'en prenant à sa fille de ce qu'elle appelait une inhumaine et brutale décision, s'était confinée dans son appartement, où elle maugréait, à cœur ouvert, entre son lévrier Jupiter et sa femme de chambre, assez jolie soubrette nommée Rose, fine-mouche hypocrite de visage et délurée d'esprit, en qui la revêche baronne avait une confiance absolue.

Le capitaine de Chalouze se félicita de cette petite brouille, car il avait à causer avec la comtesse Sydonie, et quoique dans son commerce habituel il flattât madame de la Perche afin de ne s'en pas faire une ennemie, il s'en garait comme du feu dans les sérieuses occasions.

— Madame, dit-il à la comtesse, mon ambassade a eu plein succès. Demain, à midi, nous irons prendre mademoiselle Parmentier qui aura grand plaisir à vous montrer ses champs et sa métairie de Perron.

— Avez-vous remarqué quelques particularités chez ces braves gens? demanda la comtesse.

— Oui et non. Oui, parce que j'ai cru voir une feinte sérénité sur le doux et charmant visage de mademoiselle Antoinette; oui, parce que le docteur m'a paru inquiet, réservé. Non, car il faut se défier de ses impressions lorsqu'on est entraîné par des pressentiments qui, s'ils ne sont pas vrais, faussent le jugement.

— Et ces pressentiments vous poursuivent toujours?

— Plus vivement que jamais. J'ai longuement réfléchi à ce qui s'est passé sous mes yeux depuis près de trois semaines, et j'y trouve le sujet d'un drame dont le dénouement pourrait être terrible. Tout y est mystère jusqu'à présent, et quel profond mystère! D'une part, un homme assez mal famé meurt, et une jeune fille enjouée jusqu'alors, rieuse autant que belle, tombe malade, perd pour ainsi dire la raison, parce qu'elle reçoit, au lit de mort de cet homme

une confession que le prêtre n'a probablement pas reçue tout entière.

— Ceci n'est que supposition, interrompit la comtesse; mademoiselle Parmentier peut très-bien avoir pris le germe de sa maladie ailleurs qu'au lit de mort de Lataste.

— Permis à vous de le croire; moi, je suis convaincu du contraire. Rappelez-vous ces mots prononcés dans le délire, ces mots qui ont frappé le curé Dubois et que j'ai fidèlement retenus :

« Trois pas à droite... mon lit... ma sœur!... pardon... trois pas à gauche. »

— M. Dubois a renoncé à s'expliquer cette divagation de la fièvre.

— M. Dubois est pour nous hors de cause. Il a confessé Lataste, et que Lataste ait été sincère ou non, ses aveux complets ou ébauchés sont en sûreté dans la conscience du confesseur. Voilà pourquoi j'ai renoncé à m'associer le curé Dubois dans mes recherches; le caractère du prêtre m'eût souvent gêné, voilà pourquoi je vous ai demandé votre aide. Vous êtes femme, et femme éminemment bonne; il s'agit de secourir une jeune fille intéressante à tous égards, et j'aurai sans doute besoin de votre assistance personnelle dans ce service à rendre à un pauvre être qui n'est pas de mon sexe, que je ne peux pas, comme vous, approcher en tout temps.

— Je m'y dévoue de toute mon âme.

— Je le sais et n'en suis pas étonné, car vous êtes brave autant que charitable. D'autre part, madame, nous avons une assemblée de trois coquins : les Bernard.

— Ah! les misérables!

— Ils le sont peut-être plus que nous ne le pensons. Jules Bernard s'est hâté d'acheter Perron. Pourquoi? Ou je suis insensé, ou il aura eu connaissance des mots prononcés dans son délire, par mademoiselle Parmentier.

— Qui les lui aurait rapportés?

— Je n'en sais rien. La curiosité publique avait envahi la maison du docteur. Ce n'est pas sans raison, d'ailleurs, que s'éditent les proverbes, et il y a certains jours, vous en conviendrez, où les murs ont des oreilles. Bref, Bernard a précipitamment acheté Perron. Vous savez le reste. Cette métairie a été vendue cent mille francs à la folle fantaisie de mademoiselle Antoinette convalescente, qui derechef a failli mourir faute d'avoir les cent mille francs demandés. Voilà une fièvre cérébrale bien étrange, n'est-il pas vrai? Non, madame, n'en doutez pas : il y avait, enfoui chez Lataste, je ne sais quel mystérieux dépôt, quel trésor dont Jules Bernard s'est emparé, que mademoiselle Parmentier a cru pouvoir et devoir saisir selon les révélations du métayer, et pour moi, la vie de cette jeune fille est menacée plus que jamais, dès que Bernard est entré le premier à Perron. Nous visiterons demain les lieux, et nous verrons bien si le sol de la maison n'a pas été remué à certain endroit.

— Admettons, dit la comtesse, que mademoiselle Parmentier ait eu, par les aveux de Lataste, la certitude qu'un trésor était caché dans la métairie, devons-nous croire ce jeune cœur si cupide qu'une déception l'ait mis aux portes du tombeau?

— Mon Dieu, madame, je n'admets rien, je ne suppose rien; je crois, voilà tout. Si j'ai parlé de trésor, c'est que j'ai voulu parler comme tout le monde; et, en effet, on ne fouille sous terre d'habitude que pour y chercher fortune. Ici, le cas est particulier, et d'après mes inspirations, je jurerais que mademoiselle Antoinette est en quête, non pas d'un trésor, mais d'un secret important pour elle, pour son père. Avez-vous bien étudié le caractère, le cœur, les formes de ce digne vieillard? Son langage, sa distinction, sa mise, sa piété, son érudition, sa tendresse passionnée pour sa fille, tout en lui m'a donné souvent à réfléchir. Cet homme a de la race jusqu'au bout des ongles. Il n'est pas de ce pays. D'où est-il? J'ai quelquefois voulu le sonder à ce sujet, il a toujours éludé de me répondre avec cette exquise politesse que vous lui connaissez. Je m'avance beaucoup, sans doute, mais le mystère caché dans les entrailles de la terre à Perron pourrait bien concerner le passé du docteur et justifier, si nous le mettions au jour, les terreurs et le caprice en apparence insensé de mademoiselle Antoinette.

— Je me rends, capitaine; vous avez une logique tellement serrée, qu'il faut adopter bon gré mal gré vos conclusions. Je vais m'appliquer à vous seconder le mieux possible, car il serait honteux pour le pays qu'un vaurien de l'espèce de ce Bernard pût braver impunément la morale et les lois.

— Et qu'il pût disposer, lui bandit, ajouta le capitaine, du repos, de la fortune, de l'honneur peut-être d'une famille que chacun ici doit vénérer.

Le lendemain, à l'heure convenue, le docteur et sa fille, la comtesse et le marquis de Chalouze descendirent de voiture à la porte de la métairie de Perron. Marinette fit, ainsi qu'elle l'avait dit, les honneurs de l'habitation. Elle montra d'abord les bâtiments d'exploitation, puis la maison de maître. En entrant dans la chambre de Lataste, le capitaine toucha légèrement le bras de madame Chardin, et, de l'œil, il lui désigna le sol où les traces de la fouille de Cazille étaient encore fraîches. Plus loin, il dit tout bas à la comtesse :

— Il faut absolument que vous trouviez un prétexte pour me laisser ici. Vous avez vu. Mes pressentiments prennent un corps. Que je reste deux heures, seul, dans cette maison, et mes derniers doutes seront éclaircis.

Quand la visite fut terminée, la comtesse se plaça sur le seuil de la porte principale, et, regardant le paysage, elle s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! quel délicieux point de vue, et que la terrasse de Rouillac est pauvre comparée à ce plateau!

— Ah! madame, répondit galamment le docteur, vous nous gâtez. La vue n'a ici qu'un avantage sur celle de vo-

tre terrasse : du château l'on voit Perron, et de Perron nous voyons le château.

— Oui, riposta la comtesse, mais on le voit sous son aspect le plus pittoresque. Monsieur de Chalouze, il me faut tout cela pour mon album. Vous dessinez comme un ange, prenez vos crayons dès demain. Mademoiselle Antoinette me pardonnera ce caprice...

— Avec grand plaisir, madame.

— De là, n'est-il pas vrai, capitaine? continua madame Chardin. Du seuil même de cette maison?

— Vous avez l'esprit et la bonté des anges, murmura quelques pas plus loin de Chalouze à l'oreille de la comtesse, et que j'ai donc bien fait de vous associer à mes projets! Je n'eusse jamais trouvé le charmant prétexte que vous avez imaginé. Il y a un malheur, toutefois.

— Quoi donc?

— Je n'ai jamais su dessiner que des polichinelles.

— Vous en mettrez partout, je les prendrai pour des arbres.

Le lendemain, sur l'après-midi, à l'heure aimée des peintres de la langoureuse nature, le marquis de Chalouze était installé dans la maison de Perron avec crayons, boîte à lavis, lunette et chevalet. Il avait eu soin de barrer la porte avec son chevalet pour donner plus de sécurité à ses explorations; mais il hésitait à se mettre à l'œuvre, car il craignait les importuns, les curieux, et aussi la visite des intéressés, c'est-à-dire des Bernard et de leurs espions.

— C'est Dieu qui vous envoie, dit-il à la comtesse, qu'il aperçut tout à coup. Je ne savais comment me risquer sans le secours d'une sentinelle.

— Et moi, je ne tenais plus d'impatience. Aussi suis-je venue à pied, seule, au risque de scandaliser ma bonne mère. Allons, commencez; je guette. Où en êtes-vous donc de vos polichinelles?

— J'en ai fait deux.

— Voyons. Très-bien; ils ressemblent à MM. Bernard père et fils. Mais nous n'avons pas le temps d'en rire... Ah! mon Dieu!

— Qu'avez-vous?

— Vous aurez oublié d'apporter une pince, une bêche, une pioche... que sais-je?

— Ce pieu me suffira. Si la terre a été remuée, comme je le crois, je n'aurai pas grand mal à creuser.

Après dix minutes de travail, le capitaine appela la comtesse.

— Entrez, madame, dit-il tout triomphant, et venez voir la belle cachette.

— C'est vrai... de la maçonnerie!

— Etes-vous convaincue?

— Il le faut bien, l'évidence vous donne raison.

— Laissez-moi remettre tout en place. Décidément, Bernard est un scélérat; nous n'avons plus qu'à le lui prouver.

— Et comment?

— Je n'en sais encore rien; mais Dieu serait-il le bon Dieu s'il permettait que deux âmes honnêtes ne parvinssent pas à confondre un méchant de la pire espèce. Silence sur tout cela, chère madame, nous aurons besoin de leur conseil à nous deux, et prudemment. Maintenant, partons, mon paysage est terminé.

— Attendez, dit la comtesse; et, en quelques coups de crayon dignes d'un maître, elle dessina la vue du plateau de Perron.

— Vous êtes une fée! s'écria de Chalouze. Allons-nous-en.

Comme ils descendaient le coteau sans regarder derrière eux, Aglaé Bernard et Lucrèce Roster arrivaient à la métairie par un sentier opposé.

Aglaé, que son fils avait lancée sur les traces de madame Chardin, dit à la jalouse fiancée de Jules :

— Tiens, mignonne, les vois-tu qui s'en retournent par là-bas, côte à côte et presque bras dessus bras dessous. Nous ne les avons pas pris au nid, mais n'est-ce pas révoltant? Peut-on jeter plus haut son bonnet? Cette misérable fait l'amour, comme les oiseaux, en rase campagne... et quand je pense qu'elle n'en a pas assez d'un, qu'elle vent me voler mon fils, ton bien-aimé...

— Malheur à elle! murmura Lucrèce pâle et frémissante de colère.

— Tu demandais des preuves, en voilà une, j'espère... quelle honte!

— Il m'en faut d'autres, s'écria la jeune fille, et je les aurai... quand je devrais mourir pour tout savoir et me venger!

XI

Rouillac n'est qu'un très-modeste village; ce n'est pas un chef-lieu de canton, et il n'a, par conséquent, ni gendarmes, ni bureau de poste. Un facteur rural suffit au service de la correspondance épistolaire de ce petit centre agricole à peu près ignoré où, à l'exception des châtelains, le curé, le maire, le docteur Parmentier et le savant Jules sont seuls gens à tirer parti d'une écritoire. Aussi le facteur s'acquittait-il, par pure conscience, du devoir d'ouvrir chaque jour la boîte où c'était miracle qu'il trouvât une lettre. Cet humble fonctionnaire, habitué à passer bouche close dans la grande rue du village, ne fut pas peu surpris de se voir accosté et interpellé plusieurs jours de suite par les Bernard et par Cazille, puis par le docteur Parmentier, puis enfin par Marinette de la manière que nous allons dire.

— Bonjour, piéton, lui avait crié une première fois Saturnin Bernard qui, comme par hasard, s'était trouvé sur sa route en avant de Rouillac. Avez-vous quelque chose pour nous?

— Non, monsieur Bernard, rien.

— Ah! diable! j'attends cependant des lettres de Paris. Etes-vous bien sûr de ce que vous dites, l'ami? Regardez donc dans votre portefeuille.

Le facteur se prêta, en souriant, à cette fantaisie, éplucha une à une ses lettres, et répondit à Saturnin, qui avait suivi avec grande curiosité cette opération :

— Vous voyez, rien pour vous.

— Oui, tout pour là-haut. Ces diables de riches! la poste ne travaille que pour eux, et, cependant, nous payons le gouvernement, nous autres, aussi bien que les millionnaires. Encore une révolution qui ne nous rapportera pas grand'chose, facteur!... Voulez-vous boire un coup à la maison, l'ami?

— Volontiers, monsieur Saturnin, mais en redescendant; la baronne de la Perche n'aime pas les retards, et j'ai un paquet pour elle.

Plus loin, comme il passait devant la maison Parmentier, le facteur dévia de son chemin pour obéir à un signe de Cazille qui l'appelait à elle.

— Vous devez avoir une lettre pour monsieur? demanda la nourrice.

— Non; rien.

— Une lettre de Paris?

— Pas l'ombre.

— Tiens! c'est drôle. Combien de temps une lettre met-elle pour venir de Paris?

— Quatre grands jours.

— Alors, c'est étonnant que celle que nous attendons ne soit pas encore arrivée.

— Soyez persuadée que je me dépêcherai de la remettre au docteur dès que je l'aurai.

— Non pas, garçon, non pas, c'est à moi qu'il faudra la donner, entendez-vous. C'est une mauvaise nouvelle que nous attendons, et comme notre bon monsieur en prendra du chagrin assurément, mademoiselle veut préparer le coup qu'elle portera. Ainsi, mon cher Pierrou, c'est entendu, vous ne donnerez qu'à moi ou à mademoiselle...

— Bien! bien! interrompit Pierrou; je comprends ça, soyez tranquille.

Le lendemain, le surlendemain et plusieurs jours de suite, mêmes questions au facteur de la part des Bernard et de Cazille, même réponse de Pierrou.

Cazille s'était d'abord réjouie de ce silence, qui favorisait les plans de sa jeune maîtresse; mais elle aimait trop Marinette; elle avait pour cette belle enfant nourrie de son lait, une tendresse trop maternelle pour ne pas s'apercevoir du trouble que jetait dans son cœur la soudaine et inexplicable indifférence de Landry. Marinette, en effet, quoi qu'elle tentât pour faire croire à une satisfaction impossible, laissait échapper à chaque passage du facteur, un léger frémissement de dépit qui décelait une torture intérieure. Quant au docteur Parmentier, atterré, humilié par l'inqualifiable conduite de Landry qui justifiait les commérages publics, c'était à peine s'il osait entretenir sa fille de l'indigne abandon de ce parjure au visage et au langage hypocrites.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que l'insolente audace de Jules Bernard avait sommé mademoiselle Parmentier de renoncer à épouser Landry, sous peine d'être foudroyée par une publicité qu'un cœur moins noble aurait affrontée, mais que la piété filiale de Marinette n'osait pas envisager sans terreur. Elle savait que soulever le voile dont son malheureux père avait enveloppé son repentir, c'était tuer ce vieillard en le condamnant à rougir de son effroyable passé devant ses deux filles, dont l'une, la baronne de la Perche, lui était inconnue; et dont l'autre tenait à rester dans son humble condition pour n'avoir pas à gémir des taches de son origine.

Tout ce que l'infâme Bernard avait raconté était vrai, trop tristement vrai! Les dates recueillies dans l'aide-mémoire du narrateur, aussi bien que les noms cités par lui, tout était exact et parfaitement conforme au récit de Lataste, à ce terrible récit dont les révélations odieusement dramatiques avaient, pour quelques jours, tellement ébranlé le cerveau de mademoiselle Parmentier qu'elle en avait failli mourir.

La pauvre Marinette avait feint de ne croire à rien de ce que lui avait dit Bernard, car cette feinte était la seule arme défensive dont elle pût se servir à l'improviste; mais pouvait-elle douter, lorsque, repassant dans sa mémoire quelques-uns de ces milliers de faits, quelques-uns de ces milliers de mots qui s'effacent les uns les autres et n'en constituent pas moins la vie du foyer domestique, elle s'arrêtait au souvenir d'actes et de paroles désormais gravés dans sa mémoire, témoignages vengeurs que les vertus de la pénitence ne pouvaient ni écarter ni adoucir?...

C'était bien par horreur du crime commis, que le docteur Parmentier avait donné à sa fille les noms augustes de Marie-Antoinette, et jamais il ne les avait prononcés sans un frisson que Marinette se rappelait et s'étonnait de n'avoir pas plus profondément observé au temps où toute question lui aurait été permise. Elle se rappelait les mornes tristesses que le 21 janvier de chaque année répandait sur le front de son père, et les sévères dévotions qu'il accomplissait aux anniversaires du 16 octobre, date de l'exécrable supplice d'une reine de France. Elle retrouvait dans le parler du docteur, quoi qu'il fît pour se déguiser, dans certaines de ses poses, dans son attitude générale et jusque dans les épanchements de sa rare gaieté, ces grands airs de vieux gentilhomme qui étaient comme l'attache de la qualité, comme l'une de ces marques faites au corps de l'enfant abandonné qu'une mère, malheureuse ou coupable, désire revoir un jour et reconnaître.

Ainsi, Marinette ne pouvait pas douter; et si elle se demanda pourquoi son père était venu porter la croix de ses remords à Rouillac, sous les murs mêmes de ce château rempli de la mémoire de ses ancêtres, tandis qu'il lui aurait été facile de vivre loin de la France, dans une retraite que n'aurait pas, du moins, troublée le sombre aspect des hommes et des choses d'autrefois, elle ne tarda pas à mesurer, non sans admiration, non sans larmes, toute la profondeur de cette muette désolation, tout le courage de cette expiation obstinée à toucher Dieu pour gagner son pardon.

Un soir, le docteur entra chez sa fille d'un pas plus vif

que de coutume, et il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur le siége que lui offrit Marinette.

— Chère enfant, dit-il, je viens te demander l'absolution. J'ai commis vis-à-vis de toi, vis-à-vis de nous deux, une véritable faute; mais je n'y tenais plus... Je t'aime tant!

— Vous m'alarmez. De qui s'agit-il?

— Ne le devines-tu pas? Voilà plus de dix jours qu'ayant calculé le temps nécessaire aux courriers pour desservir les communes les plus éloignées de Paris, je guette chaque arrivée du facteur...

— Pourquoi vous donner tant de tracas? interrompit Marinette. Ne vous avais-je pas prévenu de ce silence?...

— Tu m'en avais prévenu, soit! Mais je ne pouvais pas accepter ton pressentiment. C'est chose trop coupable, trop monstrueuse! Nous tromper ainsi, grand Dieu! Moi, passe encore, quoique mon pauvre cœur en soit cruellement déchiré... oui, passe encore pour moi, car j'ai beaucoup vécu et mérité par conséquent... mérité probablement, dit le docteur, se reprenant en toute hâte, non sans que sa fille eût saisi la rapide évolution de sa pensée, mérité probablement cette affliction pour mes péchés; mais toi, chère amie, toi si pure, si brave cœur, si chaste et si pieuse que Dieu te doit chérir, toi frappée par tant de déloyauté! Non, je ne veux pas m'y résigner.

Marinette baissa les yeux pour cacher son émotion, puis, prenant courage :

— Eh bien! cher père, qu'avez-vous fait dont vous vous repentiez?

— Je ne me repens pas... oh! non, certes. Si la révolte de l'orgueil m'est interdite pour mon compte, elle m'est permise lorsqu'il s'agit du bonheur, de la réputation de mon enfant. Je ne sais où écrire à ce dangereux... Pardon, mon Dieu! je ne dois, par respect pour vous-même, accompagner d'aucune injure le nom de mon ennemi, mais cependant comment l'appeler, cet homme qui nous a si indignement abusés?

— Appelez-le Landry, mon père, répondit la jeune fille avec amertume et douceur tout à la fois. Dieu, que vous invoquez, vous tiendra compte de votre modération.

— Ah! tu es un ange, car, malgré ton calme apparent, tu souffres...

— Qu'importe! et, d'ailleurs, qui donc est exempt de souffrir en ce monde? N'avez-vous pas, vous, mon bon père, essuyé des disgrâces avant d'avoir à partager ma peine!

— Moi! juste ciel! soupira le docteur en changeant de visage; mais je suis homme, ajouta-t-il, et les orages qui m'ont assailli ne gronderont jamais sur ta tête. Ne sachant où trouver M. Landry, j'ai écrit au général.

— Quelle imprudence!

— Oh! ma lettre est fort digne, sois-en persuadée. J'ai dit au général que, craignant d'expliquer la conduite de son neveu par les bruits répandus à Rouillac, je demandais une réponse claire et précise. J'ai donné dix jours pour avoir cette réponse, et j'ai prié M. le comte Chardin de faire savoir à son neveu que, ce temps écoulé, je considérerais son silence comme une rupture définitive. Ai-je bien ou mal fait?

— Et la lettre est partie? demanda Antoinette.

— Oui... Cazille vient de la jeter dans la boîte.

Mademoiselle Parmentier respira plus librement, et répondit avec fermeté :

— Vous avez très-bien agi, mon bon père.

— Tu m'approuves?

— Comme toujours. Maintenant, raisonnons... si vous le permettez. Je suppose que M. Landry ne réponde pas, ou, ce qui est plus probable, je suppose une réponse polie, mais évasive.

— Eh bien! chère petite, silence ou mauvaise réponse, que deviendras-tu? que penseras-tu? que diras-tu?

— Je ne souffrirai plus.

— Bien vrai?

— Bien vrai; mais...

— Mais?

— Ma position dans le pays sera-t-elle convenable? les méchants, les critiques ne me feront-ils pas une vie difficile?...

Marinette s'arrêta pour regarder son père dont le visage s'était brusquement assombri. M. Parmentier devinait où en voulait venir sa fille, il comprenait la justesse de son observation, et une terrible lutte venait de s'engager dans son âme, entre l'amour paternel et le serment du pécheur.

— Tu songerais donc à fuir? demanda-t-il d'une voix qui, à son insu, prit un ton suppliant.

— Oui, père... vous le sentez bien, n'est-ce pas? Tout ici me sera barbare... je l'ai bien aimé, croyez-le...

— Malheureuse enfant! tu l'aimes peut-être encore?

— Vous m'avez donné dix jours de grâce, et, j'en profite pour vous avouer les faiblesses de mon cœur. Si, dans dix jours, je l'aimais malgré sa trahison, ma faiblesse serait lâcheté.

— Ah! pauvre amie! pauvre amie! interrompit le malheureux vieillard, un premier amour n'est jamais lâche, mais souvent à plaindre! Ta douleur me brise.

— Pourrais-je m'exhorter à l'oubli, reprit Marinette; pourrais-je me montrer forte, résignée, dédaigneuse, digne de vous enfin, si, frappée dans mon illusion la plus chère, je restais dans ce pays, théâtre de mon infortune, au milieu de tous ces témoins de ma défaite, en présence de toutes ces choses qui, quoique inanimées, ont une voix pour parler aux délaissées et des yeux pour les faire pâlir? Y a-t-il une feuille de nos arbres dont la pousse au printemps, dont la chute à l'automne ne me redira pas quelques mots de mes rêveries fortunées? Y a-t-il une fleur autour de nous dont les senteurs, autrefois embaumées, n'auront pas pour votre enfant la perfidie du poison? Ah! cher père, sauvons-nous de ces lieux maudits, fuyons-les et je vous donnerai d'heureux jours... Ciel! vous pleurez! s'écria la jeune fille

se précipitant aux genoux de son père qui, en effet, la tête penchée sur sa poitrine, pleurait silencieusement.

— Oui, tu as raison, répondit le docteur, les choses inanimées prennent une voix pour nous parler du passé, des yeux souvent pour nous poursuivre... La feuille qui verdit comme la feuille qui tombe, tout, jusqu'au parfum des fleurs, font à un langage mélodieux ou funeste... Il faudra fuir, mon enfant; tu n'as pas de serment, toi!

Disant cela, le vieillard leva les yeux, et son austère visage apparut chargé de tristesse et comme sillonné de lugubres éclairs. Mademoiselle Parmentier frissonna; un trait de lumière traversa son esprit. Elle voulut confirmer ses doutes, et demanda bien bas :

— Avez-vous fait quelque serment, mon père?... Je le respecterai...

— Oui... j'avais juré de mourir ici, répondit le docteur comme s'il eût été plongé dans l'extase. J'avais juré de finir mes jours dans ce village, sous les murs de ce château, dans l'humilité de ma bienfaisante profession, m'appliquant à secourir les hommes pour plaire au Créateur.. Tel était mon vœu, mais nous fuirons...

Après un court silence, pendant lequel Mariuette s'était dit : « Je comprends! » M. Parmentier secoua la tête avec inquiétude et parut sortir d'un rêve. Alors, il ajouta, changeant de ton, mais sans tromper sa fille :

— A la mort de ta mère, ma mie, j'avais juré de ne plus quitter le pays où tu aurais fait ta première communion. J'obéissais, en cela, à une superstition de ma chère compagne... Mais la superstition est un péché!... Nous partirons...

— Caprice d'enfant, interrompit assez gaiement Marinette, et je suis bien sotte de vous avoir affligé. Comment pourrions-nous partir, quand nous sommes ruinés de fond en comble, et par ma faute?

— C'est vrai que nous ne sommes pas riches, répondit le docteur, à moins que les entrailles de ta métairie ne recèlent le fameux trésor vanté par les Bernard.

— Soyez sûr qu'ils ont menti. Ainsi, nous ferons bravement tête à l'orage, nous resterons sur nos terres, et il n'y a ni feuille verte, ni feuille morte, ni parfum, ni poison qui puissent, quoi qu'il arrive, m'empêcher de vous sourire, de vous aimer, de vous faire une vie de bienheureux, trop cher bon père, sous les murs de ce vieux beau château qui me plaît à moi aussi, dans ce petit village où j'ai fait ma première communion, où j'ai appris, par conséquent, à mieux prier pour vous et pour l'âme de ma mère, dans ce pays enfin où votre art charitable sème plus de bienfaits qu'il n'en faut pour enrichir, au ciel, les vertueux moissonneurs d'ici-bas. Votre joie sera la mienne, on la lira constamment sur mon visage, et vous verrez si l'abandon d'un ambitieux ingrat peut enlaidir les traits que vous chérissez, peut flétrir un cœur qui vous adore.

M. Parmentier avait écouté l'enivrante mélodie de cette voix de séraphin. Ses larmes avaient séché sur ses joues comme au contact d'une baguette de fée; un sourire, empreinte visible de la béatitude céleste, flottait sur ses lèvres, et son oreille charmée écoutait encore, que depuis quelque temps, déjà, la douce et pieuse enfant ne parlait plus. C'est qu'en effet Mariuette avait mis tant d'art, tant de miel, tant d'âme et de dévouement à mentir, que son accent, son regard et son geste fondus dans l'harmonie de sa parole lui donnaient, aux yeux éblouis de son père, les formes voilées de l'un de ces anges dont nos songes nous montrent les ailes.

Incapable de résister à son émotion et craignant de se trahir, M. Parmentier se leva, attira sa fille sur son cœur, baisa son front de neige et lui dit tout bas d'une voix enivrée :

— Merci! merci! Tu es la colombe des naufragés du déluge... tu es l'arc-en-ciel de la réconciliation.

Et il sortit mal assuré sur ses jambes; ses forces l'abandonnaient. Marinette prêta l'oreille, car elle crut qu'il parlait seul dans l'escalier; puis, n'ayant pu rien entendre, elle revint à sa place, regarda un crucifix d'ivoire appendu à sa cheminée, posa ses lèvres sur les pieds du Christ, et dit tout haut :

— O vous, qui êtes mort sur la croix pour nous sauver de l'erreur et du mensonge, pardonnez-moi mes impostures, ô mon Dieu!... car je l'aimerai toujours, malgré son abandon, et ma vie, ici, ne sera qu'un long martyre.

— Ah! que je le savais bien! s'écria, du seuil de la porte, une voix grondeuse et chagrine.

Marinette se retourna, vit Cazille, et affectant un grand calme :

— Que dis-tu? demanda-t-elle.

— Je dis que j'entends de singulières choses sans les chercher. Tout à l'heure, du bas de l'escalier, j'ai surpris votre papa qui criait en frappant du pied : « Misérable dégradé! misérable assassin! bois ta honte! reste au pilori... toujours! toujours! » Et il en aurait raconté plus long si je l'avais laissé faire. — De qui que vous parlez, monsieur? lui ai-je demandé. — Il s'est mis à rire, mais d'une drôle de façon, en me répondant : « Probablement que je ne parle pas de moi. » Et il a filé dans le jardin. Je sais bien, pardienne! qu'il ne parlait pas de lui, et je ne le saurais pas, que vous achèveriez de me renseigner avec votre jolie phrase de tout à l'heure. A qui donc avez-vous cru mentir en disant que vous ne l'aimiez plus? Est ce à moi? Pas si bête de vous croire! On chante ces airs-là à son père, et ça prend... C'est si bonasse, un papa! Mais une maman, voilà qui a l'oreille fine, et l'œil malin, et les ailes tendues pour abriter ses poussins! Pas moyen de chanter faux avec moi, voyez-vous; car il y a des jours où les seins me font encore mal des coups de dents que vous leur avez donnés.

— Je te le promets, Cazille; j'oublierai le parjure.

— Allons donc! commencez par essuyer les grosses larmes qui lèchent encore vos joues; puis, parions que vous seriez bien attrapée, si j'avais jeté à la poste la lettre que votre père a écrite au général. Bon! voilà que vos yeux brillent comme deux vers luisants dans le gazon.

— Bonne nourrice, tu as cette lettre, n'est-ce pas?



— Eh ! oui, câline ; la voici, mais si je vous prends à pleurer et à injurier ce brave garçon, comme fait votre père, car il est clair que le misérable dégradé, l'assassin, la honte, le pilori, est-ce que je sais, moi, tout ce qu'il a dit sur l'escalier ce pauvre homme, s'appliquait au bon M. Landry que je suis seule à défendre contre tout le monde ; si je vous reprends à douter d'un cœur où vous êtes, assurément, traitée comme en paradis, je me fâche. Maintenant, asseyez-vous dans votre fauteuil, et laissez-moi vous confesser. Si vous ne dites pas la vérité entière, gare à vous... j'en sais long.

Marinette, l'âme égayée par le chaleureux babil de sa nourrice, se disposa, de bon gré, à l'écouter.

Cazille prit sa pose favorite, en s'agenouillant aux pieds de sa jeune et belle maîtresse.

— Nous aurons plus tôt fait, commença-t-elle ; je vais vous interroger.

XII

La nourrice fit une pause, et dit :

— Vous avez eu tort de ne pas vous en rapporter à ma vigilance pour surveiller le facteur. Pourquoi êtes-vous allée, hier, au-devant de cet homme ? Cette démarche pouvait vous compromettre, les Bernard ont l'œil sur vous. A quoi bon, puisque vous voulez jouer au plus fin avec leur méchanceté, à quoi bon leur donner la preuve que vous tenez à M. Landry plus que vous ne l'avancez ?

— J'ai eu tort, sans doute, répondit Marinette en rougissant, mais tu devrais tenir compte des combats que mon cœur livre à ma prudence. La conduite de M. Landry m'a fait perdre patience. Je désirais qu'il n'écrivît pas, et son silence m'écrase ; j'avais pris en pitié les bruits du village, ce silence a ébranlé ma foi... Je suis plus qu'indignée, nourrice, je suis malheureuse...

— A quoi vous sert donc d'avoir de l'esprit et de l'instruction, si vous ne devinez pas que nous sommes victimes de quelque machination des Bernard ? Moi qui ne sais pas lire, je juge les choses avec mon gros bon sens, avec mes yeux, avec ma conscience, et je mettrais ma tête au feu pour affirmer que, si nous ne recevons pas de lettre, c'est que nous sommes les jouets de quelque ruse, de quelque complot de nos ennemis.

— Dieu t'entende !

— Voilà deux fois que vous me dites cela et dans deux sens contraires. Quand je vous menaçais d'être oubliée par votre fiancé, si vous lui montriez de l'indifférence, vous vous êtes écriée : « Dieu t'entende et t'exauce ! » Aujourd'hui que je me fais caution de ce brave jeune homme, vous me répétez : Dieu t'entende ! Il me semble qu'il faudrait commencer par vous entendre avec vous-même. Mais c'est égal, allez, je comprends tout ça. L'amour se nourrit de contradictions, et je conclus de vos incertitudes que vous aimez votre fiancé, que vous l'aimerez malgré vent et marée, et que votre vie ici ne sera jamais, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'un long martyre. Pourquoi avez-vous dit cela ?

— Mon projet était de quitter Rouillac. C'est pour faire aboutir ce projet que j'ai jusqu'à présent lutté d'adresse avec Bernard. En fuyant, je lui échappe, et ce qu'il a volé à Perron lui devient inutile. Je comptais décider mon père à détester le pays, mais j'ai vu par mes yeux que ce sacrifice lui est impossible. Je suis donc résignée... je resterai, j'attendrai, me fiant à la grâce de Dieu pour être secourue !

— Votre père a trois fois raison de ne pas céder à votre désir. Ça serait gentil, de tourner le dos tout à la fois aux amis et aux ennemis. Est-ce que la Providence abandonne jamais l'innocence et la justice ? Restez, détestez les Bernard, aimez mon protégé Landry, fiez-vous à mes pressentiments, et vous verrez que tout ira pour le mieux.

Cette conversation dura longtemps encore, mais comme elle ne nous apprendrait rien que nous ne sachions ou devinions, nous fausserons compagnie à Marinette et à Cazille pour faire, grâce au privilége des romanciers, et sur l'aile rapide de la fantaisie, le voyage de Rouillac à Paris, où nous saurons, sans tarder, pourquoi Landry n'avait pas écrit aux Parmentier.

Tout d'abord, disons-le vite, le fiancé de Marinette avait fait, selon la coutume chère aux amoureux, non pas une lettre, mais dix lettres bien plus à l'adresse de Marinette qu'à celle du docteur. Aucune de ces messagères d'amour n'était partie ; elles dormaient toutes, au fond d'un tiroir, de ce mauvais sommeil des impatients et des fiévreux. Pourquoi ? Voici :

On se souvient que, le lendemain du départ de Landry pour son long voyage, Jules Bernard avait écrit à un étudiant en médecine nommé Blanchon, demeurant rue de l'Observance.

On se rappelle que Bernard avait déguisé son écriture pour mettre l'adresse de cette lettre, qu'il avait jetée à la boîte en se cachant des curieux.

Suivons cette missive ; faisons mieux, arrivons avant elle à destination.

Oscar Blanchon est un homme de vingt-six ans, brave de cœur, prompt d'intelligence, mais paresseux à outrance, et recommençant, pour la sixième fois, sa seconde année d'étudiant. Il faisait partie de cette pléiade de politiques barbus fourrés dans les émeutes du temps et dans l'ardente controverse littéraire qui séparait les classiques des romantiques ; il s'était battu sous la colonnade du Louvre après s'être battu aux représentations d'*Ernani* ; il portait le gilet à revers, le chapeau conique, le rotin noueux, dansait à la Chaumière, faisait des bouts d'article au journal *la Tribune*, ne pensait à sa thèse que comme à ses dettes, dont il avait l'art de reculer les échéances.

Plein de gaieté, de rondeur et de verve, Oscar Blanchon jouissait, parmi les étudiants, d'une réputation d'excellent camarade, d'ami parfait et d'homme à bons conseils.

Il n'y avait pas matière délicate qui ne fût soumise à son



examen, pas de querelles où il n'intervînt; il était à la fois, sur le pavé du quartier latin, juge du point d'honneur et juge de paix.

Ses décisions faisaient loi, tant on respectait en lui le courage joint à la prudence et à la loyauté.

Oscar Blanchon avait particulièrement connu Jules Bernard et Victor Landry, pendant que l'un faisait brillamment son droit et que l'autre chômait aux degrés inférieurs de l'Ecole de médecine.

Doué d'astuce et né pour tromper son monde, Bernard avait séduit Blanchon, qui, comme la plupart des natures vigoureuses, s'était laissé piper aux dehors hypocrites du laborieux élève et l'avait pris sous sa protection spéciale, par cela même qu'il estimait en lui l'application au travail dont il ne se sentait pas capable.

Bernard avait cultivé cette affection qui lui donnait un certain relief. Essentiellement jaloux, il avait brigué l'adoption d'un camarade que chacun recherchait, et il s'était fait vanité de ce patron dont il était, en quelque sorte, devenu le client.

Blanchon avait aussi beaucoup de sympathie pour Landry, qui lui ressemblait sous bien des rapports, et il s'était lié avec lui d'étroite amitié.

Un beau matin, la portière d'Oscar Blanchon lui remit une lettre assez lourde, dont la suscription était d'une écriture inconnue. L'étudiant ne fut pas peu surpris de trouver deux lettres sous la même enveloppe, l'une pour lui et signée Jules Bernard, l'autre à l'adresse de Victor Landry, et quelle adresse!

Tout d'abord une écriture de cuisinière, puis nulle indication de rue et de numéro.

Blanchon se plongea dans son unique fauteuil, hucha ses pieds sur sa cheminée et lut la prose de Bernard pour avoir le mot de l'énigme.

Voici ce qu'écrivait Bernard :

« Cher vieil ami,

« J'ai recours à toi du fond de la Gascogne pour un service sérieux et important que, seul, tu peux rendre à deux familles. Connaissant ton excellent cœur et la noblesse de ton caractère, je n'hésite pas à t'implorer, car je suis sûr de toi.

« Landry, mon bien-aimé cousin, mon frère à tant de titres, est sur le point de faire la pire des sottises, au grand désespoir des siens. Il s'est enflammé de belle et fougueuse passion pour une jeune fille de notre pays, qui n'a pour toute fortune que de grands yeux noirs et fripons, et qui, à la suite d'une fièvre cérébrale, est devenue folle.

« Landry possède soixante mille francs, ce qui est médiocre pour un homme seul, ce qui est misérable en ménage.

« Il a un oncle, mon cousin, le général comte Chardin, dont je t'ai souvent parlé, un gros millionnaire, revenu tout exprès d'Amérique pour enrichir sa pauvre famille.



« Le général a pour Landry une très-tendre et généreuse affection, et nous savons tous ici qu'il lui destine une bonne partie de sa fortune, mais à condition qu'il ne se mariera pas contre son gré. Or, la demoiselle recherchée par l'imprudent Landry est folle, je te le répète, véritablement folle, et le général vient de nous déclarer, en conseil de famille, qu'il déshériterait net son neveu s'il persistait à contracter l'alliance en question.

« Imagines-tu le désespoir qui attend prochainement mon cousin, lorsque, marié, père de plusieurs enfants, il se verra privé d'un héritage dont il aurait tant besoin, ne fût-ce que pour faire soigner sa femme aux petites-maisons!

« Le désintéressement dont cette lettre fait preuve, — car je gagnerais gros à la colère du général, — témoigne éloquemment de ma tendresse pour l'infortuné qui court, les yeux bandés, à sa perte. Il faut absolument que nous le tirions, malgré lui, de ce mauvais pas. J'ai, pour mon compte, tenté ce qu'il était humainement possible de faire.

« Je me suis dévoué : je me suis exposé à la haine méprisante de Landry. Tout cela sans succès. Écoute bien : mademoiselle Parmentier, fille d'un très-pauvre médecin de Rouillac, où jamais médecin ne fera fortune, a failli mourir, tout dernièrement, d'une fièvre typhoïde qui a complétement détraqué son cerveau; elle fait extravagance sur extravagance, à ce point qu'elle a exigé de son père l'acquisition d'une métairie que moi-même je venais d'acheter dans notre commune.

« Voulant donner à Landry la preuve matérielle de la dangereuse folie de sa belle, j'ai demandé cent mille francs de ce maigre domaine, qui en vaut tout au plus vingt mille. La demoiselle a persisté; elle est tombée en syncope, a frappé du pied le plancher, de la tête les murailles, a repris la fièvre et le chemin du tombeau.

« Son père, hébété par cette catastrophe, demandait partout de l'argent; nul n'avait la sottise de lui en donner. Il avait quarante mille francs, il en fallait cent mille, et nos amis de dire à Landry qu'il serait plus fou que la folle s'il ne se tenait pas pour averti par cet acte de flagrante aberration.

« Le croirais-tu? Landry a fourni les soixante mille francs qui manquaient; il s'est ruiné par amour, et le voilà à Paris dans une fabrique, où il a juré de travailler comme un nègre pour refaire son patrimoine. Et il veut toujours épouser sa folle! Bien entendu qu'il m'a traité du haut en bas. Mon dévouement à ses intérêts, à notre amitié autrefois fraternelle, n'est que cupide spéculation. L'infortuné! il ne se doute pas que je tiens en réserve ses soixante mille francs, et que, de toute façon, qu'il épouse ou non, je lui rendrai cet argent dont je n'ai que faire. Mais le général est furieux, et je m'en ressens, car je ne m'ouvre qu'à toi sur mon stratagème, sur la pureté de mes intentions.

« Cher ami, cher Oscar, sauve Landry, je t'en conjure, car je n'espère plus qu'en toi, et voici comment :

« Le docteur Parmentier est un très-honnête homme auquel il répugne de participer à une mauvaise action, que dis-je? à un crime, car ce serait crime, à ses yeux, de ma-

rier sa fille dans l'état où elle se trouve. Aussi ne veut-il pas consentir à cette union, dont les suites seraient de tous côtés si funestes. Mais comment s'y opposer? D'une part, Landry est ivre d'amour, d'autre part, la jeune personne est hors do sens... Le refus paternel la tuerait plus sûrement qu'un coup do fusil. Il y a un moyen, cependant, et ce moyen, la médecine l'a trouvé.

« Le docteur a remarqué que si les contradictions directes exaspèrent le cerveau de sa fille, il n'en est pas ainsi des objections que la malade se crée à elle-même. Au contraire, elle aime à discuter avec sa faible raison, pourvu qu'on la laisse libre de choisir le texte de ses controverses, et il est à parier que si elle soupçonnait Landry de la négliger ou de la vouloir oublier, elle lui vouerait autant de froide aversion qu'elle a pour lui, en ce moment, de chaleureuse adoration.

« Quel bonheur pour nous tous, et aussi pour cette pauvre insensée, cher bon ami, si, sans lutte, sans effort, tout naturellement, mademoiselle Parmentier pouvait passer du culte de l'amour à l'indifférence.

« Quel service tu nous aurais rendu là à tous; oui, à tous! Le docteur connaît si bien sa fille qu'il me disait hier encore : « Si Marinette ne recevait pas de lettres de M. Landry, elle s'en indignerait d'abord, puis le mépriserait et le haïrait, tant la passion chemine par bonds égarés dans ce pauvre cerveau.

« Une fois la défiance ancrée chez elle, la haine suivra, et M. Landry, aurait-il l'éloquence d'Abeilard pour se justifier, y perdrait son latin. Il y a plus, ce choc inattendu me donnerait le ferme espoir de guérir, avec le temps, mon intéressante malade.

« Ce discours fut pour moi tout un trait de lumière. J'ai, sur-le-champ, d'accord avec le docteur Parmentier, ourdi l'innocent complot dont la lettre ci-incluse te donnera la clef. Cette lettre est écrite par une brave femme nommée Cazille, nourrice de mademoiselle Marinette, et domestique servante de M. Parmentier. Le docteur a dicté tout ce que raconte la nourrice.

« Déchiffre, si tu peux, l'orthographe impossible de la bonne Cazille, et va, sans perdre une minute, porter sa lettre à Landry, que tu trouveras chez MM. Bazin et Cᵉ, rue Bergère, 36.

« Ai-je besoin de te dire que tu seras censé n'avoir rien reçu de moi, mais quelques lignes de ladite Cazille pour te mettre au fait du service qu'elle réclame de toi.

« Garde-toi bien, surtout, de laisser deviner que tu es instruit du déplorable état de santé de mademoiselle Parmentier. Landry te sauterait aux yeux si tu lui disais que sa belle est folle; il ne la croit folle que de lui... ô Cupidon! Il te dira que je suis un misérable, un infâme. Laisse dire, j'ai bon dos, car j'ai bon cœur.

« Adieu, tendre ami, adieu, mon brave et bon Oscar. Je t'embrasse, comme Henri IV Crillon, à tort et à travers.

« JULES BERNARD. »

« *P. S.* J'ai dû déguiser ma main pour écrire ton adresse, et je vais me cacher pour jeter cette tartine à la poste, car mademoiselle Parmentier interroge le portefeuille de notre facteur, fait sentinelle à la boîte, et pourrait bien, si elle reconnaissait mon écriture, se douter de quelque chose. »

Oscar Blanchon avait le meilleur des cœurs. Cette longue épître d'un homme qu'il estimait infiniment le toucha, et son estime, déjà si grande, s'en accrut. Il ouvrit la lettre adressée à son ami Landry, et nous demanderons permission de la lire avec lui, en restaurant le style et l'orthographe que l'art infernal de Jules Bernard avait prêtés à la vaillante main de l'illettrée nourrice.

« Monsieur Landry, je ne sais pas où vous logez, mais vous êtes dans la capitale, et comme il me souvient de vous avoir entendu parler souvent d'un grand ami à vous nommé Blanchon, étudiant en médecine à Paris, je me suis procuré son adresse, et Dieu permettra qu'il vous trouve pour vous donner ma lettre. Ah! mon bon monsieur Landry, si votre ami ne vous rencontrait pas, quel pitoyable malheur ça serait pour nous tous, pour ma chère demoiselle et pour vous donc, par conséquent!

« Vous nous avez promis de nous écrire, et c'était, pour mademoiselle, comme un vrai baume! Vous étiez à peine parti que déjà nous pensions à courir après le piéton Pierrou, afin de savoir s'il n'avait pas de lettre de vous dans sa sacoche. Est-il possible, mon Dieu! que le bien de ce jour soit le mal de demain; que ce que hier nous désirions tant, nous puissions le redouter aujourd'hui?... Ne nous écrivez pas, monsieur, ne nous écrivez pas! Je me mets à genoux pour vous demander cette grâce au nom de celle que vous adorez et qui, bien sûre de votre amour, vous saura gré de votre obéissance.

« Je ne sais pas me servir d'une plume, et j'ai déjà mis deux heures à barbouiller ce papier; mais vous connaissez la pauvre Cazille, vous vous souviendrez do l'intérêt qu'elle vous porte, vous n'exposerez pas mon enfant, car c'est mon enfant chérie, Mariette, vous ne l'exposerez pas à retomber plus malade que jamais, et à mourir pour vous être donné le plaisir inhumain de lui écrire que vous l'aimez, ou de l'écrire à son père, ou de me l'écrire à moi. Je ne veux pas vous raconter tout ce qui s'est passé; ça serait trop long; je n'en finirais pas. Vous pensiez nous cacher vos projets, mais on a bavardé, et nous savons que vous êtes à Paris pour travailler à gagner, dans le commerce, les soixante mille francs que vous avez payés pour nous à ce méchant Bernard.

« Dieu le jugera, cet homme avide, et le bon Dieu le punira. Six semaines ou deux mois de patience, monsieur Landry; au bout de ce temps, si vous avez été bien sage, je vous tirerai de peine, car j'espère bien qu'alors nous n'aurons plus rien à craindre. N'allez pas vous mettre le diable en tête. Votre silence complet, voilà tout ce que nous vous demandons, le docteur, mademoiselle et moi.

« Si vous bougez, si vous écrivez, si vous faites parler .

par le général, la comtesse ou autres, autant dire que vous aurez, de vous-même, renoncé à un mariage, notre beau rêve... Cela nous tuerait, vous ne le savez que trop.

« Je vous quitte pour aller à la petite chapelle où vous avez tant prié pendant notre maladie; j'y ferai brûler un cierge, afin que vous vous rendiez à notre supplication. Mademoiselle, seule, sait que je vous écris; avant un mois, je vous écrirai encore; mais brûlez mes vilaines lettres et taisez-vous.

« Votre fidèle servante,

« CAZILLE. »

— Diantre! dit Blanchon, voilà une nourrice qui vous trousse proprement un imbroglio! O femmes! sexe enchanteur et enragé, que vous avez d'imagination! Par Vénus! alors même qu'on vous hait, il faut encore vous admirer. Voilà une longue lettre qui dit tout en ne disant rien; il n'y a qu'un esprit de femelle pour jouer des tours de cette force. Landry aura tout à l'heure la mort dans le cœur; il obéira comme un chien couchant et ne saura pas le premier mot du ténébreux danger auquel l'exposerait sa désobéissance...

Après tout, qu'importe le moyen! l'essentiel est de sauver un malheureux naufragé... Bernard a eu dix fois raison de compter sur moi.

Le soir de ce même jour, Oscar Blanchon, qui n'aimait pas les longues phrases, écrivait à Jules Bernard :

« Cher Pylade, *veni, vidi, vici*, en français, j'ai trouvé Landry, nous nous sommes rudement embrassés et je lui ai remis le poulet de dame Cazille, non sans faire précéder la chose de quelque préambule d'occasion. Victor est tombé tout à plat. J'ai cru qu'il allait rendre l'âme à travers l'un des grands soupirs dont il s'est dégonflé. Pauvre homme! Il m'a donné chair de poule. C'est donc bien méchant, l'amour, que ça vous étreint si fort au cœur, à la gorge et de partout.

« Ton cousin, je devrais dire ton frère, car ce que tu fais pour lui est d'un rare qui appartient aux temps bibliques; ton cousin m'a confié bonne partie de ses chers secrets, qui sont, à ce que je vois d'après ta lettre, des secrets de polichinelle.

« Il aime violemment et tendrement sa pauvre folle, et toi, mon bon, il te traite à te rendre méconnaissable.

« Je suis arrivé à temps, car notre amoureux en était déjà à la huitième page de l'un de ces in-folios que le fils de Vénus tire chaque jour à des milliards d'exemplaires depuis qu'il a pris des leçons d'écriture. J'ai fait mettre sous clef cette prose malfaisante, et Landry m'a juré sa parole d'honneur qu'il obéirait aux volontés de sa Marinette.

« Ainsi donc, soyez en paix; je réponds du silence de notre ami, occupez-vous de vous en servir.

« Je fais des vœux pour que la pauvre folle revienne à la raison, c'est-à-dire pour qu'elle prenne en grippe la victime de ses beaux yeux.

« Je te remercie d'avoir compté sur moi, et tu devras, dorénavant, y compter plus que jamais, car j'estime qu'on devrait te dresser une statue équestre comme au plus vertueux des hommes.

« Je viens, pour la septième fois, de manquer mon deuxième examen... Tu le vois, je n'ai pas de chance.

« Vieil attachement,

« OSCAR BLANCHON. »

Jules Bernard avait reçu cette lettre neuf jours après le départ de Landry pour Paris, et, en la jetant au feu, il s'était écrié :

— Il m'en coûtera gros, peut-être, mais enfin je les tiens!

XIII

M. Parmentier, Marinette et Cazille s'étaient séparés avec assez de calme le soir du jour où nous les avons tous les trois remis en scène.

Le docteur, de plus en plus idolâtre de sa fille, espérait dans la fermeté de son caractère et la dignité de ses sentiments.

— Je la connais, s'était-il dit, elle se vaincra!

Marinette avait été réconfortée par Cazille, et Cazille, incrédule à l'endroit des trahisons de Landry, s'était mise au lit dans un parfait état de quiétude.

Cette nuit-là, un gros orage éclata sur le village; un vent impétueux fit rage dans la commune; nombre de cheminées tombèrent, et les grands arbres du parc de Rouillac portèrent les traces des fureurs de l'aquilon.

Le lendemain, le soleil se montra radieux dans un ciel sans nuages; la terre se reposa, les oiseaux chantèrent et battirent des ailes pour célébrer les joies et la paix des choses d'ici-bas.

La comtesse Sydonie et le capitaine de Chalonze profitèrent de la riante matinée pour faire une promenade dans le parc.

Ils avaient à causer, et, d'ailleurs, la baronne de la Perche, devenue de jour en jour plus maussade depuis qu'elle avait manqué le voyage de Paris, était d'un commerce par trop déplaisant pour qu'on ne cherchât pas tous les moyens de lui fausser compagnie.

La jeune comtesse entraîna son cavalier dans une allée voisine du mur d'enceinte, assez loin du château et dans la direction d'un chalet q..., dans les beaux jours, servait de lieu de retraite et de repos.

Ce pavillon, situé dans un massif de lilas précédé d'une vaste pelouse, n'était plus fréquenté des châtelains depuis

le mois d'octobre; on l'avait dégarni de ses meubles principaux, et, comme la baronne de la Perche se l'était spécialement réservé, elle en avait retiré la clef.

— Nous voilà loin des curieux, dit la comtesse, et nous pouvons en toute sécurité reprendre nos entretiens. Savez-vous bien, mon cher capitaine, que nous n'avançons pas dans nos affaires et que nous en sommes toujours réduits à de très-vagues suppositions?

— Avez-vous sondé mademoiselle Parmentier, ainsi que nous en étions convenus?

— Oui, mais en pure perte; la pauvre enfant n'est, je crois, occupée pour le moment que de mon neveu Landry, qui, chose vraiment étrange, n'a pas écrit une ligne depuis son départ de Rouillac. Ce silence inexplicable écrase Marinette, et je n'ai su que répondre, lorsque cette jeune fille m'a demandé si j'avais des nouvelles du voyageur. Au vrai, je n'en ai d'aucune sorte; le général est trop occupé pour aller chercher son neveu qui s'est borné à mettre une carte chez lui, il y a de cela dix ou douze jours. Il faut avouer que, si Landry est infidèle, il m'aura bien trompée.

— Pour moi, répondit de Chalouze, je néglige volontiers cette question, car elle est secondaire. Landry a donné une preuve trop touchante de sa loyauté pour que, sans lui faire injure, nous puissions douter de la fidélité de son amour. Mademoiselle Parmentier a un ennemi terrible dans Jules Bernard, ne perdez pas cela de vue, et je ne serais nullement étonné d'acquérir la preuve que le silence de Landry est le résultat de quelque machination qu'il s'agit de découvrir...

— Mais comment? Marinette ne veut pas parler, et comme, hier encore, je faisais, en tête-à-tête avec elle allusion aux prétendues richesses souterraines de Perron, qui, selon les Bernard, expliquent le prix absurde de la vente, elle m'a souri de l'air le plus naturel du monde, me disant qu'il ne fallait pas croire à ces sornettes et surtout n'en rien toucher à son père, qui avait eu la faiblesse de tenter quelques fouilles infructueuses et s'en cachait non sans humiliation.

— Et cependant, s'écria le capitaine, tout est là. J'engagerais ma tête pour soutenir que Bernard est détenteur de quelque bien qu'il aura volé à Perron. J'imagine que Lataste aura fait appeler mademoiselle Parmentier pour lui léguer...

— Quoi?

— Je n'en sais rien, mais j'ai le sens commun pour en faire usage et j'en use. Bref, je suis exaspéré de me voir sans armes contre ces Bernard; les rusés coquins s'observent et se tiennent bien; rien ne les trahit en dehors de mes soupçons; je finirai par mettre avec eux, et brutalement, les pieds dans le plat, comme on dit. J'ai emmanché hier une affaire dont j'attends les meilleurs résultats. Il y avait une baraque à vendre juste en face de la maison Bernard; je l'ai achetée sous prétexte d'y monter un atelier de peinture, — ne riez pas, — le vallon de Rouillac n'est, en aucun point, plus pittoresque et charmant que de ce côté. On me croit fort habile, grâce au croquis que vous m'avez attribué. De mon atelier, transformé en observatoire, je vais être à l'affût et plonger chez les Bernard. A prudence de souris, patience de chat. Vous verrez que l'un de ces quatre matins je surprendrai l'ennemi... mais nous ne sommes pas seuls... on nous écoute du pavillon.

— Ah! mon Dieu! voyez, capitaine, voyez vite.

Chalouze s'avança dans le massif, et appelant d'un signe la comtesse, il lui dit:

— Regardez; nous avons eu peur du gendarme. Quelle inspection passe-t-il?

— Est-ce que vous cherchez des voleurs, mon bon Nicolas? demanda la comtesse au concierge, qui, sans s'être aperçu de la présence de sa maîtresse, avait continué d'examiner la porte et la serrure du pavillon, ainsi que le gazon de la pelouse.

— Ça se pourrait ben, tout de même, mam' la comtesse, répondit en riant le manchot. Faut pas croire que dans une maison honnête, il n'y a que d'honnêtes gens.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, monsieur le chevalier?

C'était ainsi que madame Chardin appelait son concierge lorsqu'elle voulait le flatter au superlatif et honorer sa croix d'honneur.

— Ah! je n' veux rien dire du tout. Histoire de rire un brin, v'là tout.

— Si vous avez si bonne idée des gens du pays, mon bon Nicolas, reprit la comtesse, je ne m'étonne plus qu'on ne vous y chérisse pas absolument.

Hé! mam' la comtesse, dit le Normand avec un gros rire narquois: ceux-là qui m'aiment pas, je leurs-y-rends. Et puis, voyez-vous, on n'est pas louis d'or, on ne plaît pas à tout le monde. Pardon, mon capitaine, est-ce que vous venez vous promener par ici de temps en temps?

— Non, il y a plus d'un mois que je n'y ai mis les pieds. Pourquoi la question?

— Pour savoir si ça n' serait pas vous, d'aventure, qui auriez emporté, sans le vouloir, les piéges que je tends, par occasion, dans l'allée.

— En vérité, Nicolas, demanda la comtesse, vous allez m'effrayer en l'absence du général. De quels piéges parlez-vous?

— Des piéges à putois, mam'la comtesse. N'allez pas prendre peur. J'en ai mis comme ça quelques-uns à cause des fouines, et ça sera l' vent qui les aura balayés... Il en a fait un c'te nuit! quelle rafale! Vous avez tout d' même dormi, mam' la comtesse... Ah! quand ou est jeune, on dormirait sur un volcan. Mais j' parie bien qu'il y en a dont les yeux sont restés grands ouverts...

— A cause? interrompit de Chalouze.

— A cause du vent, répondit le Normand avec un sourire futé. Puis il ajouta: Bonne promenade, mam' la comtesse. Vous avez de bonnes nouvelles de mon général, n'est-ce pas?

— Oui, d'excellentes.

— Tant mieux, le cher digne homme! Est-ce qu'il va revenir bientôt ?

— Il en a encore pour un grand mois tout au moins.

— Allons! faut espérer qu'on le fera ministre et qu'il vous tirera de ce village, où il y a des Gascons qui ne valent pas les Normands.

— Bien obligé pour mes pays.

— Les Bernard ne sont pas vos pays, grâce à Dieu. En v'là de la mauvaise graine! Mais, pardon, j'en dirais trop! Ah! s'ils me passent, un jour, par la patte... je n'en ai qu'une, mais elle est dure, allez! Adieu! mam' la comtesse.

Chalouze et madame Chardin reprirent leur promenade. A deux cents pas du lieu où ils avaient rencontré le manchot, le capitaine se baissa, tout en causant, pour ramasser un papier que le vent avait roulé de fort loin, sans doute, et accroché aux épines d'un buisson.

— Vous ne m'écoutez pas, que lisez-vous donc là de si intéressant? demanda la comtesse.

— Je tiens l'explication des propos décousus de Nicolas.

— A l'endroit des fouines et des piéges?

— Précisément. Mais aidez-moi, je vous prie, à chercher des feuillets pareils à ceux-ci... il m'en manque.

— Eh! mon Dieu, que de mystères!... tenez, voilà encore des papiers tout noirs de boue.

— Grand merci! cherchons encore; cette trouvaille a, pour nous, plus de prix que vos diamants.

Après avoir fouillé dans les coins et les recoins, le capitaine dit avec l'expression du regret :

— Il faudra, je le vois, nous contenter de ce que nous avons. Lisons tout cela avec soin, madame. Ah! la Providence! la Providence!

— Vous allez me faire mourir de curiosité.

— Connaissez-vous l'écriture de Jules Bernard?

— Non.

— Je la connais, moi, la voici.

— Montrez?

— Lisons. Les lignes que j'ai parcourues suffisent à justifier mes soupçons. Ce que Bernard a trouvé et volé à Perron, ce papier va nous le dire.

La comtesse se pencha au bras du capitaine, qui commença la lecture d'une partie des notes écrites par Jules Bernard pour lui servir d'aide-mémoire dans le récit qu'il avait fait à Marinette de la vie du comte Albert de Rouillac.

XIV

— Est-ce possible, mon Dieu! s'écria la comtesse en cachant son visage dans ses mains, quand le capitaine, baissant graduellement la voix, lut ces mots écrits au verso du premier feuillet du cahier de Bernard :

« Ce comte Marie-Albert-Antoine de Rouillac, ce dissipateur effréné dont les traits sont, ici, prématurément fanés par le vice (*montrer la miniature*), ce mauvais fils qui a fait mourir sa mère de chagrin; ce mauvais époux qui a fait le désespoir de sa femme (*montrer le portrait de la comtesse*); ce mauvais noble, traître à sa race, qui a siégé au jury du tribunal révolutionnaire et condamné sa reine à mort; cet homme, né en 1764, n'a pas porté sa tête criminelle sur l'échafaud, le 11 thermidor, deux jours après le supplice de Robespierre, comme le disent les sanglants registres de la Conciergerie; il vit paisible, honoré, béni des pauvres dans sa vieillesse. Osez le regarder, reconnaissez-le, vénérez-le, si vous le pouvez, car le docteur P..., c'est votre père! »

— Nous faisons un affreux rêve, capitaine, dit la comtesse. C'est un grimoire de Satan que vous lisez là.

— Ah! madame, l'histoire des hommes est bien plus dramatique souvent, bien plus merveilleuse que le roman le plus bizarre. N'oubliez donc ni les mots échappés au délire de mademoiselle Parmentier, ni cette méningite qui l'a foudroyée aussitôt après son entretien secret avec Lataste. N'oubliez pas qu'elle a, pour ainsi dire, forcé son père à donner cent mille francs d'une bicoque où ce terrible mystère était enterré...

— Vous avez raison, vous avez raison! Si cette malheureuse jeune fille sait tout cela, il est évident que sa maladie s'explique; il est évident qu'elle donnerait volontiers sa vie pour sauver son père de la honte d'une si épouvantable révélation... Oh! qu'elle doit souffrir, la pauvre enfant! Continuez de lire, capitaine, continuez, quoique je frémisse à chaque mot de cet odieux écrit.

Les feuillets du cahier de Bernard avaient été dispersés par le vent. Le capitaine et la comtesse n'avaient ramassé que des fragments, et le hasard voulut que toute la partie concernant le baron de la Perche, le changement de nom de la comtesse de Rouillac, le mariage de sa fille aux États-Unis et le voyage de Lataste à Charleston manquât. L'aide-mémoire de Bernard n'était, d'ailleurs, qu'une sorte de canevas semblable à ceux qu'écrivent les jeunes avocats pour leurs premiers plaidoyers. Le début était assez détaillé, contenait même des périodes oratoires, des effets de style; le reste se résumait en courtes notes et en abréviations à peu près inintelligibles pour le lecteur. Le codicille, toutefois, existait en entier.

Cette pièce était, pour les révélations qui précédaient, comme l'attestation, comme le poinçon de la vérité, car la comtesse avait entendu parler du passage à Rouillac de ce petit vieillard nommé Wolf qui, en 1828, s'était logé mystérieusement chez le métayer Lataste; et, d'ailleurs, le capitaine de Chalouze se souvint que son père lui avait fréquemment parlé d'un ami à lui, le marquis de Verniac qui, pour soustraire son bien aux convoitises du jeune comte de Rouillac, l'avait totalement placé en viager. Or, si le marquis de Verniac avait vécu sous le nom de Wolf jusqu'en 1829, il était évident que ses économies devaient

constituer un héritage considérable, dont le codicille n'indiquait ni l'importance ni la destination.

Ces explications données, la comtesse et le capitaine se regardèrent avec une sorte de consternation.

— Il y a donc du vrai dans tout cela ! dit la comtesse. Je suis anéantie... que faire, mon Dieu ! que faire ?

— Nous avons toutes les indications désirables pour sortir d'incertitude, répondit de Chalouze. Ce codicille, si testament il y a, nous permet d'aller aux renseignements. Les pauvres de la commune de Vernlac ont dû recevoir les trente mille francs légués par le défunt ; la sœur Louise, en religion Marie-Madeleine, doit appartenir aux sœurs de la charité, je vais me mettre à la recherche ; enfin, je trouverai au cimetière de Vernlac la tombe du marquis, si les lignes écrites de la main de Jules Bernard ne sont pas de pure et détestable invention.

— Ainsi, vous allez partir ?

— Dès ce soir. La commune de Vernlac est, je crois, dans le Limousin ; c'est à peu près mon chemin pour me rendre à Paris, et il me tarde de courir la poste.

— Vous abandonnez vos projets de surveillance, votre petite maison près des Bernard ?

— Cette maison me servira, je l'espère, mais à mon retour. En voici la clef. Sous prétexte de dessiner dans cet atelier, où je comptais me mettre aujourd'hui même en embuscade, allez de temps à autre jeter un coup d'œil dans l'intérieur des Bernard ; étudiez les manœuvres de ces méchants, et que ceci n'effarouche pas votre loyauté. Nous nous liguons en faveur de l'innocence contre de redoutables hypocrites ; tous les moyens sont bons quand le devoir les commande.

— Soyez persuadé que je ne m'arrêterai devant aucun scrupule. Je vois mademoiselle Parmentier exposée à un affreux danger, et je me crois conseillée par Dieu lui-même en écoutant la voix de ma conscience. Il faut que nous sauvions ces pauvres gens, capitaine, il le faut...

— Ah ! madame, vous êtes bien la digne compagne du plus noble des hommes, et la Providence a sagement fait d'unir vos destinées. « Il faut que nous sauvions ces pauvres gens, » avez-vous dit. Je vous remercie, moi, de n'avoir pas séparé le malheureux Parmentier de sa fille dans le vœu de votre charité : c'est noble et généreux...

— Certes, interrompit la comtesse, la vie de cet homme est horrible, si ce qu'on dit est vrai ; mais ce qu'il a dû souffrir et ce qu'il souffre, hélas ! est plus horrible encore. J'en ai profondément pitié. Ah ! je le sens aux tressaillements de tout mon être, en songeant que j'aurai bientôt, s'il plaît au Seigneur, l'orgueil et la joie d'être mère, je sens que, rougir de son passé devant ses enfants, c'est subir la plus implacable des afflictions. Les tortures de la chair ne sont en rien comparables à celles de l'âme, et la honte d'une fille pour son père ou sa mère n'est autre chose que la double malédiction de Dieu et de la nature. Comment donc ne pardonnerais-je pas à cet infortuné ! Sa fille a dix-neuf ou vingt ans, voilà, par conséquent, dix-neuf ou vingt ans qu'il expie, par un supplice quotidien, les méfaits de sa jeunesse. Pouvons-nous croire qu'il y a eu pour lui une heure de repos dans les longues années du repentir ? Assurément, non. Ce malheureux a été touché de la grâce, parce que la miséricorde d'en haut vient lui tenir compte des châtiments qu'il endure sur la terre. Nous nous sommes arrêtés souvent, vous et moi, à contempler la surface de ce doux bonheur domestique qui régnait dans la maison Parmentier. Peut-être même ai-je quelquefois jalousé cette belle jeune fille, livrant son front et ses joues roses aux baisers d'un père qui me faisait songer que je n'ai pas connu le mien...

— Assurément, moi, interrompit de Cholonze, j'ai, bien des fois, porté envie à l'heureux vieillard qui me démontrait, par sa sereine félicité, que le bonheur n'est pas quand la famille n'existe point, et je me plaignais dans mon isolement.

— Triste humanité ! reprit la comtesse. Où l'on voit le paradis, il faut chercher l'enfer. Cette jeune fille si rieuse, la voilà désespérée pour sa vie entière ; et ce père, que vous avez envié, il a la mort dans le cœur, une mort horrible ! Sa honte le frappe à toute heure, jusque dans ses joies cachées, jusque dans ses rêves ; car, j'en suis persuadée, il doit se réveiller en sursaut pour chasser le spectre de ses souvenirs, et je l'entends crier grâce quand ce spectre le menace de montrer à Marie-Antoinette Parmentier le meurtrier de Marie-Antoinette, reine de France. Monsieur de Chalouze, l'éternité du châtiment n'appartient qu'au Créateur ; quant à nous, enfants du Christ, instruits dans le pardon des injures, nous devons nous appliquer à la clémence. Je ferai, pour secourir la victime de Jules Bernard et pour sauver le comte de Rouillac, tout ce que peut tenter un cœur vraiment chrétien. Guidez-moi, j'obéirai.

La comtesse Sydonie s'était animée en parlant. Son âme semblait s'être épanouie sur son doux visage ; son regard brillait d'un vif éclat ; jamais sa beauté n'avait eu plus de charmes pour commander à la fois le respect et l'admiration. Sans le vouloir, d'instinct et sous l'influence de cette parole sympathique, le marquis de Chalouze s'était découvert comme s'il n'eût pu entendre que chapeau bas la pieuse invocation d'une femme qui, pour se faire écouter, venait de prendre les traits et la voix d'un ange.

— Je suis votre allié dans cette courageuse entreprise, madame, répondit-il avec émotion, et je me dévoue absolument, non pas à vous guider, mais à suivre vos inspirations. Je vais donc partir sous un prétexte quelconque ; tenons bien notre secret, qu'il soit pour nous deux seuls. Je vous supplie de n'en rien laisser deviner à madame votre mère. Pour plus de sécurité, je ne verrai pas le général à Paris...

— Et si mon mari vient à savoir que vous avez fait ce voyage, ne trouvera-t-il pas étrange...

— Que je l'aie évité ? acheva de Chalouze. Non, madame, non ; je connais le comte, un mot de moi suffirait pour le détourner de toute interrogation ; encore est-il préférable

qu'il ignore mon court séjour à Paris, où je saurai d'ailleurs ne pas le rencontrer. Je le vois, il vous en coûte de taire à votre mari cette ténébreuse affaire; cependant il le faut. Le général est certainement bien digne de recevoir vos confidences; nul n'a plus que lui le sentiment du juste, l'amour du bien, la vertu du pardon. Qui le sait mieux que moi, son vieil ami! Mais c'est précisément parce que j'ai sondé toutes les richesses de son grand cœur que je vous prie en grâce de tout lui cacher. Il ne nous appartient pas de dévoiler ce que mademoiselle Parmentier veut certainement tenir secret.

La comtesse exprima par un léger frisson des lèvres la répugnance que lui causait cette condition. Le capitaine se hâta d'ajouter :

— Vous ne voudriez pas troubler la vie de ce galant homme, n'est-il pas vrai?

— En pouvez-vous douter?

— Eh bien, voyez comme il est heureux sur cette belle terre de Rouillac, comme il est justement fier d'habiter ce château où, comte par son épée, riche par son travail, il est parvenu à remplacer, sans le moindre regret pour sa conscience, une famille seigneuriale. S'il apprend que l'héritier des comtes de Rouillac est à sa porte, et dans quelle situation, grand Dieu! il ne se croira plus, malgré ses titres glorieux autant qu'honnêtes, le légitime possesseur de ce manoir féodal. Il voudra, non pas le rendre, puisqu'il ne l'a pris à personne, mais le quitter; son rêve, son beau rêve réalisé, vous l'auriez détruit, et... à tout âge, continua le capitaine avec la douce intonation que savait prendre sa charmante courtoisie, les illusions perdues nous laissent des vides que remplit la tristesse...

— Vous avez raison, bien raison, s'écria la comtesse, il ferait comme vous dites; ce château lui deviendrait inhabitable, il l'abandonnerait, et ce serait pour lui chagrin mortel.

— Madame votre mère, ravie de cette détermination, s'efforcerait, il est vrai, de le consoler, reprit de Chalouze en souriant, mais où vous échoueriez peut-être, il m'est prouvé qu'assurément, elle, ne réussirait pas.

— Faites grâce à ma chère mère, répondit sur le même ton la comtesse. D'abord, c'est de votre part un peu d'hypocrisie, car vous avez le talent d'approuver en public ses boutades.

— Oh! nous sommes, la baronne et moi, les meilleurs amis du monde. Mais revenons à nos projets. Il est probable que le testament du marquis de Verniac concerne le docteur Parmentier. Je me suis laissé dire que Lataste avait été tiré deux ou trois fois, et gratis, des griffes de la mort par notre habile médecin. Peut-être y a-t-il eu quelque grain de reconnaissance au fond du cœur de Lataste pour l'homme qui l'avait si bien soigné, et c'est à ce sentiment que j'attribue le voyage du bonhomme Wolf à Rouillac...

— Si Lataste a agi par reconnaissance, interrompit la comtesse, pourquoi s'est-il confessé à Marinette et non pas à son père? Pourquoi a-t-il désolé le cœur de cette jeune fille, lorsqu'il lui était si facile de faire ses déclarations au docteur?

— L'observation est juste, et j'avoue que je me perds dans le dédale de mes propres conjectures; mais c'est une raison de plus de l'importance du secret que nous faisons vœu de pénétrer. Cette fameuse cassette de fer dont parle le codicille, que contient-elle? Nous avons vu à Perron la niche de pierre où elle était maçonnée; il est question, dans les lignes que voilà, de divers papiers renfermés dans cette cassette. Qui sait jusqu'où peuvent s'étendre les révélations indiquées? Je ne m'arrête à ces considérations que pour vous bien démontrer l'utilité d'un silence absolu, au moins jusqu'à ce que nos recherches nous aient conduits à quelques découvertes.

— Nous sommes d'accord.

— Ainsi, rien à madame votre mère?

— Rien.

— Rien au général, surtout, et quoi qu'il arrive.

— Oh! quant à cela, soyez sûr de moi; j'aime trop mon mari pour exposer son bonheur.

— A merveille. Réglons maintenant les menus détails. Le général est, comme de juste, brouillé avec les Bernard; mais il sera bon que vous ne cessiez pas de voir ces gens-là. Tâchez de les faire parler : ils sont rusés, vous êtes habile, et, de leur part, une parole imprudente peut livrer la clef de bien des choses. Ne négligez pas non plus vos cousines Rosier. La belle et fougueuse Lucrèce aime passionnément Jules Bernard; tirons parti de tout. Les Rosier n'ont pas rompu avec les Bernard malgré leur cupidité; il est donc probable, à mon avis, que les deux familles se sont fait des confidences. Ainsi, frappez aux deux portes, mais d'une main légère et sans laisser soupçonner notre entente, sans laisser deviner que nous tenons la voie, comme on dit en vénerie. Pas un mot à notre digne curé, que son caractère de confesseur met hors de cause. Sa vertu pourrait nous créer des embarras. Enfin, vous jugerez s'il est sage de faire quelques ouvertures à mademoiselle Parmentier. Ceci est fort délicat. Votre tact vous conseillera selon la circonstance. Je vous écrirai pour vous instruire du résultat de mes investigations; de votre côté, madame, tenez-moi au courant de vos démarches, mais comme il faut nous défier de tous et de tout, je me servirai de phrases à double sens que, seule, vous pourrez comprendre. Imitez-moi, écrivez par parabole, et comptez sur mon intelligence pour vous lire couramment.

La comtesse et Chalouze étaient revenus sur leurs pas tout en causant. Après avoir dépassé le pavillon, ils rencontrèrent le concierge Nicolas qui, adossé contre un platane, tenait un papier à la main, et paraissait très-occupé.

— Eh! vieux brave, dit le capitaine en riant, depuis quand savons-nous lire?

— Dame! mon capitaine, je prends des leçons depuis deux mois, mais je n'avance guère. Dans mon gros livre, ça va tout de même un peu; mais la *cursive*, comme dit le maître d'école, bernique! A peine si j'épelle un mot entier.

Par exemple, v'là on chiffoo qoe j'ai ramassé ici près, dans le taillis; je pense bien qu'il s'agit de la baronne de la Perche, mais je n'y vois quasi que du ooir.

— Donnez, dit la comtesse.

Et tout aussitôt, se tournant vers le marquis, elle lui fit un signe rapide.

— Mon bon Nicolas, reprit le capitaine, rien ne gâte plus les yeux des commençants que ces gribouillages. Il ne faut pas aller plus vite qne les violons, et vous désapprendrez au lieu d'apprendre, si vous vous amusez à déchiffrer toot ce qui peut vous tomber par les mains. Adieu, mon ami!

Disant cela, le capitaine rejoignit la comtesse qui avait continué de marcher en lisant le feuillet trouvé par Nicolas. Ce papier ne contenait qne quelques lignes décousues et des dates.

— Encore l'écriture de Bernard? dit de Chalouze.

— Oui, mais je n'y comprends absolument rien; voyez par vous-même.

« Baron de la Perche, — Nantes, novembre 1793, — les mariniers, — diamants, — marquis de Revel, — tué à l'armée des princes, — 1805 1809-1808, — Rouillac, — Lyon, — 1819-1828, — André Coquerel, — retour de Charleston. »

— C'est singulier, dit le capitaine : que font ici le baron de la Perche et le marqnis de Revel... votre père, madame, et votre grand-père! que signifient ces dates?

— Je suis stupéfaite, répondit la comtesse. Ma mère m'a raconté qu'en 1793, — elle avait alors quatre ans, et ne se souvient de ces choses que pour les avoir entendu rappeler par la marquise de Revel, ma grand'mère, — en 1793, donc, peu après la mort de la reine, des mariniers de Nantes, gagnés par des diamants et beaucoup d'argent que mon père leur donna, consentirent à sauver...

— Oui, oui, je sais cela, interrompit le capitaine, la baronne m'a fait cette émoovante narration; mais elle pas soufflé mot, je suppose, à MM. Bernard.

— Je suis persuadée qu'elle o'en a parlé à personn ce pays. Quant aux dates portées sur ce papier, qu unes ont pour moi une signification. Ainsi, mon pèr marié en 1805, il est mort en 1809 et je suis née en 1

— Et le banquier André Coquerel habite Charl ajouta de Chalooze. Je le connais, mais ne m'attenda à rencontrer son nom dans les archives du maître c doot nous nous occopons.

— Je m'y perds!

— Ceci nous engage à redoubler de circonspection, vous le voyez, M. Bernard donne à votre famille un dans son mélodrame, et l'affaire Parmentier se compli probablement, d'une affaire de la Perche à laquelle, po moment, pas plus qne vous, je ne vois goutte. Sépar oous, je vais faire mes paquets et prendre congé de mad votre mère.

— Ne prolongez pas inutilement votre voyage, capita dit la comtesse avec une vagne émotioo. Je me sens fai seole ici, dans le dédale de ces intrigues, et je voudrais l qoe le général précipitât son retour.

— Poorqnoi ces craintes?

— Je ne sais... Il me semble qo'on danger, qu'un m heor nooa menace tous... J'ai tort, sans doote, mais reve vite... Je vous promets d'être brave.

Peu d'heures après cet entretien, le capitaine de Chalo partait en chaise de poste pour Bordeaux, qu'il avait don pour but et terme de son voyage.

— Bordeaux, mon cher marqnis, avait dit la baronn c'est toujours la Gascogne, toujoors le patois, et la Giron a beau s'enfler, c'est toujonrs la Garonne; mais enfin vo quittez Ronillac et le Gers, est-il besoin, heureux mortel de vous souhaiter un bon voyage?

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

Sceaux, typographie de E. Dépée